EXAMEN CRITIQUE

DE LA

VIE DE JÉSUS

DE M. RENAN

PAR

M. L'ABBÉ FREPPEL

PARIS

[illegible]

[illegible]

a4835893

PQ
2386
.R39
.F7
1868
SMRS

Lot Roy

EXAMEN CRITIQUE

DE LA

VIE DE JÉSUS

PAR M. E. RENAN.

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/examencritiquede00frep

EXAMEN CRITIQUE

DE LA

VIE DE JÉSUS

DE M. RENAN

PAR

M. L'ABBÉ FREPPEL,
Professeur d'Eloquence sacrée à la Sorbonne.

PARIS

A. BRAY, LIBRAIRE, RUE DES SAINTS-PÈRES, 66.

V. PALMÉ, LIBRAIRE, RUE SAINT-SULPICE, 22.

1863

EXAMEN CRITIQUE

DE LA

VIE DE JÉSUS

PAR M. E. RENAN.

La Bruyère écrivait au XVIIe siècle : « J'exigerais de ceux qui vont contre le train commun et les grandes règles, qu'ils sussent plus que les autres, qu'ils eussent des raisons claires et de ces arguments qui emportent conviction (1). » Nous ne sommes pas aussi sévère que l'auteur du chapitre sur les *Esprits forts*. Franchement, exiger des incrédules qu'ils sachent beaucoup, qu'ils parlent clairement et qu'ils raisonnent juste, c'est trop leur demander : la science et la logique sont choses trop rares et trop difficiles pour qu'on puisse les imposer comme conditions à tous ceux qui veulent rompre avec la croyance générale. Mais du moins avons-nous le droit d'attendre d'eux qu'ils se pren-

(1) *Les Caractères*, ch. XVI.

nent au sérieux et qu'ils traitent leurs lecteurs avec respect. On trouvera sans doute que nos prétentions n'ont rien d'exagéré : elles se réduisent à prier nos adversaires de discuter sérieusement des choses sérieuses. Tout écrivain ayant le souci de sa dignité doit trouver bon qu'on lui rappelle cette règle, surtout quand cet écrivain s'attaque à une religion qui est celle du monde civilisé; qu'il se croit de taille à faire descendre du trône de sa divinité celui que trois cents millions d'hommes adorent comme leur Dieu, et qu'enfin, regardant derrière lui, il peut voir échelonnée, sur un espace de dix-huit siècles, une lignée incomparable de savants et d'hommes de génie qui ont cru ce qu'il nie et vénéré ce qu'il outrage. Dans ce cas, rabaisser la controverse aux formes légères et frivoles d'un roman sans valeur scientifique, c'est ne savoir respecter ni ceux auxquels on s'adresse, ni le sujet que l'on traite.

Quand le docteur Strauss, cet Erostrate du criticisme moderne, voulut porter la torche de l'incendie dans le temple chrétien, il ne se crut pas dispensé d'être sérieux. On eût dit qu'il cherchait à se faire pardonner son paradoxe à force d'érudition. Ce hardi démolisseur avait compris qu'on ne renverse pas un édifice comme le christianisme dar quelques pages de rêverie sentimentale : il consentit bien à passer pour téméraire; il ne voulut

pas s'exposer à devenir ridicule. C'est pourquoi il fit un gros livre, dans lequel il ramassa toutes les objections soulevées depuis Celse contre l'histoire évangélique. De plus, il appela la métaphysique à son secours, en rattachant son exégèse au système de Hégel. Bref, c'était une œuvre scientifique qui méritait la peine d'être réfutée; non pas précisément qu'elle contînt rien de neuf ni d'original : on ne citerait pas une seule proposition de Strauss qui n'eût été avancée, soutenue, débattue avant lui. C'est ce que n'ont pas manqué de faire observer tous les savants qui sont entrés en lice avec le professeur de Tubingue, et le nombre en est grand : il suffira de citer, entre autres, les noms justement estimés de Hug, d'Ullmann, de Tholuck, de Néander, de Hengstenberg, de Sepp. Grâce aux nombreux écrits qu'elle a fait surgir de toutes parts, cette attaque est venue aboutir à une éclatante justification des Livres saints, et il faudrait être bien peu au courant du mouvement scientifique en Allemagne, pour ignorer le discrédit où est tombée la *Vie de Jésus* parmi ceux qui pensent et qui savent. Mais enfin, je le répète, Strauss avait fait de son mieux pour racheter son audace par une patience de travail peu commune : il aurait cru faire outrage au bon sens public, si, voulant attaquer les croyances de son pays, il avait osé se présenter à lui un roman à la main.

M. Ernest Renan ne s'est pas cru obligé à tant de ménagements. Ecrivant pour des Français, il aura jugé sans doute que le niveau intellectuel de ses lecteurs ne dépassait point la hauteur du roman. A quoi bon une discussion sérieuse là où il suffira de répandre un vernis poétique sur quelques bribes d'exégèse ramassées çà et là dans les écoles allemandes? Ailleurs, on en rirait; en France, cela pourra réussir. Eh bien! je le dirai tout d'abord, ce dédain pour l'intelligence du public français me blesse au cœur : il me semble que nous ne méritions pas cet affront. J'ignore si le livre de M. Renan aura le privilége de soulever l'indignation; pour ma part, j'en suis humilié et peiné. J'en suis peiné pour l'honneur de la science française, qu'on ne manquera pas de tourner en ridicule à l'étranger; j'en suis humilié pour le premier de nos corps savants, auquel appartient l'écrivain qui vient de donner au monde une telle preuve de frivolité; et, je l'avouerai sans détour, l'une des choses qui m'ont préoccupé davantage dans la lecture de ce conte facétieux, c'est de penser qu'il pourra venir à l'esprit de quelque critique allemand ou anglais de vouloir mesurer à cet écrit la force des études dans notre pays. Depuis l'*Origine des Cultes* de Dupuis, l'esprit français n'avait pas reçu d'injure plus sanglante.

Il faut être juste, M. Renan semble avoir com-

pris combien léger est son bagage scientifique. Aussi éprouve-t-il le besoin de renvoyer ses lecteurs au livre de Strauss, lequel, dit-il, laisse peu à désirer pour la critique de détail des textes évangéliques (1). Un tel procédé peut être fort commode; mais, à coup sûr, il n'est ni scientifique ni loyal. Si, au lieu d'avoir été réfuté par tout ce que l'Allemagne moderne compte de plus distingué parmi ses savants, le livre de Strauss n'avait pas rencontré de contradicteurs, ou que ses conclusions fussent demeurées acquises à la science, on comprendrait qu'un écrivain eût le droit de s'appuyer là-dessus comme sur une base solide, sans se donner la peine de soumettre le procès à plus ample révision. Mais M. Renan ne peut pas ignorer que c'est tout le contraire : s'il l'ignore, pourquoi écrit-il ? et si, ne l'ignorant pas, il n'en dit mot à ses lecteurs, que doit-on penser d'un pareil artifice ? Laisser accroire par son silence que les objections sont restées sans réponse, et partir d'un système cent fois réfuté comme d'un fondement demeuré intact, c'est se faire moquer de ceux qui savent et tromper ceux qui ignorent. Nous ne faisons pas à l'auteur de la *Vie de Jésus* un reproche de n'avoir apporté aucun nouvel argument au débat : n'est pas original qui veut ; mais lorsqu'on se résigne à

(1) *Vie de Jésus*, par M. Renan. Introduction, p. 8.

ne produire que des redites, il faut au moins savoir répéter ce qui s'est dit de part et d'autre. M. Renan est d'autant moins reçu à recommander le livre de Strauss à la confiance presque absolue du public, qu'il en rejette, et avec raison, la donnée fondamentale.

Afin de se ménager un espace suffisant pour la formation de ses prétendus mythes, le critique allemand reculait la composition des Evangiles après a première moitié du IIe siècle : c'est sur cette hypothèse que pivote tout son système, lequel, de son propre aveu, croule par la base, si, au lieu d'être éloignés des événements par un intervalle de cent ans, les auteurs du Nouveau-Testament en ont été les témoins oculaires. Par suite d'une étourderie qui montre combien il est novice en fait d'exégèse, son imitateur français sacrifie l'ensemble de la théorie pour retenir tout le détail; il persiste dans des conclusions qui n'ont plus de prémisses. D'un côté il avoue que « vers l'an 100, tous les livres du Nouveau-Testament étaient à peu près fixés dans la forme où nous les lisons (1) : » aveu qui serait précieux, si l'auteur avait quelque autorité en matière exégétique ; de l'autre, il n'en continue pas moins à soutenir un système qui repose sur une hypothèse toute contraire. C'est absolu-

(1) *Vie de Jésus.* Introd., p. 4.

ment comme si l'on voulait faire vivre une plante en l'arrachant du sol où elle plongeait ses racines. Que les auteurs du Nouveau-Testament aient été les disciples ou les contemporains du Christ, comme l'avoue M. Renan, ou bien qu'ils aient vécu cent ans après, comme le prétendait Strauss, voilà deux sentiments qui donnent à la relation des faits un caractère bien différent, suivant qu'on embrasse l'un ou l'autre. C'est dire assez que le romancier français compte singulièrement sur la naïveté de ses lecteurs, lorsqu'il leur propose de chercher « une discussion toujours judicieuse » dans un ouvrage dont l'idée capitale lui paraît une erreur.

Pour suppléer à l'absence d'éléments scientifiques dans son œuvre, M. Renan a cru devoir, en outre, chercher un appui dans quelques articles de Revue publiés par M. Colani, et dans les ouvrages de deux ou de trois autres pasteurs protestants. C'est à quoi se réduit toute la partie bibliographique de son livre. En vérité, cela n'est pas fort. Si l'honorable membre de l'Institut en est réduit à puiser sa science dans les écrits de MM. Albert Réville et Colani, je le plains bien sincèrement, et je commence à comprendre certains morceaux de sa *Vie de Jésus*, qui m'avaient paru dénoter une grande profondeur de vues et de recherches. Nous savions déjà que, parmi les ministres du saint Evangile, il s'en trouve qui semblent regarder

comme un devoir de leur charge d'éteindre la foi de leurs coreligionnaires ; mais, quelque jugement qu'il faille porter sur eux, nous les croyons cependant trop modestes pour avoir pu s'empêcher de sourire en se voyant transformés par M. Renan en représentants de la science biblique dans le monde. On pourrait, sans blesser l'amour-propre de ces messieurs, leur opposer des noms qui jouissent d'un certain crédit, non pas uniquement au sein d'une coterie obscure, mais dans l'Europe entière; et, pour ne citer que des livres composés ou traduits en français, j'ose recommander au public de M. Renan l'*Introduction au Nouveau-Testament*, de Hug; l'*Essai sur la crédibilité évangélique,* de Tholuck; l'*Introduction aux livres du Nouveau-Testament*, de Reithmayer; les *Origines du Christianisme*, de Dœllinger ; l'*Introduction à l'Ancien et au Nouveau-Testament*, de M. l'abbé Glaire, et le beau livre de M. Wallon, membre de l'Institut, sur la *Croyance due à l'Evangile.* Il me semble que ces ouvrages font meilleure figure dans le monde savant que la Revue de M. Colani, découverte par M. Renan. Mais non, ce dernier tient absolument à ce que ses lecteurs ignorent l'existence des écrits qui ont réfuté à l'avance toutes ses assertions. Cela témoigne de la confiance qu'il a dans la valeur de son roman, et de l'idée flatteuse qu'il s'est faite du genre de public auquel il s'adresse.

Après avoir indiqué à ses lecteurs les œuvres où ils pourront puiser la science qui manque à la sienne, M. Renan leur fait part des travaux préparatoires auxquels il s'est livré pour achever leur éducation. Il a lu Josèphe et Philon, voire même ce qu'il appelle les apocryphes de l'Ancien-Testament; il a eu le bonheur d'être initié aux secrets de la littérature talmudique par un savant israélite, M. Neubauer; de plus, il a étudié les quatre Evangiles canoniques; et enfin, il a voyagé en Palestine aux frais du gouvernement français. Ces études n'ont rien d'effrayant. Voilà dix-huit siècles que nous sommes courbés du matin au soir sur le texte évangélique, et je ne vois pas que le nouvel exégète ait fait aucune découverte à cet égard. M. Renan, qui ose beaucoup, n'ira pas cependant, je l'espère, jusqu'à vouloir faire passer Philon et Josèphe pour des auteurs inconnus avant lui. S'il faisait aux écrivains catholiques l'honneur de les lire, il verrait que la littérature juive ne leur est nullement étrangère, et je me permets, à ce propos, de lui signaler une source d'informations dont il tient trop peu compte : ce sont les théologiens targumistes Onkélos et Jonathan-ben-Uziel, dont les paraphrases, écrites avant la ruine de Jérusalem, remontent à une époque où l'on ne songeait pas encore au Talmud. Il n'y a que M. Renan qui ne sache pas de quelle utilité peuvent être ces

écrits pour l'intelligence du mouvement intellectuel au Ier siècle, et je l'engage fort à recourir derechef aux bons offices de M. Neubauer. Enfin, malgré l'importance qu'il attache à son voyage en Orient, je ne ferai pas à l'auteur de la *Vie de Jésus* l'injure de penser qu'il s'imagine avoir découvert les Lieux-Saints; et même, si sa mission scientifique avait eu un résultat sérieux, nous serions les premiers à l'en féliciter et à en faire notre profit. Tout cet étalage d'érudition n'est bon qu'à éblouir les simples et ne nous touche guère. Ce qui nous intéresse davantage, c'est de savoir pourquoi M. Renan se croit dans de bonnes conditions pour écrire l'histoire du christianisme.

La raison qu'il en donne est curieuse. « Pour faire l'histoire d'une religion, dit l'ancien séminariste de Saint-Sulpice, il est nécessaire, premièrement, d'y avoir cru (sans cela, on ne saurait comprendre par quoi elle a charmé et satisfait la conscience humaine); en second lieu, de n'y plus croire d'une manière absolue; car la foi absolue est incompatible avec l'histoire sincère (1). » Je crois comprendre : pour faire l'histoire de la religion chrétienne, il faut être un renégat. Alors seulement l'on peut se flatter d'être impartial et sincère. A ce compte-là il n'y aurait que les athées qui pussent parler pertinemment du dogme de

(1) *Ibid.*, 58, 59.

l'existence de Dieu. Pour écrire avec sincérité l'histoire d'un pays, il faudrait l'avoir aimé d'abord et trahi après. Ce n'est pas M. Thiers, c'est Moreau, qui, dans le camp des Russes, aurait dû écrire l'histoire de sa patrie sous l'Empire : sa défection eût été la garantie de son impartialité. M. Renan est-il bien sûr que la classe d'hommes dans laquelle il se range porte dans ses appréciations tout le calme et la sincérité désirables? Qu'il me permette une hypothèse. Je suppose qu'un homme ait donné sa foi à la religion chrétienne, qu'il ait participé à tout ce que cette religion a de plus auguste, qu'il ait porté sa foi jusqu'au seuil même du sanctuaire, et qu'ensuite, se retournant contre les croyances et les pratiques de sa jeunesse, il s'attribue la mission de détruire la foi dans les autres, après l'avoir étouffée en lui-même, ne serait-il pas à craindre que le besoin de chercher des motifs à une telle rupture pût nuire à la sincérité de ses appréciations et le rendre injuste envers la cause qu'il vient d'abandonner? Serait-il même impossible que le ressentiment, né de souvenirs importuns, vînt à se glisser dans son âme pour en fausser le sens et en troubler la vue? Tacite, qui s'entendait à peindre les hommes, a dit ce mot profond : *proprium est humani ingenii odisse quem læseris.* Nous le savons, tous ceux qui chassent le Christ de leur cœur après l'y avoir porté, n'arrivent pas à ce de-

gré d'exaltation irréligieuse, qui faisait dire à un homme dont je ne veux pas même écrire le nom : Ecrasons l'infâme ! Il en est, parmi eux, qui ont le blasphême froid et le respect ironique, qui affectent de jeter sur les épaules du Christ une pourpre dérisoire. Mais l'impartialité de l'historien leur est difficile aux uns comme aux autres ; et quoi qu'en dise M. Renan, pour admettre en lui cette sincérité qu'il s'arroge et qu'il nous refuse, j'aimerais mieux qu'il eût continué de croire, ou qu'il n'eût jamais cru.

J'ai appelé le livre de M. Renan un pur roman, sans valeur scientifique, et je m'engage à le prouver. Un livre n'a pas de valeur aux yeux de la science, quand l'auteur y suppose démontré ce qui ne l'est pas; qu'il affirme sans rien prouver, et nie sans raison valable; qu'il oppose de simples conjectures à un témoignage certain; qu'il détruit l'une par l'autre ses allégations; qu'il trompe son lecteur par des citations fausses ou incomplètes, en attribuant aux auteurs ce qu'ils n'ont pas dit, et en plaçant dans les textes ce qui ne s'y trouve point; qu'il prétend expliquer les effets par des causes qui n'ont aucune proportion avec eux; qu'il imagine des hypothèses ridicules pour se débarrasser des faits qui le gênent; et qu'enfin, prenant la fantaisie pour règle, il arrange les événements à son gré, dénature le caractère des personnages, et altère le sens des doctri-

nes. Un tel livre, envisagé comme œuvre d'imagination, peut attirer à son auteur une réputation d'artiste, de dilettante; il peut même trouver quelque crédit auprès des ignorants, mais il n'est d'aucun poids dans la balance de la critique. Quand j'aurai montré que l'ouvrage de M. Renan satisfait à toutes ces conditions, on m'accordera sans doute qu'il a sa place marquée parmi les romans sortis de la même librairie, un peu au-dessous, ou, si l'on aime mieux, à côté de *Salammbô*.

Et maintenant un mot sur l'apparition même du livre. Est-ce un bien? est-ce un mal? Certes, nous ne sommes pas de ceux qui pensent que les mauvais livres, quelque faibles qu'ils puissent être, soient suffisamment compensés par la réfutation qu'on peut en faire. Ceux qui ont une confiance illimitée dans les bons instincts de la nature humaine, et qui oublient que l'homme a un secret penchant vers tout ce qui flatte ses passions, ceux-là seuls peuvent méconnaître le danger qu'offrent de telles productions pour les esprits faibles et les imaginations faciles à séduire. Le livre de M. Renan fera des dupes; il a ce qu'il faut pour cela : du style et de grandes prétentions. Si tous ses lecteurs étaient au courant des questions qu'il effleure, un éclat de rire eût salué, d'un bout de la France à l'autre, l'apparition d'une pareille pièce; et s'il n'y avait pas à notre époque beaucoup d'âmes ma-

lades, il se ferait un désert autour de l'écrivain qui fait à Notre-Seigneur Jésus-Christ le pire des outrages, celui de l'appeler un grand homme. Il n'en sera pas ainsi : M. Renan aura ses prôneurs ; il a compté sur la capacité d'esprit et sur les dispositions morales de son public à lui ; et je crois qu'il a compté juste. L'insignifiance de son œuvre n'est donc pas un motif pour fermer les yeux sur ce qu'elle peut avoir de périlleux. Et cependant je prierai mes lecteurs de considérer ceci. N'est-ce pas un honneur pour la religion chrétienne de voir ses adversaires réduits à une telle nullité d'invention? N'y a-t-il pas là de quoi fortifier les convictions de quiconque sait réfléchir et juger ? Comment ! voilà un livre qu'on nous annonçait depuis longtemps avec fracas; il allait, disait-on, battre en brèche tous nos dogmes et saper le christianisme par la base ; il dirait le dernier mot de la science, après lequel il ne resterait plus qu'à prononcer l'oraison funèbre sur la tombe de l'Eglise catholique ! Et quand ce terrible pourfendeur se décide enfin à retirer de son arsenal la machine de guerre tant vantée, il se trouve que tout ce belliqueux appareil se réduit à quelques armes inoffensives, avec lesquelles jouent, par manière de passe-temps, les étudiants de Gœttingue et de Leipzig ! C'est sous la vieille défroque de Strauss, percée à jour depuis longtemps, que ce hardi novateur des-

cend dans la lice, tenant d'une main un fer rouillé, et de l'autre quelques fleurs pieusement cueillies dans les champs de Magdala et de Safed ! Voilà ce que l'incrédulité, en France, a de plus fort à nous opposer ! C'est avec ce romantisme mignard, frotté d'un peu d'érudition de mauvais aloi, qu'elle prétend faire justice d'une doctrine qui, après avoir essuyé le feu de l'attaque pendant dix-huit siècles, se trouve en possession du monde civilisé ! Je ne sais si M. Renan, comme romancier, aura autant de succès que M. Gustave Flaubert; mais ce que j'ose lui prédire, c'est que sa tentative est de nature à en décourager plus d'une autre. « En vérité, disait Pascal, il est glorieux à la religion d'avoir pour ennemis des hommes si déraisonnables; et leur opposition lui est si peu dangereuse, qu'elle sert au contraire à l'établissement des principales vérités qu'elle nous enseigne (1). »

LES ÉVANGILES.

Il y a plusieurs années, M. Ernest Renan, qui, pour parler son langage, venait de passer de l'état de foi absolue à celui de foi relative, écrivait dans la *Liberté de Penser :* « A peine peut-être, en exprimant de tous les Evangiles ce qu'ils contien-

(1) *Pensées,* 2e partie, art. II.

nent de réel, obtiendrait-on une page d'histoire de Jésus (1). » Le mot parut fort; et le jeune disciple de Strauss, donnant à sa foi relative une nouvelle forme, crut devoir le supprimer dans la collection qu'il fit plus tard de ses premiers essais (2). Aujourd'hui, le même auteur, se ravisant avec l'âge, se décide à donner au public une *Vie de Jésus* de 460 pages, dans laquelle il prétend s'appuyer d'un bout à l'autre sur le texte évangélique. Evidemment, M. Renan est en progrès. Pouvons-nous espérer qu'une nouvelle évolution finira par le ramener purement et simplement aux quatre Evangiles canoniques? Avec une telle souplesse de pensée, rien n'est impossible.

Donc, voyant qu'une page d'histoire ne suffirait point pour faire un livre, M. Renan se résigne à cette déclaration : « En somme, j'admets comme authentiques les quatre Evangiles canoniques. Tous, selon moi, remontent au Ier siècle, et ils sont *à peu près* des auteurs à qui on les attribue (3). » A lire cette phrase, on dirait que nous ne sommes séparés que par un à peu près; mais ne nous hâtons pas de rien conclure : M. Renan a des façons d'affirmer qui ressemblent fort à des négations, et ses *à peu près* ont une signification toute particu-

(1) Art. *Historiens critiques de Jésus*, 15 avril 1849.
(2) *Etudes d'histoire religieuse*, page 210.
(3) *Vie de Jésus*, Introduction, 37.

lière. Demandez-lui si, d'après cela, on peut dire que saint Matthieu, saint Marc et saint Jean sont réellement les auteurs des Evangiles qui portent leurs noms. Sans doute, vous répondra-t-il, on peut le dire; mais cependant « j'incline à croire que les discours au moins (c'est-à-dire la partie principale) ne sont pas de saint Jean (1); » d'autre part, « ni pour Matthieu, ni pour Marc, nous n'avons les rédactions tout à fait originales (2). » — Mais, dans ce cas, il n'est donc pas vrai de dire que les Evangiles sont *à peu près* des auteurs à qui on les attribue. — On peut le dire tout de même, car « en somme, le quatrième Evangile est sorti, vers la fin du Ier siècle, de la grande école d'Asie-Mineure, qui se rattachait à Jean (3). » Il est vrai que l'Evangile de saint Matthieu se bornait d'abord « à un recueil de sentences écrit par l'apôtre; » et celui de saint Marc « à un recueil d'anecdotes et de renseignements personnels que ce disciple écrivit d'après les souvenirs de Pierre.... On ne se faisait nul scrupule d'y insérer des additions, de les combiner diversement, de les compléter les uns par les autres. Le pauvre homme qui n'a qu'un livre veut qu'il contienne tout ce qui lui va au cœur. On se prêtait ces petits livrets; chacun transcrivait à la

(1) Ibid., 36.
(2) Ibid., 19.
(3) Ibid., 25.

marge de son exemplaire les mots, les paraboles qu'il trouvait ailleurs et qui le touchaient. La plus belle chose du monde est ainsi sortie d'une élaboration obscure et complètement populaire (1). » Mais, à part cela, les Evangiles sont, *à peu près,* des auteurs à qui on les attribue. — C'est-à-dire que, pour vous, les Evangiles sont authentiques sans l'être, et que tout le monde a eu sa part dans des œuvres qui portent le nom d'un seul. — Il importe peu à notre objet actuel de pousser plus loin cette délicate analyse..., les personnes qui souhaiteraient de plus amples développements peuvent lire MM. Réville, Schérer, etc (2). » — Je demande à tout homme de bonne foi s'il est possible d'engager une discussion sérieuse avec un écrivain qui a des idées si flottantes et si peu arrêtées sur le sujet qu'il traite, et qui retire d'une main ce qu'il accorde de l'autre. Il n'est rien tel qu'un artiste qui s'improvise théologien : on ne sait par où le saisir ; il vous glisse entre les doigts au moment où vous croyez pouvoir le retenir sur un point quelconque. Essayons néanmoins de prendre M. Renan au sérieux, pour voir sur quelle base il appuie sa théorie. Commençons par les Evangiles de saint Matthieu et de saint Marc.

---

(1) Ibid., 18, 21, 22.
(2) Ibid., 20, 15.

L'analyse délicate que poursuit la plume discrète de notre romancier le conduit à imaginer que l'Evangile de saint Matthieu se réduisait d'abord à un pur recueil de sentences, sans relation de faits, et celui de saint Marc à un simple récit où les discours prenaient peu de place. C'est sur ce fond primitif qu'a dû travailler l'imagination populaire, pour en faire sortir le texte actuel. « Chacun voulait posséder un exemplaire complet. Celui qui n'avait dans son exemplaire que des discours, voulait avoir des récits, et réciproquement. C'est ainsi que l'Evangile selon Matthieu se trouva avoir englobé toutes les anecdotes de Marc, et que l'Evangile selon Marc contient une foule de traits qui viennent des *Logia* de Matthieu (1). » A l'appui de cette hypothèse, l'auteur cite Papias, dont il se garde bien de reproduire le texte littéralement, afin de pouvoir y placer ce qui ne s'y trouve point. Voici le fragment de Papias, conservé par Eusèbe : « Matthieu a écrit en hébreu les oracles du Seigneur (τὰ λόγια) ; or, chacun les a *interprétés* comme il a pu (2). » M. Renan conclut de là que, pour Papias, l'écrit de Matthieu se composait *uniquement* de discours (3). Où a-t-il vu cela? Est-ce que le texte de Papias exclut le moins du

(1) Ibid., 20.
(2) Eusèbe, *Hist. ecclés.*, III, 39.
(3) *Vie de Jésus*. Introd., 19.

monde le récit des faits à l'occasion desquels le Sauveur donnait son enseignement? Ne peut-on pas rappeler les oracles du Seigneur en même temps que les traits principaux de sa vie? Tertullien, employant le style du droit romain, appelle les Evangiles « des instruments, » et saint Justin « des mémoires. » S'ensuit-il de là que les Evangiles n'aient été pour l'un que des pièces juridiques, et pour l'autre que de simples relations sans caractère doctrinal? Et pourtant, c'est sur cette pointe d'aiguille que M. Renan échafaude toute sa théorie touchant la rédaction des deux premiers Evangiles (1). De plus, s'il était versé davantage

---

(1) Ce qui prouve que, pour Papias, les *Logia* de Matthieu n'excluaient point la relation des faits, c'est que lui-même avait intitulé son ouvrage : Commentaire des *Logia* du Seigneur (Eusèbe III, 39), ce qui ne l'empêchait pas de s'occuper des faits, de rapporter des miracles, comme le démontrent les fragments conservés par Eusèbe. De plus, en mentionnant l'Evangile de saint Marc, qui certes comprenait des récits et des discours (λεχθέντα ἢ πραχθέντα), Papias n'en désigne pas moins les uns et les autres, comme pour saint Matthieu, par ce terme unique, « ensemble des discours du Seigneur : » preuve évidente que, pour lui, le mot *Logia* n'exclut nullement la relation des faits. En outre, si M. Renan était plus familier avec la littérature ecclésiastique, il saurait que saint Irénée, Clément d'Alexandrie et Origène appellent également nos Evangiles les *Logia*

dans la langue grecque, il ne ferait pas dire à Papias : « Chacun a *traduit* les *Logia* comme il a pu ; » c'est *interprété* qu'il faut : tel est le sens que Papias attache au mot ἑρμηνευεῖν, quelques lignes plus haut (1). Mais non, il fallait absolument faire accroire aux lecteurs qu'il circulait des *traductions assez diverses* de saint Matthieu, tandis qu'il ne s'agit que de commentaires variés, chose qui se reproduit encore de nos jours. Enfin, si le nouvel historien avait tenu à éclairer son public sur le vrai sentiment de Papias touchant l'Evangile de saint Marc, il aurait dû reproduire en entier cette phrase capitale : « Marc n'avait qu'un souci, celui de n'omettre aucune des choses qu'il avait apprises, *et de n'y rien mêler de faux.* » Bref, si la haute critique consiste à mal traduire les textes et à y placer ce qu'on veut, je suis tout prêt à m'incliner

---

du Seigneur. Faut-il en conclure que la partie narrative était encore absente au IIIe siècle? (Irén., *Adv. hær. proœmium;* Clément d'Alex., *Stromates* VII; Orig. *in Matth.* v, 19.) Il y a bien des années que Schleiermacher et Credner ont émis l'hypothèse dont M. Renan vient de se faire le tardif écho; mais il y a longtemps aussi que Lücke, Hug, Thiersch, Maier et tant d'autres critiques en ont démontré la fausseté.

(1) « On ne trouvera pas mauvais que je rapporte, avec mes *interprétations* (ταῖς ἑρμηνείαις), ce que j'ai appris des anciens. »

devant l'érudition de M. Renan; dans le cas contraire, il me permettra de lui dire qu'il ne sait pas ou ne veut pas savoir.

Nous avons discuté le texte de Papias, pour montrer à notre adversaire qu'il nous trouvera disposés à lui répondre, chaque fois qu'il lui plaira d'en appeler à un document de l'antiquité chrétienne; et nous regrettons sincèrement qu'il ne nous en fournisse pas l'occasion plus souvent. Mais M. Renan ne se sent pas à l'aise sur le terrain de la tradition; ce qu'il faut à son imagination de poëte, c'est le vaste champ des conjectures et des hypothèses; il aime par-dessus tout « les élaborations obscures et complètement populaires. » Voici donc comment les choses ont dû se passer d'après lui : Matthieu et Marc avaient recueilli, l'un, quelques discours de Jésus; l'autre, quelques anecdotes. Puis, chacun y a mis la main. Tel ajoutait à son exemplaire, tel autre retranchait du sien; autant de têtes, autant de combinaisons diverses. Ici, « le pauvre homme qui n'avait qu'un livre y mettait tout ce qui lui allait au cœur; » là, le petit livret se grossissait des paraboles que l'on trouvait ailleurs (1). Et enfin, un beau matin, l'Eglise s'est réveillée en possession de deux Evangiles dont tous les manuscrits offraient le même texte,

(1) *Vie de Jésus*, Introd., 22.

sauf quelques variantes insignifiantes de points, de virgules et d'accents, sans qu'il y eût eu l'ombre d'un concert entre les mille rédacteurs de ces pièces, et bien que chacun d'eux y eût inséré de son côté tout ce qui lui allait au cœur. M. Renan se plaint qu'on veuille lui faire admettre le surnaturel; mais ce qu'il nous propose de croire sur l'origine des Evangiles de saint Matthieu et de saint Marc n'est rien moins qu'un miracle de premier ordre.

Pour faire toucher du doigt la pauvreté de ces fictions romanesques, il suffit de les porter sur un autre terrain. Vous croyez que César est l'auteur des commentaires qui existent sous son nom? Détrompez-vous. César avait laissé quelques notes sur la guerre des Gaules. Ces notes circulaient parmi ses lieutenants et le reste de ses compagnons d'armes. Chacun s'en emparait pour y mêler ses propres souvenirs. On ne se faisait nul scrupule d'y insérer des additions, de combiner les faits diversement, de compléter le texte primitif par des renseignements pris de ci, de là. C'était à qui mettrait dans son exemplaire ce qui lui conviendrait davantage. Ce travail dura quelque vingt ans. Puis, un jour, par le plus grand des hasards, il se trouva que tous ces agents « d'une élaboration obscure et complètement populaire, » s'étaient rencontrés sur un texte identique, dont le monde littéraire a eu la

sottise de faire honneur à César. Si j'osais faire à mes contemporains l'injure de leur proposer une pareille hypothèse, j'ignore ce qu'ils me répondraient; mais, si l'on se contentait de me traiter de rêveur, je m'estimerais heureux d'avoir échappé à si bon compte à la risée générale.

Un instant, toutefois : l'auteur de la *Vie de Jésus* a fait une trouvaille. Avec ce don de seconde vue qui lui permet d'apercevoir dans les textes ce qui ne s'y trouve point, pour lui faire négliger ce qu'ils contiennent, M. Renan a découvert une chose vraiment merveilleuse. Il sait, de science certaine, « qu'on attachait peu d'importance aux Evangiles, et que les textes évangéliques ont joui de peu d'autorité durant cent cinquante ans (1), » c'est-à-dire jusqu'à la fin du IIe siècle. Comment! vous venez de rappeler vous-même, d'après Papias, que *chacun* traduisait, ou mieux interprétait l'Evangile de saint Matthieu comme il le pouvait! D'autre part, saint Justin, né dans les premières années du IIe siècle, sinon à la fin du Ier, nous apprend qu'on lisait les Evangiles avec les écrits des prophètes, dans l'assemblée des fidèles, pendant la célébration du sacrifice (2), et vous venez nous dire qu'on attachait peu d'importance aux Evan-

(1) *Ibid.*, p. 21, 22.
(2) Saint Justin, 1re *apologie*, 67.

giles et qu'ils jouissaient de peu d'autorité! En vérité, il n'est pas permis de savoir si peu et de parler avec tant de légèreté. Certes, ce n'est pas nous, catholiques, qui méconnaîtrons la grande place qu'occupait dès le principe la tradition orale à côté de l'Ecriture-Sainte : tout ce qu'on dira pour relever l'importance de la première ne nous atteint pas le moins du monde; mais l'Ecriture-Sainte nous est chère au même titre que la tradition; et c'est la gloire de l'Eglise catholique, depuis trois siècles, de n'avoir pas cessé un instant de défendre la Bible contre ceux-là mêmes qui, après en avoir tant exalté l'autorité à l'origine de leur défection, ont fini par en faire le point de leurs attaques.

Les préoccupations poétiques de M. Renan ne lui permettent pas de se faire aucune idée exacte du Ier et du IIe siècle. Il ne voit partout que gens qui retouchent, qui remanient, qui interpolent les textes ; il a d'ailleurs sur la sincérité toute une théorie que nous examinerons bientôt et qui explique bien des choses. Oui, cette classe de gens existait. Mais où faut-il la chercher? Parmi les hérétiques. Les Valentin, les Basilide, les Marcion faisaient exactement ce que vous dites. Mais c'est là précisément ce qui prouve avec quel soin jaloux l'Eglise primitive veillait sur l'intégrité du texte évangélique. Il faudrait être peu au courant de l'histoire de ces temps-là pour ignorer avec quelle

véhémence les premiers Pères s'élèvent contre quiconque se mêle d'ajouter aux Evangiles ou d'en retrancher un iota. Saint Irénée ne cesse de reprocher ce méfait aux gnostiques; et tout un livre du traité de Tertullien contre Marcion, le IVe, porte sur le même sujet. Si, en place de M. Renan, qui connaît peu ces choses, un de ses maîtres allemands avait à me répondre, il m'opposerait sans doute que je transporte au Ier siècle les habitudes du IIe. Mais cette objection est de nulle valeur. Les premiers chrétiens sortaient de la synagogue, et le respect des juifs pour la lettre de l'Ecriture sainte est chose proverbiale : y changer une syllabe passait pour un crime à leurs yeux. Comment supposer, dès lors, que les disciples de l'Evangile n'eussent pas pour les livres du Nouveau-Testament la vénération qu'ils professaient pour l'histoire des juges et des rois d'Israël? L'auteur de l'Apocalypse exprimait le sentiment général des premières communautés chrétiennes quand il prononçait l'anathème contre quiconque oserait ajouter à son livre ou en retrancher un seul mot (1).

Ceux d'entre mes lecteurs qui ne connaissent pas encore la *Vie de Jésus* seront sans doute étonnés d'apprendre que toute la partie critique, concernant les deux premiers Evangiles, se réduit aux bagatel-

(1) *Apocalypse*, XXII, 18, 19.

les dont je viens de m'occuper. C'est en six pages, où il cite un document et avance une hypothèse, que M. Renan expédie une question sur laquelle on a écrit de quoi remplir une bibliothèque (1). Voilà pourquoi nous sommes en droit d'appeler son livre un pur roman, sans valeur scientifique. La méthode que l'auteur suit à cet égard est vraiment plaisante. A propos d'un détail insignifiant qui n'a aucune importance doctrinale ni même historique, il déploiera un luxe d'érudition à tout le moins inutile ; et lorsqu'il faudrait avant tout établir solidement un point capital dont dépend tout le système, un trait de plume lui suffit. S'agit-il, par exemple, de savoir ce qu'étaient les *Boëthusim*, qui n'ont que faire dans l'Evangile, on ouvrira le Talmud de Babylone et celui de Jérusalem ; on consultera le Thosiphta *Joma,* le Tho-

---

(1) Sans parler des *Introductions générales au Nouveau Testament* de Hug, de Feilmoser, de Scholz, de Guericke, de Maier, etc., ni des ouvrages du même genre de Lardner et de Norton, l'intégrité des Evangiles de saint Matthieu et de saint Marc a été défendue dans des écrits spéciaux par Olshausen, *Apostolica ev. Matth. origo*, Erlangen, 1837; Rördam, *De Origine ev. can. maxim. Matth.* Copenhague, 1839; Schubert, *Hist. Christi a Matth. exibitæ authentia*, 1815; Muller, *de l'Authenticité des premiers chapitres de saint Matth.* Trèves, 1830; Thiess, *de Integritate Ev. Matt. Helmst*, 1782, etc.

siphta *Sukka,* le Thosiphta *Rosch hasschana*, le Thosiphta *Menachoth,* etc. etc. (1); M. Neubauer n'aura pas assez de science pour édifier son ami sur ce grave problème. S'agit-il, au contraire, d'entrer au vif de la question, de discuter ce qui fait le fond du débat, de démontrer, textes en main, que les évangélistes se contredisent réellement, qu'ils ne méritent point de confiance , oh ! alors, l'on n'y met plus tant de façon : on sait glisser sur le sujet avec une légèreté merveilleuse. Une petite note de deux ou de trois lignes, jetée au bas de la page, suffira pour démolir un récit; ou bien, l'on tournera court, moyennant l'une de ces formules magistrales : *Evidemment; il n'est pas douteux, la critique n'hésite pas*, *c'est là un anachronisme, ce récit est, sans contredit, légendaire.....* Comment peut-on exiger de nous que nous conservions toute notre gravité devant une méthode historique qui appellerait le rire sur les lèvres de l'homme le moins disposé à s'égayer?

Je n'en voudrais d'autre preuve que la façon dont M. Renan *exécute* saint Luc. Le morceau est d'un haut comique. L'auteur est bien obligé de convenir que, relativement à cet évangéliste, « nous sommes sur un terrain solide, et qu'il s'agit d'un ouvrage écrit tout entier de la même main

(1) *Vie de Jésus*, p. 218.

et de la plus parfaite unité (1). » Mais, pour notre part, nous n'attachons aucune importance aux aveux que la vérité arrache à M. Renan, car nous ne sommes pas sûr que l'extrême mobilité de son imagination ne le portera point à les retirer, quand il lui plaira de donner à sa foi relative une nouvelle forme. Déjà il n'ébranle pas mal ce qu'il appelle un terrain solide. Ne pouvant attaquer l'authenticité de l'Evangile de saint Luc, il se rattrape sur la valeur historique du document, en faisant pleuvoir sur la tête de l'évangéliste une nuée d'épithètes plus ou moins flatteuses. D'après lui, saint Luc est un *démocrate*, un *ébionite exalté*, du reste un *dévot très exact*, mais qui exagère le merveilleux, ignore totalement l'hébreu, et raconte des légendes avec ces longues amplifications, ces cantiques, ces procédés de convention qui forment le trait essentiel des évangiles apocryphes... A part cela, c'est un *artiste divin*, et son Evangile est celui dont la lecture a le plus de charme (2).

J'ai voulu vérifier de près ce qui a pu valoir à saint Luc les compliments de M. Renan, ne fût-ce que pour me former une idée exacte de la science de ce dernier. Et d'abord, pourquoi « le disciple de saint Paul ignore-t-il *totalement* l'hébreu ? »

---

(1) *Ibid.* Introd., 17.
(2) *Ibid.* p. 40, 41.

On nous renvoie au bas de la page, en nous priant de comparer Luc (I, 31) à Matthieu (I, 21). J'ouvre saint Matthieu à l'endroit indiqué, et je lis : « Elle enfantera un fils auquel tu donneras le nom de Jésus, car c'est lui qui sauvera son peuple de ses péchés. » De là, je passe à saint Luc, et je trouve : « Voilà que vous concevrez dans votre sein et vous enfanterez un fils à qui vous donnerez le nom de Jésus. » Je me demande en vain comment deux textes parfaitement semblables peuvent prouver pour saint Matthieu qu'il savait l'hébreu, et pour saint Luc qu'il l'ignorait ? Serait-ce parce que celui-ci omet d'expliquer le sens du mot Jésus ? Mais qui donc lui en faisait une loi ? Depuis quand un auteur français est-il censé ignorer le grec ou le latin parce qu'il ne juge pas à propos de donner l'étymologie d'un mot dont il se sert, et qui est emprunté à l'une ou à l'autre de ces deux langues ? Et les *hébraïsmes* qui fourmillent dans l'Evangile de saint Luc, de l'aveu de tous les critiques, sans en excepter seul, vous les ignorez ? Il n'y a pas un élève de séminaire qui ne sache cela (1). Ces bé-

---

(1) Les locutions suivantes sont de purs hébraïsmes : *sera appelé* le fils de Dieu, pour *sera* (I, 32); *sera appelé* consacré, pour *sera* consacré (II, 23); les fils de l'Epoux, pour les amis et les compagnons (V, 34); un fils de la paix (X, 6); manger du pain pour prendre un repas (XIV, 1); il alla donc et il s'attacha,

vues de M. Renan me peinent parce qu'il pourrait venir en idée à quelque malin de supposer, ce qui n'est sans doute pas, que le professeur d'hébreu du Collége de France est peu versé dans la langue qui fait l'objet de son cours.

Nous ignorons si M. Renan a voulu faire l'éloge de saint Luc en l'appelant « un dévot très exact; » mais s'il n'a, pour croire à la dévotion de l'Evangéliste, que la raison qu'il allègue, il n'est pas difficile. Veut-on savoir pourquoi le disciple de saint Paul mérite cette qualification? C'est qu'il rapporte que les saintes femmes, revenues du sépulcre, demeurèrent en repos, selon la loi (XXIII, 56). En vérité, la preuve est imposante, et il faut convenir qu'il n'y a rien à répliquer. Et la démocratie de saint Luc! C'est ici, sans doute, que les arguments vont abonder. Voyez, nous dit-on, la parabole du Riche et de Lazare. Ah! vraiment! pour être démocrate il suffit de con-

---

pour il alla s'attacher (XV, 15); les fils du siècle, les fils de la lumière (XVI, 8), etc., etc. Heumann et Lardner ne croyaient même pas qu'on pût admettre l'origine grecque de saint Luc à cause de sa connaissance exacte de la langue et des usages juifs. Mayer trouve dans certains chapitres de saint Luc « une physionomie tout hébraïque (*ein aufallend Hebraïsches Sprachgepræge*). » Et voilà comme quoi saint Luc ignorait totalement l'hébreu! Pour quelle classe de personnes écrit donc M. Renan?

damner le riche qui laisse le pauvre mourir de faim à sa porte! A ce compte-là, la démocratie peut ouvrir ses bras à tous les chrétiens, voire même à l'autocrate de toutes les Russies. Mais, pour M. Renan, « démocrate » est synonyme « d'opposé à la propriété. » Je ne sais comment les démocrates prendront ce « c'est-à-dire; » ce qu'il y a de certain, c'est que si M. Renan voit la négation de la propriété dans le blâme infligé à l'avarice et à la cupidité, il a eu raison de faire un cinquième Evangile : les égoïstes et les voluptueux lui en sauront gré.

Laissons là ces puérilités indignes d'un homme qui se respecte et qui pense. Déjà il nous est permis de caractériser la tactique de notre adversaire. On avance une énormité dans le texte, et l'on jette au bas de la page une citation qui ne dit rien. Le lecteur confiant ou distrait ne se tient pas en garde contre cette manœuvre; il n'a pas le loisir et ne se sent pas le goût de vérifier par lui-même les citations auxquelles on le renvoie; et le tour est joué. Eh bien! nous continuerons cette tâche ingrate et pénible; et quand nous aurons prouvé jusqu'au bout que M. Renan cite mal, nie à tort et affirme sans raison, nous lui laisserons le choix entre ces deux hypothèses, les seules possibles : ou il a abordé son sujet sans préparation suffisante, ou il n'a pas voulu que ses lecteurs connussent la vérité.

L'ÉVANGILE DE SAINT JEAN.

Si, parmi les quatre Evangiles canoniques, il en est un qui aurait dû, ce semble, écarter tout soupçon de fraude ou d'imposture, c'est l'Evangile de saint Jean. Le Sauveur du monde n'est nulle part, ou il est dans ces pages qui retracent sa physionomie avec un accent de vérité inimitable. C'est ici surtout qu'on peut dire avec Rousseau que l'inventeur serait plus étonnant que le héros. Aussi, depuis la secte obscure des Aloges jusqu'à la prétendue Réforme, personne n'avait osé émettre un doute sur l'authenticité d'une pareille œuvre. Lorsque, en 1820, les *Probabilia* de Bretschneider vinrent mettre en question ce que la foi et la science s'accordaient à envisager comme un point incontestable, il s'éleva contre le surintendant de Gotha un concert unanime de réprobations (1).

---

(1) Qu'on me permette de dresser ici une liste bien incomplète des écrivains allemands qui ont défendu dans ces derniers temps l'authenticité de l'Evangile de saint Jean, ne serait-ce que pour montrer que ces utopies, écloses en Allemagne, y ont également trouvé leur réfutation. Il faut que les lecteurs de M. Renan sachent bien que la défroque dont ce dernier s'affuble n'est plus de mise depuis longtemps dans le pays même où tel auteur excentrique

L'auteur de ce scandale reconnut lui-même qu'il s'était avancé à la légère. Il n'y eut pas jusqu'au docteur de Wette, si téméraire en fait de critique, qui ne se crût obligé de protester, au nom du bon

---

a essayé de la faire passer en mode. Je ne veux point parler des commentaires ou introductions générales dans lesquelles l'authenticité du quatrième Evangile a été défendue avec autant de vigueur que de talent par Eichhorn, Bertholdt, Hug, Feilmoser, Credner, Guericke, Neudecker, Lücke, Olshausen, etc. Une foule d'écrits spéciaux ont paru en Allemagne pour faire justice de ces témérités : Schlecker, *Essai d'une réfutation des principales objections soulevées contre l'authenticité de l'Evangile de saint Jean*, Rostock, 1802. — Susskind, *Matériaux pour servir à la défense de l'authenticité de l'Evangile de saint Jean*, Tubingue, 1803. —Glaser, *De Joanne Evangelii vero auctore*, Helmstadt, 1806.—Wegscheider, *Essai d'une Introd. complète à l'Ev. de saint Jean.*—Van Gruithuysen, *pro Ev. Joannis* αυθεντια, Hardevici, 1807. — Stein, *Authentia Ev. Joannis*, Brandebourg, 1822. — Kaiser, *Comment. de Apologeticis Ev. Joan. consiliis*, etc., Erlangen, 1821. —Calenberg, *De Antiquissimis pro Ev. Joan. testimoniis*, Hambourg, 1822. — Hemsen, *De l'authenticité des écrits de saint Jean*, Schleswig, 1823. — Crome, *Probabilia haud probabilia*, Leipzig, 1824. — Hauff, *De l'auth. de l'Ev. de saint Jean*, 1831.— Frommann, *La doctrine de saint Jean*, 1840. — Bucher, *Doctrine de saint Jean sur le Logos*, Schaffhouse, 1856. — Ebrard, *Critique scientifique de l'histoire évangélique*, p. 1054 et suiv., Francfort, 1842.—Mayer, *De l'auth. de l'Ev. selon saint Jean*, Schaffhouse, 1854, etc., etc.

sens, contre une thèse insoutenable. Strauss, il est vrai, et après lui l'école rationaliste de Tubingue, Baur et Schwegler en tête, ont repris pour leur compte les objections de Bretschneider; mais Strauss attachait si peu de valeur à ces futilités, qu'il s'en emparait ou les sacrifiait tour à tour, selon les besoins de la cause (1). En résumé, si l'attaque du rationalisme allemand contre nos Livres saints a eu un résultat clair, solide, généralement avoué, c'est d'avoir placé désormais l'Evangile de saint Jean hors de toute atteinte.

Un écho de cette controverse semble être arrivé jusqu'à M. Renan ; du moins ai-je cru voir qu'elle ne lui est pas complétement étrangère. C'est contre l'Evangile de saint Jean que l'émule des sociniens exhale toute sa mauvaise humeur ; et je le comprends : ce magnifique témoignage de la divinité de Jésus-Christ embarrasse singulièrement tous ceux qui la nient. Mais ce que je comprends moins, c'est la méthode que suit l'auteur pour écarter ce qui le gêne : il est sans exemple qu'un

---

(1) Dans la troisième édition de la *Vie de Jésus*, Strauss avoue qu'un plus mûr examen a ébranlé ses doutes sur l'authenticité de l'Evangile de saint Jean; dans la quatrième, il retire cette concession qui renversait tout son système, puisqu'il se déclarait vaincu d'avance si on parvenait à lui opposer un seul écrivain du temps. (Strauss, § XIII, T. I. p. 69.)

sujet si grave ait été traité avec une pareille légèreté.

Et d'abord, j'avoue ne pas trop savoir ce que M. Renan pense sur l'authenticité de l'Evangile selon saint Jean. Tantôt « il n'ose être assuré que le quatrième Evangile ait été écrit tout entier de la plume d'un ancien pêcheur galiléen ; » tantôt il avoue « que si cet ouvrage n'est pas réellement de l'apôtre, on n'a pas d'exemple dans le monde apostolique d'un faux de ce genre. » Ici, « il ne veut pas se prononcer sur la question matérielle de savoir quelle main a tracé le quatrième Evangile ; » là, il affirme que « cet Evangile est à peu près de l'auteur auquel on l'attribue, » etc., etc. (1). A quoi voulez-vous qu'on s'arrête dans ce pêle-mêle d'assertions contradictoires ? Une seule chose y apparaît clairement, c'est que l'auteur ignore lui-même s'il doit affirmer, nier ou douter. Tâchons cependant de saisir la pensée qui surnage à ce flot d'hypothèses au milieu desquelles se balance l'imagination du romancier.

A défaut d'opinions arrêtées, M. Renan éprouve la tentation de croire certaines choses vraiment originales. Voici, par exemple, à quelle tentation il succombe touchant l'origine de l'Evangile selon saint Jean : « On est tenté de croire, dit-il, que

---

(1) *Vie de Jésus,* Introd. p. 25, 27, 36, 37.

Jean, dans sa vieillesse, ayant lu les récits évangéliques qui circulaient, d'une part, y remarqua diverses inexactitudes, de l'autre, fut froissé de voir qu'on ne lui accordait pas dans l'histoire du Christ une assez grande place; qu'alors il commença à dicter une foule de choses qu'il savait mieux que les autres, *avec l'intention de montrer que dans beaucoup de cas où on ne parlait que de Pierre, il avait figuré avec et avant lui* (1). » Ainsi, c'est à un vil sentiment de jalousie contre saint Pierre que nous devons, en grande partie, cet admirable Evangile de saint Jean, dont Herder aimait à dire : « La main d'un ange l'a écrit ! » Le pauvre homme était blessé dans son amour-propre de vieillard : il s'indignait de voir qu'on ne lui faisait pas la part assez belle dans l'histoire évangélique. Alors, pour faire pièce à saint Pierre, il se décide, lui aussi, à dicter ses souvenirs; et aussitôt sort de sa bouche cette sublime métaphysique que dix-huit siècles ont admirée, méditée, commentée : « Au commencement était le Verbe, et le Verbe était en Dieu, et le Verbe était Dieu ! »

La plume tombe des mains en présence de pareilles inepties. Voilà ce que M. Renan nomme de la haute critique, et ce que nous sommes en droit, nous, d'appeler une plate puérilité. Et quelles sont

---

(1) *Vie de Jésus*, p. 27, 28.

donc les formidables raisons derrière lesquelles s'abrite notre vaillant adversaire? Ecoutons-les. Saint Jean raconte qu'il reposait sur le sein de Jésus à la dernière Cène; qu'il était avec Pierre dans la cour de Caïphe; et qu'en courant au sépulcre avec Pierre, il y arriva le premier. Ne sont-ce pas là des traces évidentes d'un dépit mal dissimulé?... Je vois bien, d'après cela, que saint Jean, étant plus jeune, devait avoir la jambe plus légère que son collègue, mais j'ai beau regarder, je n'y vois pas autre chose. Remarquez bien que saint Jean est le seul évangéliste qui rapporte la cérémonie du lavement des pieds, dans laquelle saint Pierre tient une si grande place; le seul encore qui reproduise ces solennelles paroles de Jésus-Christ à saint Pierre : Pais mes agneaux, pais mes brebis. N'importe, il faut que la jalousie ait inspiré à l'apôtre de la charité le dessein de composer son Evangile : c'est la haute critique qui le déclare par la bouche de M. Ernest Renan.

A mesure qu'on suit l'auteur de la *Vie de Jésus* à travers ses savantes inductions, on marche de surprise en surprise. Il veut bien reconnaître dans l'Evangile de saint Jean « des renseignements précis et qui sentent le témoin oculaire (1); » mais à côté de la narration, qu'il trouve en général *satis-*

(1) *Vie de Jésus*, p. 24.

faisante, « il aime à voir les interpolations d'un ardent sectaire (1). » Les discours, en particulier, ne sauraient trouver grâce à ses yeux. Voici la raison qu'il en donne : « Jean met dans la bouche de Jésus des discours dont le ton, le style, les allures, les doctrines, n'ont rien de commun avec les *Logia* rapportés par les synoptiques. Sous ce rapport, la différence est telle, qu'il faut faire son choix d'une manière tranchée. Si Jésus parlait comme le veut Matthieu, il n'a pu parler comme le veut Jean. Entre les deux autorités aucun critique n'a hésité, ni n'hésitera (2). » Voilà, certes, une affirmation carrée : voyons un peu ce qu'elle vaut. Il y a quelque trente ans que Bretschneider proposait cette objection, dont il reconnut plus tard la faiblesse ; mais puisqu'il plaît à M. Renan d'y revenir, comme si c'était une nouveauté, nous sommes tout prêt à la discuter.

Il y a, dites-vous, une telle différence entre les discours du Sauveur dans saint Jean et les *Logia* rapportés par les autres évangélistes, qu'il faut faire son choix d'une manière tranchée. Nous sommes bien aise que vous nous ameniez sur ce terrain. Et d'abord, cette différence est-elle aussi grande que vous l'imaginez ? Sans doute, elle peut le paraî-

---

(1) *Vie de Jésus*, p. 25.
(2) Ibid., p. 29.

tre, lorsqu'on falsifie les textes ou qu'on n'en tient pas compte; autrement, elle diminue de beaucoup. A l'appui de votre thèse, vous hasardez, par exemple, cette proposition : « C'est *seulement* dans l'Evangile de Jean que Jésus se sert de l'expression de Fils de Dieu, ou de Fils, en parlant de lui-même (1). » Ah ! vraiment ! En êtes-vous bien sûr? Ouvrons, s'il vous plaît, l'Evangile de saint Matthieu (ch. XI, v. 27), vous y lisez comme moi : « Toutes choses m'ont été données par mon Père; et nul ne connaît le Fils, si ce n'est le Père; et nul ne connaît le Père, si ce n'est le Fils, et celui à qui le Fils aura voulu le révéler. » Le même texte se retrouve dans l'Evangile de saint Luc (ch. X, v. 22). De là, nous passerons, si vous le voulez, à un autre endroit de saint Matthieu (XXVI, 63). Le grand-prêtre adjure Jésus, par le Dieu vivant, de lui dire s'il est le Christ, *le Fils de Dieu*. Certes, le moment est solennel. Jésus répond : « Tu l'as dit. » Même affirmation, sous une forme encore plus directe, dans saint Marc (XIV, 62), et dans saint Luc (XXII, 70) : « *Ego sum*, Je le suis. » Enfin, si cela ne vous suffit pas, nous terminerons par ce passage de saint Matthieu (XXVIII, 19) : « Allez donc, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, du Fils et

(1) *Vie de Jésus*, p. 245.

du Saint-Esprit. » Et vous osez nous dire que « l'Evangile de saint Jean est le seul où Jésus se serve de l'expression de Fils de Dieu ou de Fils, en parlant de lui-même ! » Franchement, avant d'écrire cette phrase, aviez-vous lu les Evangiles? Et si vous les aviez lus, pour qui donc écrivez-vous, et quelle idée vous faites-vous du degré d'intelligence de vos lecteurs?

Quand la discussion en arrive à ce point, il est toujours pénible de la prolonger, parce qu'on touche involontairement à une question de bonne foi et de sincérité qui se pose d'elle-même. M. Renan ignore-t-il simplement, ou tient-il à ce qu'un public facile à tromper se méprenne sur le véritable état des choses ? Je ne veux pas répondre; qu'on en juge par ce que je vais citer : « Toute une nouvelle langue mystique se déploie dans saint Jean, langue dont les synoptiques *n'ont pas la moindre idée* (« monde, » « vérité, » « vie, » « lumières, » « ténèbres, » etc.) (1). Impossible d'avoir le ton plus tranchant, et j'ajoute, de mystifier son lecteur avec plus d'assurance. Si l'auteur, qui a eu le temps d'ouvrir une *concordance,* pour se donner le facile mérite de compter que le mot « Fils de l'Homme » revient 83 fois dans les Evangiles (2);

---

(1) *Vie de Jésus*, p. 35.
(2) Ibid., p. 133. Quelle merveilleuse découverte!

si, dis-je, ce profond calculateur avait jugé à propos de se livrer au même travail pour les mots qu'il cite, il aurait vu que chacun d'eux revient quantité de fois dans les trois premiers Evangiles, et cela dans le même sens que chez saint Jean ; qu'en particulier le mot « ténèbres, » pris au sens moral, est employé 12 fois par les synoptiques, et 7 fois seulement par saint Jean. Voilà comment ceux-là *n'ont pas la moindre idée* de la langue dont se sert celui-ci ! Pour être en droit d'affirmer il faut savoir ; et lorsqu'on sait, il n'est pas permis de dissimuler la vérité.

J'insiste sur ce procédé, parce qu'il est habituel à l'auteur de la *Vie de Jésus :* toute la nouveauté du livre est là. Jamais on n'avait poussé aussi loin le secret de suppléer à l'insuffisance du savoir par l'audace des affirmations. C'est surtout à propos de saint Jean que des infidélités manifestes font naître un doute pénible sur le sentiment qui a inspiré le choix d'une pareille méthode. Je n'en citerai, pour le moment, qu'un exemple entre cent. M. Renan attaque le caractère historique de la naissance de Jésus à Bethléem : à cet effet, il cherche à s'appuyer sur l'Evangile de saint Jean. « Jean, dit-il, ne sait rien du voyage de Bethléem ; pour lui, Jésus est simplement « de Nazareth » ou « Galiléen (1) ; » et il allègue deux circonstances

(1) *Vie de Jésus*, p. 21.

(I, 45-46 ; VII, 41-42). En vérifiant les citations, on trouve que ce n'est pas l'évangéliste qui parle, mais les Juifs et Nathanaël, encore imbu des préjugés de sa nation. Cela n'empêche pas M. Renan d'écrire en toutes lettres : *Pour Jean,* Jésus est simplement « de Nazareth » ou « Galiléen. » Le lecteur ignorant ou crédule sera induit en erreur par deux textes que l'on cite, en se gardant bien de les reproduire ; et c'est probablement tout le résultat qu'on voulait obtenir.

Passons sur ces détails, qui nous mettraient en face d'une hypothèse que je ne veux pas discuter. On peut voir déjà que la différence de forme entre les synoptiques et saint Jean n'est pas telle qu'il faille faire son choix d'une manière tranchée. Les locutions que M. Renan ne voit pas dans les premiers s'y trouvent, et fréquemment. D'autre part, la forme parabolique apparaît chez saint Jean comme chez les autres évangélistes, témoin les belles paraboles du Bon Pasteur et de la Vigne (X, XV). Le mot « Fils de l'Homme, » qui désigne plus particulièrement le caractère messianique de Jésus, revient dans saint Jean autant de fois que dans saint Marc ; et le mot « Fils de Dieu, » qui exprime la nature divine du Christ et sa relation de personne avec le Père, est employé par les synoptiques *bien plus souvent* que par saint Jean. Où donc voyez-vous une trace de cette *contradiction abso-*

lue (1) qu'il vous plaît d'imaginer pour ceux qui n'ont pas assez d'intelligence ou de loisir pour vérifier vos citations? S'il y a quelque différence de ton et de forme entre saint Jean et les synoptiques, et personne ne l'a jamais nié, rien n'est plus facile à expliquer.

« Si Jésus parlait comme le veut Matthieu, il n'a pu parler comme le veut Jean. » Et pourquoi cela? Pense-t-on que Bossuet, faisant le catéchisme aux enfants de Meaux, leur ait tenu le langage des *Elévations sur les mystères?* Si, au lieu de réfuter M. Renan, j'écrivais une homélie pour le peuple, parlerais-je des *Logia* et des *synoptiques?* Est-ce qu'un enseignement ne varie pas de ton et de forme suivant le sujet, les auditeurs et les circonstances? N'est-il pas naturel qu'en instruisant le pauvre peuple de la Galilée, le Sauveur ait employé d'autres expressions, une autre méthode qu'en répondant aux arguties des docteurs de la loi à Jérusalem? Qui ne comprend que, dans un entretien avec l'un des principaux lettrés de la nation, ou bien dans le commerce de l'intimité avec ceux qu'il destinait à prêcher sa doctrine, avant de se séparer d'eux, à la dernière Cène, par exemple; qui ne comprend, dis-je, que le Seigneur ait pu, dans de pareilles circonstances, enseigner des

(1) *Vie de Jésus*, p. 76.

vérités qu'il ne livrait pas d'ordinaire à la multitude, du moins sous une forme aussi élevée? Cette distinction n'est-elle pas clairement indiquée dans l'Evangile de saint Luc (VIII, 10) : « Pour vous, il vous a été donné de connaître le mystère du royaume de Dieu; aux autres, je parle en paraboles? » Si donc, parmi les quatre évangélistes, il s'en rencontrait trois dont le but particulier eût été de reproduire *surtout* cet enseignement parabolique, moral, populaire, tandis que le quatrième se serait attaché *principalement* à mettre par écrit la partie dogmatique, sacramentelle, mystique, si on le veut, de la révélation du Christ (1), faudrait-il s'étonner de trouver entre leurs relations quelque différence de ton, de forme et de couleur? Et cette différence, résultant de la diversité du sujet, des auditeurs et des circonstances, formerait-elle un préjugé défavorable à la véracité de leur témoignage? Pour le prétendre, il ne faudrait rien moins qu'une naïveté extraordinaire ou peu de bonne foi.

Et que M. Renan ne s'imagine pas que ce sont là des conjectures. Nous n'avons pas l'habitude de faire des romans : lorsqu'il s'agit de faits, nous

(1) Je dis *surtout* et *principalement*, parce que nos fantaisistes ne voient qu'antithèse et contradiction là où il y a tout simplement une question de plus ou de moins.

consultons avant tout l'histoire et la tradition. Or, les premiers écrivains de l'Eglise, bien plus rapprochés des origines que nous, sont unanimes à reconnaître le caractère distinctif et le but de l'Evangile selon saint Jean. En rapprochant les témoignages de saint Irénée, de Clément d'Alexandrie, d'Eusèbe, de saint Jérôme et de saint Epiphane (1), on voit clairement que saint Jean s'était proposé de compléter le récit des autres évangélistes, en reproduisant toute une série d'actions et de discours du Seigneur que ceux-ci avaient passés sous silence; car aucun évangéliste n'a eu l'intention de rappeler tous les actes ni toutes les paroles du Maître : saint Jean le déclare formellement pour sa part (xx, 30). C'est pourquoi il néglige de mentionner la plupart des faits et des discours déjà rapportés par saint Matthieu, saint Marc et saint

(1) Clément d'Alexandrie, dans son livre des *Hypotyposes*, cité par Eusèbe (*Hist. ecclés.*, VI, 14) : « Jean, resté le dernier de tous, voyant que ce qui a rapport à l'humanité du Christ avait été raconté dans les autres Evangiles, écrivit à la prière de ses amis, et sous l'inspiration de l'Esprit saint, un Evangile spirituel, » πνευματικὸν.—Eusèbe (*Hist. ecclés.* III, 24) : « Après que les trois premiers évangiles furent arrivés à la connaissance de tous, Jean confirma la vérité de leur relation par son témoignage; mais il y remarqua l'absence des faits qui avaient signalé le commencement de la prédication du Christ..... C'est pourquoi, à la prière de ses amis,

Luc, sans en excepter la Transfiguration, dont il avait été pourtant l'un des témoins privilégiés : il suppose tout cela connu par la relation authentique de ses devanciers. Lui, qui attache tant d'importance à la preuve tirée des miracles du Sauveur (II, 11; XII, 37; XX, 30), regarde comme superflu de revenir sur des prodiges que les autres évangélistes ont portés à la connaissance du monde entier. Pendant que ceux-ci se renferment principalement dans le cadre de la prédication de Jésus-Christ en Galilée, saint Jean s'attache surtout à retracer l'enseignement du Seigneur à Jérusalem et en Judée, au temple et parmi les docteurs de la loi. Scène, auditoire, interlocuteurs, tout diffère le plus souvent de part et d'autre. Est-il étonnant, je le ré-

---

il résolut de combler l'intervalle de temps sur lequel avaient glissé les premiers évangélistes, en rapportant les actes du Sauveur qui ont précédé l'incarcération de Jean-Baptiste..... Il n'y a donc pas, pour un observateur attentif, de dissidence entre les Evangiles, car celui de Jean renferme le commencement des actions du Christ, et les autres l'histoire du temps qui a suivi. Laissant de côté, et avec raison, la généalogie du Christ, déjà reproduite par Matthieu et par Luc, Jean commence par la *Théologie*, comme si l'Esprit-Saint lui avait réservé ce privilége. » Ce passage d'Eusèbe résume parfaitement la tradition chrétienne sur l'origine de l'Evangile selon saint Jean.

pète, que des matières et des situations diverses amènent des nuances variées dans le discours et dans le style?

Mais, disait Bretschneider, dont M. Renan n'est qu'un faible écho, sans le savoir peut-être, l'Evangile de saint Jean trahit des préoccupations dogmatiques qui se rapportent à l'état des esprits dans l'Asie-Mineure vers la fin du Ier siècle. Et qui en a jamais douté? Les Pères de l'Eglise n'ont pas attendu l'auteur des *Probabilia,* ni son auxiliaire français, pour remarquer que l'apôtre avait composé son Evangile à l'occasion des erreurs de Cérinthe et des Nicolaïtes, des Ebionites et des Nazaréens (1). Ceux-ci, préludant aux rêveries du gnosticisme, niaient, comme M. Renan, la divinité de Jésus-Christ et la réalité de l'incarnation du Verbe. Afin de les confondre et d'instruire en même temps les fidèles, saint Jean laisse de côté toute la série des discours du Seigneur déjà rapportés par les synoptiques, pour reproduire ceux qui vont plus directement à son but, lequel est de montrer que Jésus de Nazareth est le Fils de Dieu ou le Verbe fait chair, *lumière* et *vie* du monde; car telle est l'idée mère de son Evangile. Qui prouvera que saint Jean fût tenu de répéter les

(1) Saint Irénée, *Hær.* III, 11; saint Epiphane, *Hæres.* LXIX, 23; saint Jérôme, *de Viris illust.*, 9.

paraboles qui se trouvaient déjà dans saint Matthieu, ou que saint Matthieu fût obligé à mettre par écrit le discours de la Cène ? Qui prouvera que le discours de la Cène, cette communication intime et suprême du Maître à ses disciples, ait dû avoir exactement la même forme et la même couleur que le sermon de la montagne, prononcé devant les populations de la Galilée? Arguer de quelques différences verbales contre l'authenticité de l'un et de l'autre, c'est une pure plaisanterie, comme Bretschneider avait fini par le reconnaître.

Qu'on ne vienne donc pas nous parler des « Entretiens » de Xénophon, et des « Dialogues » de Platon, pour éblouir les simples par un rapprochement ridicule (1) ! Est-ce que Platon a jamais prétendu tromper le public sur le rôle qu'il prête à Socrate dans ses Dialogues? La fiction saute aux yeux. Les discours que Platon place dans la bouche de Socrate ne sont pas plus authentiques que ceux des autres interlocuteurs, d'Eutyphron, d'Alcibiade ou de Ménon. Le simple bon sens suffit pour avertir que l'auteur ne les donne pas pour des pièces historiques. Y a-t-il là le moindre semblant d'analogie avec une relation que son auteur fait suivre de cette attestation solennelle : « Ce que

(1) *Vie de Jésus*, Introd., p. 35.

nous avons entendu, ce que nous avons vu de nos yeux, ce que nous avons contemplé et touché de nos mains, nous vous l'annonçons (1). » Où donc Platon a-t-il écrit quelque chose de pareil pour faire accroire qu'il ne fait que reproduire littéralement dans ses Dialogues ce qu'il avait entendu de la bouche de Socrate ?

Ah ! sans doute, nous comprenons votre embarras au sujet de l'Evangile de saint Jean. Vous ne savez à qui l'attribuer. Tantôt c'est un particulier, tantôt une école, tantôt l'un et l'autre qui ont produit ce monument devant lequel la foi et la science sont en contemplation depuis dix-huit siècles. « *Je n'ose être assuré, il se peut que, on est tenté de croire, sans nous prononcer...* » Voilà autant de formules qui dénotent la situation perplexe où vous jette cette œuvre unique. Et en effet, si c'est un pêcheur galiléen qui a écrit ces pages-là, sans le secours de l'Esprit-Saint, un homme inculte et illettré, comme l'appelle saint Luc, ἀγράμματος καὶ ἰδιώτης (2), l'Evangile de saint Jean devient un phénomène inexplicable. Il ne sert de rien d'avancer, sans motif, « que Jean paraît avoir bu à des

---

(1) Ire Ep. de saint Jean, I, 1 et ss. Que l'auteur de cette épître soit le même qui a écrit le quatrième évangile, c'est ce dont personne ne doute, pas même M. Renan.

(2) *Actes des Apôtres*, IV, 13.

sources étrangères (1). » Eh! mon Dieu, bien d'autres en avaient approché leurs lèvres : Basilide, Valentin, tous les gnostiques y boiront tour à tour. Et que va-t-il tomber de la plume de ces savants? Des extravagances qui font sourire aujourd'hui. L'Evangile de saint Jean est devenu, est resté et restera dans tous les siècles le code de la métaphysique chrétienne. En l'absence de toute preuve positive, l'hypothèse de l'inspiration divine serait encore, à première vue, la plus simple et la plus scientifique de toutes.

Mais M. Renan a trouvé le moyen d'esquiver la difficulté. L'Evangile de saint Jean n'est pas ce que nous pensons. Jusqu'ici, lorsqu'on voulait procurer à un homme une de ces jouissances qui remplissent le cœur en même temps qu'elles élèvent l'intelligence, on lui disait : Si vous avez l'âme faite pour sentir, pour savourer, pour palper le vrai, le bon, le beau, le pathétique, le sublime, lisez, relisez, relisez encore les chapitres XIV, XV, XVI, XVII de l'Evangile de saint Jean. Il n'existe rien de pareil sur la terre. Des millions et des millions d'âmes y ont puisé la confiance en Dieu, le sentiment de leur dignité, le courage de la vertu..... Erreur que tout cela! Théologiens, philosophes, littérateurs, tous s'y sont trompés : c'est M. Renan qui l'affirme. Ces

(1) *Vie de Jésus*, Introd., p. 31.

discours de Jésus-Christ dans saint Jean, que la foi médite, que la science creuse et auxquels la piété s'alimente depuis dix-huit siècles, ces discours, dont chaque mot est une lumière et une force pour les âmes, ces discours ne sont que *des tirades prétentieuses*, *lourdes*, *mal écrites*, *disant peu de chose au sens moral*, *des discours remplis d'une gnose obscure*, *d'une métaphysique contournée*, *des discours raides et gauches*, *au ton faux et inégal*, etc., etc. (1). Voilà ce qu'un membre de l'Institut ose écrire en France, au XIXe siècle, et, ce qui est plus blessant encore pour notre amour-propre national, il trouve des sots qui l'admirent. Quand M. Renan composait cette page dans son cabinet, il s'attendait sans doute à ce que personne ne lui répondrait là-dessus, et il a bien jugé. Si quelqu'un venait me soutenir que les discours de Démosthène sont des tirades prétentieuses et lourdes, et les oraisons funèbres de Bossuet des discours raides et gauches, je ne lui répondrais pas, parce qu'il manquerait d'un sens pour m'entendre; et si un candidat osait émettre sur le discours de la Cène le jugement que se permet M. Renan, j'ai trop de confiance dans le discernement de mes collègues de la Faculté des lettres pour ne pas penser qu'ils l'admettraient difficilement au grade de bachelier.

---

(1) *Vie de Jésus*, p. 30, 33, 34.

LE SURNATUREL ET LES MIRACLES.

Toute la controverse entre le criticisme moderne et la religion chrétienne se ramène à l'existence du surnaturel. C'est pour bannir le miracle de l'histoire évangélique qu'on attaque l'authenticité des documents qui la renferment. Nos adversaires ne s'en cachent pas : ils ne se méprennent pas plus que nous sur la nullité des raisons critiques qu'ils voudraient faire valoir contre l'origine d'un livre qui réunit en sa faveur des témoignages plus imposants et plus nombreux que tout autre. Au fond, c'est d'autre chose qu'il s'agit. On conteste l'authenticité, l'intégrité ou la vérité des Evangiles, au nom d'un système préconçu, en affirmant *à priori*, ou que le miracle est impossible, ou qu'il n'a jamais eu lieu. « Que les Evangiles soient en partie légendaires, dit l'auteur de la *Vie de Jésus*, c'est ce qui est évident, *puisqu'ils sont pleins de miracles et de surnaturel* (1). » Voilà qui est clair. Avant tout examen, il faut rejeter en partie le caractère historique des Evangiles, par la seule raison que le surnaturel s'y trouve. Nous sommes donc en pré-

(1) *Vie de Jésus*, Introduction, p. 15.

sence d'une théorie qui repose tout entière sur une pure pétition de principe, en supposant démontré ce qui est en question.

Or, rien n'est moins scientifique qu'un pareil procédé. Ériger en axiome indubitable ce que l'humanité en masse n'a jamais admis, ce qu'elle persiste à nier de toutes ses forces, c'est un paralogisme de la pire espèce. On se couvrirait de ridicule en voulant essayer d'une telle méthode dans un ordre de choses quelconque. Que dirait-on au physiologiste, à l'astronome, au philosophe, qui affirmeraient *à priori*, sans discussion préalable, comme autant de principes qui n'ont pas besoin de preuves, l'un que l'essence de la médecine est la négation de l'âme, l'autre que la rotation de la terre autour de son axe est chose impossible, le troisième que le premier mot de la philosophie, c'est qu'il n'y a pas de substances. On leur dirait : Vous n'avez pas le droit de poser comme une vérité incontestable ce qui n'est qu'une simple hypothèse; discutez, raisonnez, prouvez, nous vous attendons sur ce terrain; mais aussi longtemps que vous vous contenterez de suppositions arbitraires, d'allégations toutes gratuites, vous pourrez faire du roman, vous ne ferez pas de la science.

Nous devons l'avouer, M. Renan semble avoir compris qu'une méthode qui consiste à nier les faits *à priori*, en vertu d'un principe qu'on se garde

bien d'établir, est tout ce qu'il y a de plus contraire à la science. Sur ce point, il bat en retraite, sans même se donner la peine de dissimuler son mouvement rétrograde. Il y a quelques années, il écrivait avec ce ton tranchant que donne l'inexpérience à l'homme qui débute : « L'essence de la critique est la négation du surnaturel. — Qui dit au-dessus ou en dehors de la nature dans l'ordre des faits dit une *contradiction* (1). » Aujourd'hui, le ton change. On dirait que le disciple de Strauss a médité cette phrase de Rousseau : « Dieu peut-il faire des miracles, c'est-à-dire, peut-il déroger aux lois qu'il a établies? Cette question, sérieusement traitée, serait impie si elle n'était absurde : ce serait faire trop d'honneur à celui qui la résoudrait négativement que de le punir; il faudrait l'enfermer. » (3e *lettre de la montagne.*) Il ne s'agit donc plus de l'impossibilité du miracle, mais du simple fait de sa constatation. L'aveu est complet : « Ce n'est pas au nom de telle ou telle philosophie, c'est au nom d'une constante expérience, que nous bannissons le miracle de l'histoire. Nous ne disons pas : « Le miracle est impossible; » nous disons : « Il n'y a pas eu, jusqu'ici, de miracle constaté (2). »

(1) *Etudes d'histoire religieuse*, pp. 139, 207.

(2) *Vie de Jésus*, Introd., p. 51. Cela n'empêche pas M. Renan d'écrire un peu plus loin : « La notion du surnaturel, *avec ses impossibilités*, n'apparaît

Ces libres-penseurs ont une peur singulière de la philosophie : ils s'en défendent comme d'un méfait; tout se réduit pour eux à l'expérience. En tout cas, la question se trouve bien simplifiée; et, s'il est certain que les miracles de l'Evangile sont des faits dûment constatés, M. Renan devra, de son propre aveu, jeter son livre au feu.

Si l'auteur de la *Vie de Jésus* tenait autant à la réputation de philosophe qu'à celle de romancier ou de poète, je n'aurais pas de peine à lui montrer qu'il se fait illusion à lui-même, ou qu'il veut donner le change sur son vrai sentiment. C'est bien au nom de tel ou tel système qu'il cherche à bannir le miracle de l'histoire ; et ce système a un nom fort connu, il s'appelle le panthéisme. Or, que le miracle, ou l'intervention spéciale et directe de Dieu dans les événements de ce monde, soit un non-sens et une impossibilité dans une théorie qui ne voit dans la somme des existences et des phénomènes que les modifications nécessaires d'une substance unique, c'est ce qu'il est superflu de démontrer. Et, d'autre part, que M. Renan soit panthéiste dans le sens le plus rigoureux du mot, c'est ce dont son livre témoigne jusqu'à l'évidence.

---

que le jour où naît la science expérimentale de la nature. » (P. 41.) Mais, pour lui, le *oui* et le *non* semblent être deux choses parfaitement identiques.

L'auteur de la *Vie de Jésus* nie la personnalité humaine, pour quiconque possède l'alphabet de la philosophie, lorsqu'il énonce cette étrange proposition : *le corps fait la distinction des personnes* (1). Il nie la personnalité de Dieu, bien qu'il s'en défende, et sa distinction réelle d'avec l'homme, quand il affirme « qu'on limite Dieu par l'exclusion de tout ce qui n'est pas lui; » que « Dieu n'est pas un être déterminé hors de nous; » que « la plus *haute conscience de Dieu* qui ait existé au sein de l'humanité a été celle de Jésus (2). » Nous savons ce que signifient ces formules hégéliennes, « ces manifestations spontanées du Dieu caché au fond de la conscience humaine, ces apparitions passagères dont aucune n'épuise la divinité (3). » Il y a longtemps que Hégel avait dit : C'est dans l'homme que Dieu arrive à la conscience de lui-même, et cette conscience de Dieu n'a jamais été plus haute que dans Jésus. M. Renan ne trompera personne sur le vague panthéisme dans lequel se noie sa pensée, quand il oppose à ce qu'il appelle « un froid déisme, » « cette poétique conception de la nature, où un seul souffle pénètre l'univers, où le souffle de l'homme est celui de Dieu, où

(1) *Vie de Jésus*, p. 244.
(2) Ibid., pp. 74, 75.
(3) Ibid., Introd., p. 59.

Dieu habite en l'homme, *vit par l'homme,* de même que l'homme habite en Dieu, vit par Dieu (1). » Un élève de philosophie n'aurait pas de peine à démêler le panthéisme chez un écrivain qui fait consister *la haute conscience religieuse* à croire « que la nature et le développement de l'humanité ne sont pas des règnes *limités* hors de Dieu, de chétives réalités, assujetties aux lois d'un empirisme désespérant (2). » Encore une fois, l'idée qui perce à travers ces phrases enveloppées est transparente pour quiconque connaît tant soit peu ces matières : c'est exactement le panthéisme de Hégel, tel que Strauss prétendait l'appliquer à l'histoire évangélique.

Lors donc que M. Renan vient nous dire : « Ce n'est pas au nom de telle ou telle philosophie que nous bannissons le miracle de l'histoire, » nous sommes en droit de répondre que c'est là un vain subterfuge destiné à masquer une théorie qu'on ne veut pas s'avouer à soi-même ou qu'on s'efforce de

---

(1) *Vie de Jésus*, p. 244. Où donc M. Renan, qui prétend s'appuyer sur saint Paul (Actes XVII, 28), a-t-il vu que, dans la pensée de l'Apôtre, *Dieu vit par l'homme;* saint Paul dit bien que « nous vivons en Dieu, » mais nullement que « Dieu vit par nous, » ce qui serait l'idée panthéiste. C'est toujours la même habitude de renvoyer le lecteur à tel chapitre, tel verset qui ne dit nullement ce qu'on lui prête.

(2) P. 246.

dissimuler aux autres. Mais enfin, prenons la concession pour ce qu'elle vaut ; et puisqu'on renonce désormais à la thèse sur l'impossibilité du miracle, pour s'en tenir à sa non réalité, suivons notre adversaire sur le terrain qu'il lui plaît de choisir.

Pour croire au surnaturel, M. Renan demande qu'on lui produise un miracle constaté. S'il n'exige que cela, il ne sera pas difficile de le satisfaire. Qu'il ouvre les Evangiles, il y trouvera d'un bout à l'autre des faits miraculeux constatés par des témoins que leur caractère de droiture et de loyauté, pour ne pas dire leur sainteté, met à l'abri de tout soupçon de fraude ou d'imposture, qui poussent la sincérité jusqu'à s'accuser eux-mêmes, à divulguer leurs propres fautes, sans que rien les y oblige ; des témoins qui ont vu de leurs propres yeux, qui ont entendu, qui ont touché de la main ce qu'ils rapportent, qui n'ont pas cru avant de voir, mais qui ont cru parce qu'ils ont vu, qui se sont refusés à l'évidence même, et qui, enfin, vaincus par cette évidence, ont scellé leur témoignage de leur sang. Il y trouvera des miracles opérés non seulement « devant des personnes disposées à y croire (1), » mais encore devant des personnes disposées à n'y pas croire, en présence des Pharisiens et des docteurs de la loi, c'est-à-dire de la classe d'hommes

(1) *Vie de Jésus*, Introd. p. 50

la plus hostile au thaumaturge (Luc, V, 17 ; VI, 7); des miracles opérés, non pas « en cachette (1), » mais tantôt devant quatre mille hommes, tantôt devant cinq mille, le plus souvent au milieu d'une grande foule. Il y trouvera des miracles qui ont été discutés, examinés, tournés et retournés dans tous les sens depuis dix-huit siècles, qui ont passé par le crible de la critique, tant de la part des chrétiens que des Juifs et des païens, et qui ont obtenu l'assentiment le plus large et le plus constant que jamais croyance ait rencontré dans le monde. Si cela ne suffit pas pour qu'un fait soit avéré, il ne reste plus qu'à se jeter tête baissée dans le scepticisme historique.

Non, cela ne suffit pas, répond notre critique; car ces miracles ne se sont point produits devant une commission de savants. Permettez : vous confondez ici, avec une légèreté impardonnable, deux choses parfaitement distinctes, le fait du miracle et son caractère miraculeux. S'agit-il du simple fait, du fait matériel, du fait qui tombe sous le sens, une personne du peuple ou un homme du monde, jouissant de l'usage de ses facultés et doué d'organes sains, est aussi compétent, pour voir et pour entendre, que le premier savant de la terre. Il n'est pas nécessaire d'être physiologiste, physi-

(1) *Vie de Jésus*, p. 264.

cien ou chimiste pour pouvoir constater qu'un aveugle-né a commencé de voir à un moment donné, qu'un paralytique s'est mis à marcher, qu'un sourd-muet a recouvré la parole et l'ouïe. Quant à la question de savoir si de telles guérisons opérées d'un mot, d'un geste, dépassent les forces naturelles, cela peut être du ressort de la science, si vous le voulez; mais le fait en lui-même est à la portée de tout le monde, et n'exige, pour être observé et rapporté fidèlement, ni une forte dose d'érudition, ni une longue habitude des recherches scientifiques.

Et même, le caractère miraculeux du fait est-il de la compétence exclusive des savants? Il serait ridicule de vouloir le prétendre. Qu'il puisse y avoir certains phénomènes au sujet desquels la science est en droit de discuter s'ils doivent être attribués à des causes naturelles ou non, c'est ce dont personne ne doute. Mais il en est d'autres également pour lesquels une consultation de ce genre serait à tout le moins inutile. Je n'ai pas besoin qu'une commission de savants vienne m'apprendre qu'avec cinq pains et deux poissons il est absolument impossible de rassasier cinq mille hommes : là-dessus, une maîtresse de maison en sait tout aussi long que l'Académie des sciences. C'est le simple bon sens qui dit qu'il n'est au pouvoir d'aucun homme de guérir un aveugle-né avec un

peu de boue détrempée, de redresser un paralytique par ce mot : lève-toi et marche! de ressusciter un mort de quatre jours, que la décomposition commence à gagner. Sur ce point, l'avis de tous les physiciens du monde ne saurait rien ajouter à la conviction générale. Il est même permis d'aller plus loin, sans faire injure à la véritable science ni aux vrais savants. Lorsqu'il s'agit de faits pareils, ce ne sont pas précisément les hommes de parti-pris et à système préconçu qui doivent passer pour les meilleurs juges ou pour les témoins les plus sûrs. Si les évangélistes avaient chacun une théorie médicale, des idées particulières sur la substance ou sur la nature des corps, je me tiendrais beaucoup plus en garde contre leur témoignage : il serait à craindre, en effet, que ces hypothèses scientifiques n'eussent déteint sur le récit lui-même ; au contraire, l'absence de toute préoccupation de ce genre chez ces âmes simples et droites est l'une des raisons qui, jointes à tant d'autres, ne permettent pas de suspecter la fidélité de leur relation.

M. Renan a l'air de croire que les miracles de l'Evangile ont été admis à l'aveugle, sans la moindre difficulté, et en dehors de tout examen sérieux. C'est le contraire qui est le vrai. Si notre adversaire avait tenu à éclairer ses lecteurs par une discussion approfondie, il aurait pu trouver une

excellente occasion d'exercer sa critique. Il lui suffisait pour cela de parcourir le chapitre IX de saint Jean, lequel porte tout entier sur la guérison de l'aveugle-né. Enquête de la part des ennemis du Christ, déposition de témoins, constatation du fait de la cécité par les parents mêmes de l'aveugle, nouvel interrogatoire du fils, tentatives réitérées pour nier la guérison ou pour l'expliquer naturellement, impossibilité de porter atteinte à la réalité du miracle, rien n'y manque. C'est un procès en forme dont l'instruction se poursuit dans les moindres détails. Comment se fait-il que l'auteur de la *Vie de Jésus*, qui consacre à l'analyse des miracles tout un chapitre de son livre, trouve moyen de ne pas dire un seul mot d'un récit qui occupe une si grande place dans l'histoire évangélique? Apparemment, cela le gênait dans la théorie qu'il s'est faite sur la crédulité publique au temps de Jésus-Christ : il aura mieux aimé passer sous silence ce qui eût pu donner l'éveil au lecteur le plus confiant. Est-ce là de la sincérité?

Voyons maintenant à quelles conditions M. Ernest Renan permet à Dieu de faire un miracle. Je ne crois pas qu'il existe dans la littérature française de page plus divertissante. Le morceau mérite d'être connu :

« Que demain un thaumaturge se présente avec des garanties assez sérieuses pour être discuté;

qu'il s'annonce comme pouvant, je suppose (ce *je suppose* est charmant !), ressusciter un mort; que ferait-on? Une commission composée de physiologistes, de physiciens, de chimistes, de personnes exercées à la critique historique, serait nommée. Cette commission *choisirait* le cadavre (*sic*), s'assurerait que la mort est bien réelle, désignerait la salle où devrait se faire l'*expérience*, réglerait tout le système de précautions nécessaire pour ne laisser prise à aucun doute. Si, dans de telles conditions, la résurrection s'opérait, une probabilité presque égale à la certitude serait acquise (1). »

Ainsi, quand Dieu voudra faire un miracle, il devra d'abord avertir le public, soit par la voie des journaux, soit de toute autre manière. Sur ce, on prend jour, la commission de M. Renan s'assemble, désigne le local, choisit le sujet, et le thaumaturge se présente devant ces messieurs, prêt à leur donner une séance de résurrection. M. Renan oublie de nous dire si, pour avoir le droit d'opérer un miracle, le thaumaturge ne devra pas être au moins bachelier ès-lettres : ce ne serait pas trop exiger. Quoi qu'il en soit de ce détail, tous les préparatifs sont achevés, la commission est au grand complet; c'est à qui braquera ses lunettes et ses

(1) *Vie de Jésus*, Introd., pp. 51, 52.

regards sur l'opérateur, lequel est invité à commencer *l'expérience*. Si le mort ressuscite, il sera *presque certain* qu'il est ressuscité..... Voilà les scènes bouffonnes auxquelles l'Etre infini devra se prêter, à la requête et pour le bon plaisir de M. Ernest Renan et de ses amis ; sinon, il lui sera interdit de faire des miracles. Grand Dieu ! à quel niveau intellectuel sommes-nous descendus? Et qui donc retrouvera le rire gaulois de nos bons vieux pères pour faire à ces indécentes balivernes le seul accueil qu'elles méritent?

Vous croyez peut-être que la commission présidée par M. Renan, ou ayant l'honneur de le compter parmi ses membres, se tiendra pour satisfaite? Ah! oui; vous ne connaissez pas les exigences de la haute critique. La résurrection d'un seul mort, qu'est-ce que cela? Une pareille commission ne se réunit pas pour une bagatelle de cette espèce. Il faut à sa pieuse curiosité de *nouveaux cadavres,* une certaine variété de circonstances qui rompe la monotonie du fait; peut-être même éprouvera-t-elle le besoin de changer de local. *On invitera* donc le thaumaturge à répéter l'expérience, « car on doit être capable de refaire ce que l'on a fait une fois ; » et sans doute que Dieu voudra bien se tenir jusqu'au bout à la disposition du congrès chargé de mesurer sa puissance. Il faut citer textuellement ces étrangetés, car ceux qui ne les ont

pas lues auraient de la peine à croire qu'il existe en France, à l'heure qu'il est, un homme capable de les écrire :

« Cependant, comme une *expérience* doit toujours pouvoir se répéter, que l'on doit être capable de refaire ce que l'on a fait une fois, et que dans l'ordre du miracle il ne peut être question de facile ou de difficile, le thaumaturge serait invité à reproduire son acte merveilleux dans d'autres circonstances, sur d'autres cadavres, dans un autre milieu. Si chaque fois le miracle réussissait, deux choses seraient prouvées : la première, c'est qu'il arrive dans le monde des faits surnaturels; la seconde, c'est que le pouvoir de les produire appartient ou est délégué à certaines personnes. Mais qui ne voit que jamais miracle ne s'est passé dans ces conditions-là (1)? »

Ah! je le crois bien : tant que le blasphême ne sera pas un mérite auprès de Dieu, il est à croire que la commission de M. Renan en sera quitte pour ses frais de représentation. Ils veulent expérimenter Dieu dans un amphithéâtre; ils le somment à comparaître devant eux; ils lui assignent le lieu, le jour et l'heure! Mais qu'est-ce donc que Dieu pour vous, et quelle idée vous faites-vous de l'Etre souverain? Vous l'avez dit ailleurs, et nous com-

(1) *Vie de Jésus*, p. 52.

prenons : « Dieu, Providence, âme, *autant de bons vieux mots, un peu lourds et matériels,* que la science expliquera, mais qu'elle ne remplacera jamais avec avantage (1). » Oui, voilà bien la clef de votre livre : vous ne craignez pas de jeter à Dieu l'insulte et le défi, parce que vous le niez.

M. Renan ignore sans doute que sa commission a fonctionné à différentes reprises, et cela au moment le plus solennel de l'histoire. Ils étaient là, au pied de la croix, ces hommes qui se disaient les savants de l'époque ; ils avaient « choisi le sujet de l'expérience, choisi le milieu, choisi le public (2) ; » ils ricanaient et ils disaient : « S'il est le fils de Dieu, qu'il descende de la croix, et nous croirons en lui ! » (Matth. XXVII, 42.) Mais l'Homme-Dieu garda le silence : il avait exaucé l'humble femme du peuple prosternée à ses pieds ; il ne répondit aux orgueilleux qui l'insultaient qu'en répandant son sang pour le salut de leur âme.

Si la théorie de l'auteur sur le miracle implique l'athéisme, l'application qu'il en fait à l'histoire évangélique dépasse tout ce que l'on peut attendre d'un écrivain qui se raille de son public. Veut-on

---

(1) Article de la *Liberté de Penser*. 2 septembre 1850. Le blasphème est un peu adouci dans la reproduction postérieure de l'article. (*Etudes d'histoire religieuse*, p. 419.)

(2) *Vie de Jésus*, Introd., p. 52.

savoir comment il explique le miracle de la multiplication des pains, rapporté dans les mêmes termes par les quatre évangélistes (Matth. XIV, 15 et ss; Marc, VI, 35 et ss; Luc, IX, 11 et ss; Jean, VI, 2 et ss)? Deux lignes lui suffisent pour renverser tout le récit : « Grâce à une extrême frugalité, la troupe sainte vécut dans le désert; on crut naturellement voir en cela un miracle (1). » Pas un mot de plus; pas l'ombre d'une discussion pour montrer qu'un pareil fait, reproduit par saint Matthieu sur le théâtre même de l'événement, a pu être cru et accepté sans le moindre fondement. Non, une *extrême frugalité* suffit pour expliquer comment cinq mille hommes ont pu être rassasiés avec cinq pains et deux poissons, de telle sorte qu'il restait du repas de quoi remplir douze paniers. Si jamais M. Renan devient fournisseur des vivres quelque part, je ne lui conseille pas de tenter l'expérience. Ai-je eu raison de dire que nous n'avons pas affaire à un écrivain sérieux?

Même procédé pour les miracles de guérison rapportés dans les Evangiles. Ici l'afféterie du style le dispute au vide de la pensée. Notre romancier voudrait mettre en vogue une sorte de médecine sentimentale qui, d'après lui, rendrait suffisamment compte des faits évangéliques. « Qui oserait dire

(1) *Vie de Jésus*, p. 198.

que dans beaucoup de cas, et en dehors des lésions tout à fait caractérisées, le contact d'une personne exquise ne vaut pas les ressources de la pharmacie? le plaisir de la voir guérit. Elle donne ce qu'elle peut, un sourire, une espérance, et cela n'est pas vain (1). » Certes, nous sommes loin de contester l'action du moral sur le physique; mais lui attribuer une telle efficacité, c'est tomber dans le ridicule. Allez donc demander aux directeurs de l'établissement des Aveugles ou de l'Institut des Sourds-Muets si le sourire de qui que ce soit a jamais rendu la vue à un aveugle-né, et s'il n'est pas inouï que le contact d'une *personne exquise*, ou le simple plaisir de la voir, ait guéri subitement un sourd-muet de naissance. Le Sauveur ne parcourait pas la Judée et la Galilée distribuant à droite

---

(1) *Vie de Jésus*, p. 260. M. Renan abuse étrangement de la crédulité de ses lecteurs quand il veut leur faire admettre que la médecine, chez les Juifs, se réduisait à des *pratiques religieuses*. Alors, comme aujourd'hui, on distinguait très bien entre l'action surnaturelle de Dieu et les secours de l'art. Avant de s'adresser à Jésus-Christ, l'hémorroïsse « avait dépensé tout son bien en médecins et n'avait pu être guérie par aucun. » (Saint Marc, V, 26; saint Luc, VIII, 43.) Comment l'auteur a-t-il pu écrire cette phrase : « Guérir était considéré comme une chose morale? » et pourquoi faut-il qu'à chaque instant la question de bonne foi se pose malgré nous?

et à gauche des *sourires* et des *espérances;* c'est en souverain qu'il commandait à la maladie et à la mort : « Je le veux, sois guéri ! — Lève-toi, prends ton grabat et marche ? » Se figure-t-on dix lépreux délivrés de cette horrible maladie par le plaisir de voir un homme ? En vérité, ce sont là de pures fadaises, qu'on tolérerait à peine dans un roman.

L'auteur de la *Vie de Jésus*, marchant sur les traces de tant d'autres qui se prennent pour des esprits forts, ne croit pas à l'action du démon sur l'âme et sur le corps ; partant, il essaie d'expliquer par des causes purement naturelles les cas de possession que mentionne l'Evangile. La thèse est bien vieille, et demanderait beaucoup de talent pour être rajeunie. Si, au lieu de répéter gravement les plaisanteries de Voltaire, M. Renan avait voulu traiter la question en vrai critique, il aurait dû chercher à établir : 1° que les démons ou anges déchus n'existent pas ; 2° que leur influence dans l'ordre moral ou physique est impossible; 3° qu'ils n'ont pas dû déployer une résistance désespérée à ce moment suprême où le Rédempteur du monde venait détruire l'empire du mal. Jusque là, il nous permettra de continuer à croire, ne serait-ce que pour l'honneur de l'humanité, que des suggestions étrangères ont eu leur part dans les crimes et dans les scandales qui ont épouvanté la terre depuis six mille ans; qu'on observe par intervalle, dans le

cours de l'histoire, tel rire sacrilége, telle haine persévérante, tel blasphème qui n'est pas le fait de l'homme seulement, et dont l'origine remonte à ces puissances ténébreuses que la grâce de Jésus-Christ nous apprend à combattre et à vaincre.

Passons sur un point de doctrine qu'il n'a pas plu à notre adversaire de discuter davantage, et au sujet duquel il ne nous comprendrait pas. Comment parler du rôle de Satan à travers l'histoire, dans l'idolâtrie, par exemple, à un écrivain qui s'enthousiasme pour « la terre d'Adonis, la sainte Byblos et les eaux sacrées où les femmes des mystères antiques venaient mêler leurs larmes (1) ? » Quand M. Renan associait la pensée du culte d'Adonis à des souvenirs et à des regrets que nous savons tous comprendre et respecter, ignorait-il à quelles infamies il faisait allusion? Qu'il lise, touchant les fêtes de la plus obscène divinité du paganisme, ce qu'a écrit là-dessus l'un de ses confrères, M. Alfred Maury, qui doit lui paraître peu suspect en fait de dévotion (2). Il est douloureux pour nous de voir que la piété fraternelle elle-même ne sait plus défendre nos modernes païens contre des aberrations si prodigieuses, et qu'en voulant ho-

(1) Dédicace du livre « à l'âme pure de ma sœur Henriette. »

(2) *Religions de la Grèce antique*, t. III, p. 218 et suiv.

norer la mémoire d'une femme, d'une sœur qui portait un nom chrétien, qui avait reçu le baptême de la foi, ils ne trouvent plus sur leurs lèvres et dans leur cœur que les noms d'Adonis, de la sainte Byblos et des mystères impurs de l'idolâtrie !

Cela est pénible à penser, je l'avoue; et ce n'est pas sans tristesse que je viens d'écrire ces lignes. Oui, nous comprenons que l'Evangile soit devenu pour vous une lettre close, une énigme indéchiffrable : les fêtes d'Adonis ne s'y trouvent pas, et les femmes des mystères antiques n'y jouent aucun rôle. Mais, du moins, si vous contestez les miracles du Sauveur, dites-nous quelque chose qui vaille la peine d'être réfuté. Car, en vérité, votre récit de la résurrection de Lazare oblige de croire que vous avez voulu mystifier le public par une plaisanterie dont vous n'êtes pas, dont vous ne pouvez pas être la dupe. Qu'on en juge par cette analyse.

M. Renan, qui, fidèle à son habitude de tourner les difficultés, expédie *dans une ligne* les deux résurrections de la fille de Jaïre et du fils de la veuve de Naïm, tandis qu'il consacre un chapitre entier à d'autres miracles de moindre importance, M. Renan, dis-je, après bien des tours et des détours, arrive « à penser qu'il se passa à Béthanie quelque chose qui fut regardé comme une résurrection (1). »

---

(1) *Vie de Jésus*, p. 360.

Voyons un peu en quoi consiste ce *quelque chose*. D'abord, « il semble que Lazare était malade. » M. Renan n'en est pas bien sûr, mais, enfin, il lui *semble* que cela devait être. Ce qui nous semble, à nous, c'est que le romancier est visiblement embarrassé. « Sur un message des sœurs alarmées, Jésus quitte la Pérée, et la joie de son arrivée put ramener Lazare à la vie (1). » On ne voit pas trop comment, si Lazare n'était pas mort, il a pu être ramené à la vie; mais *il semble* que, pour un disciple de Hégel, vivre et mourir soient deux choses identiques. Ce n'est pas tout. Le besoin d'un miracle se fait sentir parmi les amis de Jésus : il faut frapper un grand coup et triompher de l'*incrédulité hiérosolymite* (2). Alors Lazare, en rusé compère qu'il est, « se fait entourer de bandelettes comme un mort et enfermer dans son tombeau de famille. » M. Renan ne nous dit pas combien de temps Lazare a jugé à propos d'y rester; il ne s'explique pas davantage sur le *Domine jam fœtet, quatriduanus est enim :* ce sont là autant de petits détails que l'historien néglige, pour s'en tenir aux grandes lignes du récit. Bref, Jésus-Christ arrive, croyant son ami bien et dûment mort; les complices sont là, suivant de l'œil le dé-

(1) *Vie* de *Jésus*, p. 361.
(2) Ibid., p. 359.

nouement de la comédie; on écarte la pierre; « Lazare sort avec ses bandelettes et la tête entourée d'un suaire. Cette apparition dut *naturellement* être regardée par tout le monde comme une résurrection. » De là, cette poignée de fourbes et d'imbéciles s'en alla conquérir le monde à la foi, à la justice et à la charité. Voilà le miracle de la résurrection de Lazare expliqué et commenté par M. Ernest Renan, membre de l'Institut, chez Michel Lévy frères, rue Vivienne, 2 bis, et boulevard des Italiens, 15.

Que répondre à cela? Il est évident que le christianisme ne saurait résister à de pareilles attaques; il faut nécessairement que la religion succombe sous une argumentation aussi écrasante. Lazare, « ramené à la vie par la joie de l'arrivée de Jésus, » ou bien faisant le mort pour hâter le succès de l'entreprise, voilà de ces hypothèses neuves, fécondes, capables d'opérer une révolution dans la science... Je prie mes lecteurs de contenir leur indignation, comme je tâche de maîtriser la mienne. M. Renan nous a rendu un service. Depuis longtemps nous désirions pour nos catéchismes de persévérance une page, écrite en assez bon français, qui pût résumer ce que l'incrédulité a de plus fort à opposer aux miracles de l'Evangile. Grâce à l'auteur de la *Vie de Jésus,* cette page existe, et elle restera, je l'espère. Voyez, pourrons-nous dire dé-

sormais, à quel oubli de lui-même, du bon sens et de la raison arrive un homme d'esprit qui veut s'attaquer à la religion; jugez par ces pauvretés de la force d'une critique qui se donne de si grands airs : vous avez là devant vous le résumé des efforts de l'incrédulité moderne; c'est tout ce qu'elle a su imaginer pour ébranler la certitude des miracles de l'Evangile : voyez et jugez. Tel est le profit que nous comptons bien tirer de cette page du livre de M. Renan. Il est possible que l'un ou l'autre voltairien attardé se pâme d'admiration devant elle, mais les enfants de nos catéchismes en riront, et c'est le seul châtiment qu'elle mérite.

LA PERSONNE DE JÉSUS-CHRIST.

Ce n'est pas sans une vive répugnance que nous abordons cette partie de l'ouvrage dont la réfutation nous occupe. On doit comprendre qu'il en coûte à notre cœur de prêtre de discuter des blasphèmes que la plume d'un chrétien se refuse presque à retracer; et pour nous consoler de cette triste nécessité, nous avons besoin de penser à ces millions d'âmes qui, à l'heure où nous écrivons ces lignes, s'élèvent vers Celui à qui appartiennent

notre foi, notre cœur et notre vie. D'autre part, il est impossible de se dissimuler qu'on court toujours risque d'affaiblir le respect des choses saintes, et de blesser la délicatesse du sentiment religieux, même en ne reproduisant les attaques que pour les détruire. Et cependant il faut faire taire ses répugnances, et se plier, sans trop d'empressement comme sans crainte, aux conditions et aux exigences de la publicité moderne. Le divin Sauveur a permis que son adorable personne fût livrée aux contradictions de ce monde. *Positus hic in ruinam et resurrectionem multorum* (1) : c'est par ces mots que s'ouvre l'histoire de la Rédemption. Le drame évangélique se prolonge à travers les siècles, et, aujourd'hui comme toujours, la scène de la Passion se répète sans que rien y manque, pas même le baiser de Judas. Faut-il s'étonner qu'un homme se lève pour blasphémer le Christ? il s'en trouve bien qui nient l'existence de Dieu, l'immortalité de l'âme, la distinction du bien et du mal ! Dieu a laissé l'homme dans la main de son conseil (2), et nous usons tous de cette liberté, les uns pour la vie, les autres pour la mort. C'est pourquoi de tels excès nous causent moins de surprise qu'ils ne nous inspirent de pitié; et, s'il est toujours pénible

(1) S. Luc, II, 34.
(2) Eccli., XV, 14.

de les voir se produire, il n'est pas sans avantage de pouvoir constater une fois de plus que le blasphème condamne à la déraison tous ceux qui le profèrent.

Lorsqu'on lit attentivement l'ouvrage de M. Renan, on se demande à chaque instant pour qui écrit l'auteur. Pour ceux qui raisonnent et qui savent? Cela est impossible : le monde savant ne se contente pas de si peu; il sait à quoi s'en tenir sur un vernis d'érudition qu'on peut acquérir en six mois. Pour les chrétiens qui ne font pas de la religion une rêverie sentimentale, mais qui l'envisagent comme l'affaire capitale de la vie? Encore moins : il n'est pas une page de ce roman qui ne leur inspirerait un profond dégoût. Voici donc la pensée qui se présente d'elle-même. Il existe malheureusement dans notre société, si tourmentée depuis près d'un siècle, une classe d'esprits qui flottent entre l'erreur et la vérité, faute d'avoir reçu une éducation saine et forte. Ce sont quelques bourgeois à l'oreille desquels sont arrivés les derniers échos du rire de Voltaire; des femmes qui oublient que l'honneur de leur sexe est dans les vertus nobles et austères du foyer domestique; des jeunes gens arrivés à cet âge où la passion aime à chercher son excuse dans un doute intéressé. On me permettra d'omettre deux ou trois autres catégories qui pourraient grossir le groupe. Dire net-

tement à ce public de choix que Jésus-Christ a été un imposteur ou un extravagant, ce serait se tromper de date et employer un style qu'on pouvait risquer impunément il y a soixante ans, mais qui passerait aujourd'hui pour un style de mauvaise compagnie. Pour réussir, il faudra y mettre plus de formes. Exalter par un amas d'épithètes louangeuses le fondateur du christianisme, en le dépouillant tout doucement de sa divinité, voilà le joint qu'il s'agit de trouver pour ne pas trop choquer d'une part, et, de l'autre, mettre à leur aise des consciences impatientes du frein. De cette manière, les convenances seront sauves, et les âmes auxquelles la religion pèse, affranchies de toute pratique gênante. Le Christ deviendra le premier des grands hommes, ce qui est fort poli et n'oblige à rien; et il cessera d'être Dieu, ce qui permettra de tout faire. En se créant ainsi une sorte de juste milieu entre la foi et l'incrédulité, on pourra se tranquilliser à peu de frais, et, tout en se disant chrétien, s'abstenir de tout acte qui le prouve. Voilà le calcul. Pour avoir une certaine actualité, le tour n'en est pas plus nouveau. Ce n'est pas le premier *coup de chapeau* que le christianisme ait reçu de ses ennemis, habitués à ployer le genou devant lui pour mieux l'insulter. L'*Ave Rabbi* est vieux de dix-huit siècles; mais malgré les efforts qu'il tente pour faire revivre une mode que l'on croyait pas-

sée, M. Renan ne tardera pas à s'apercevoir que personne n'est dupe de ces cérémonies, et qu'à force de tirer la révérence à Dieu et à ses saints, on a fini par se rompre l'échine et par user le chapeau.

Si l'on ne tient pas compte de ce plan raisonné ou conçu d'instinct, je défie qui que ce soit de rien comprendre au livre de M. Renan. C'est par là seulement qu'on s'explique la contradiction qui en fait la base. Exalter Jésus-Christ pour tromper les uns, rabaisser Jésus-Christ pour rassurer les autres, voilà l'idée de l'ouvrage. Eblouis par tant d'éloges, les premiers ne comprendront pas; satisfaits de tant d'accusations, les seconds ne comprendront que trop, et le but sera atteint. Est-ce là une hypothèse? Qu'on en juge par ce que nous allons citer.

Et d'abord, il s'agit d'étourdir par un fracas de grands mots ceux qui, se laissant prendre à des phrases retentissantes, ne vont pas au fond des choses. Ils auront leur part, et elle sera large. Jésus-Christ sera donc pour eux « un homme incomparable, à proportions colossales, un beau, un étonnant génie, une personne supérieure, une personne sublime, le créateur de la religion éternelle de l'humanité, le vrai créateur de la paix de l'âme, le grand consolateur de la vie, *auquel chacun de nous doit ce qu'il a de meilleur;* le fondateur des droits de la conscience libre, le modèle accompli que toutes les âmes souffrantes médite-

ront pour se fortifier et se consoler (1). » On parlera avec emphase « de sa grande âme, de sa haute nature, de son instinct *divin*, de sa nature *divine* (2). » On dira de lui « qu'il a posé la base du vrai libéralisme et de la vraie civilisation; que la conscience universelle lui a décerné avec justice le titre de Fils de Dieu; que la mort a fondé sa divinité; qu'il est devenu la pierre angulaire de l'humanité, à tel point qu'arracher son nom de ce monde, serait l'ébranler jusqu'aux fondements (3). » On ira même jusqu'à « vouloir baiser l'empreinte de ses pieds, » et dans une apostrophe finale où le blasphème devient lyrique, l'on s'écriera : « Entre toi et Dieu, on ne distinguera plus. Pleinement vainqueur de la mort, prends possession de ton royaume, où te suivront, par la voie royale que tu as tracée, des siècles d'adorateurs (4). »

Certes, voilà plus qu'il n'en faut pour faire des dupes. Je lisais, ces jours derniers, je ne sais où, que le livre de M. Renan est une œuvre profondément religieuse. Ce langage ne me surprend pas. Comme tant d'autres, le jeune homme qui écrivait ces lignes se souvenait trop de sa rhétorique et

---

(1) *Vie de Jésus*, pp. 18, 448, 36, 130, 2, 457, 332, 176, 283, 379.

(2) Ibid., pp. 41, 74, 419, 424, 379.

(3) Ibid., pp. 348, 18, 426.

(4) Ibid., pp. 142, 426.

avait oublié son catéchisme. Eh bien, avant d'aller plus loin, je soumettrai une réflexion à ceux qui cherchent le sommeil de la conscience dans ce qu'ils appellent un admirable ouvrage. Si j'étais à leur place, les paroles de M. Renan ne me rassureraient pas, et même, elles m'inquiéteraient beaucoup. La conclusion naturelle que j'en tirerais, c'est qu'il se pourrait fort bien que le monde chrétien n'ait pas eu tort d'adorer Jésus-Christ depuis dix-huit siècles, et qu'au fond l'auteur de la *Vie de Jésus* lui-même n'est pas très éloigné de partager cette conviction. Comment! c'est un *jeune charpentier* (1) de la Galilée qui a créé la religion éternelle de l'humanité! C'est à « un jeune villageois qui a vu le monde à travers le prisme de sa naïveté (2), » que nous devons encore, à dix-huit siècles de distance, *ce que chacun de nous a de meilleur!* C'est un *juif évhéméristé, un jeune démocrate*, ne sachant ni hébreu, ni grec, n'ayant aucun élément de culture hellénique, aucune connaissance de l'état général du monde, sans être pourtant *ce que nous appelons un ignorant* (3); c'est un *jeune enthousiaste,* qui n'a pas la moindre notion d'une âme séparée du corps, pas la moindre idée d'un

(1) *Vie de Jésus*, p. 80.
(2) Ibid. p. 40.
(3) Ibid. pp. 147, 227, 30, 32, 34, 38, 31.

ordre naturel réglé par des lois, pas même une notion bien arrêtée de ce qui fait l'individualité (1), c'est ce confrère affidé de Jean-Baptiste, ce simple d'esprit (2), qui est « devenu la pierre angulaire de l'humanité, à tel point qu'arracher son nom de ce monde serait l'ébranler jusqu'aux fondements ! » Il n'y a qu'un niais, j'écris le mot en toutes lettres, qui, partant des prémisses de M. Renan, n'arriverait pas à cette conclusion : ou Jésus-Christ est Dieu, ou le monde civilisé est frappé depuis dix-huit siècles d'une incurable folie. Encore une fois, si j'étais du nombre de ceux qui, pour des raisons qu'ils connaissent, veulent se faire *chloroformer* par l'auteur de la *Vie de Jésus*, son langage m'effraierait singulièrement ; je me défierais de ses doutes presque autant que de sa science ; je verrais dans le relief de ses contrastes une preuve palpable de la divinité de Jésus-Christ; et ne serait-ce que par mesure de précaution, je continuerais d'aller à confesse.

M. Renan semble avoir compris qu'au train dont il allait, il finirait par mener son monde tout droit au confessionnal. Or, cela ne faisait pas l'affaire des lecteurs de *Mlle la Quintinie,* qui sont les siens. Après les dupes, vient le tour des *autres*.

---

(1) *Vie* de *Jésus*, pp. 106, 128, 257, 305.
(2) Ibid. pp. 108, 345.

Exalter Jésus-Christ, c'est fort bien ; mais n'allez pas plus loin ; arrêtez-vous tout juste à la limite de *l'homme incomparable ;* déjà même vous en avez un peu trop dit ; le lecteur qui réfléchit pourrait arriver à des conclusions qui n'étaient pas dans le programme. Quelques traits de plus, et vous finiriez par faire trouver la divinité de Jésus-Christ dans votre livre, à ceux-là mêmes qui auraient quelque intérêt à y chercher le contraire. *Sæpe stylum vertas :* en votre qualité de poëte, la chose doit vous être facile : beaucoup ne s'apercevront pas de ce qu'on appelait dans la vieille logique une contradiction, et nous, nous comprendrons.

Alors, changement de front sur toute la ligne. Ce créateur de la religion éternelle de l'humanité, ce vrai créateur de la paix de l'âme, ce grand consolateur de la vie, ce modèle accompli, etc., etc., savez-vous ce qu'il va devenir ? vous allez l'apprendre ; et vous qui, écrivant dans tel journal conservateur, ami de l'ordre et de la propriété, appelez œuvre profondément religieuse un livre que vous n'avez pas su comprendre, si tant est que vous l'ayez lu, écoutez bien ceci, avant de retailler votre plume. Cette « sublime personne » était tout simplement « un moraliste exalté, d'un tempérament excessivement passionné, dont les exigences n'avaient pas de bornes, qui méprisait les saines limites de la nature de l'homme, qui dépassait toute

mesure, pour qui la famille, l'amitié, la patrie, n'avaient aucun sens, dont l'œuvre était si peu une œuvre de raison, *qu'on eût dit parfois que sa raison se troublait* (1). » Cette « grande élévation morale » se réduisait à la bassesse d'un homme « rude et bizarre, que la mauvaise humeur entraînait quelquefois à des actes inexplicables et en apparence absurdes, qui se laissait donner avec plaisir des titres dont il était embarrassé et qu'il n'osait prendre lui-même ; qui usait parfois d'artifices *innocents*, *affectant de savoir* sur celui qu'il voulait gagner quelque chose d'intime ; qui ne résistait pas beaucoup à sa réputation de thaumaturge, bien qu'il sentît la vanité de l'opinion à cet égard; qui ne se montrait pas sévère pour les charlatans, voyant en cela un hommage à sa renommée; qui aimait les honneurs, *parce que les honneurs servaient à son but* (2). » Ce fondateur « du plus bel enseignement moral que l'humanité ait reçu », était « un homme à chimères, à idées fausses, froides, impossibles, acceptant les utopies de son temps et de sa race, un révolutionnaire transcendant, dont la soumission aux pouvoirs établis était dérisoire au fond, un *anarchiste* à quelques égards, dont il est *probable que beaucoup de fautes ont été*

---

(1) *Vie de Jésus*, pp. 312, 313, 316, 318.
(2) Ibid., pp. 319, 132, 191, 162, 265, 295, 374.

dissimulées, qu'on doit féliciter de n'avoir rencontré aucune loi qui punît l'outrage envers une classe de citoyens, *et de n'avoir pas été gêné une seule fois par la police dans sa course vagabonde* (1). » Tel a été Jésus-Christ.

Ah ! pour le coup, vous nous mettez à l'aise, répéteront en chœur les lecteurs de *Mlle la Quintinie.* Voilà bien le Christ qu'il nous fallait. Nous devons vous l'avouer, votre « pierre angulaire » nous gênait un peu : cela donnait à réfléchir. Ce *jeune villageois* de la Galilée, « qui chaque jour encore préside au destin du monde (2), » ressemblait fort au Dieu des chrétiens : avec ces imprudents contrastes, vous laissiez la porte du confessionnal entrebâillée. A présent vous parlez clairement, et nous sommes soulagés. Désormais, quand certains préceptes de l'Evangile nous pèseront, nous pourrons dire avec vous : c'était un moraliste exalté ! Lorsqu'on viendra nous parler d'humilité, de chasteté, d'instincts à maîtriser, de passions à vaincre, nous tiendrons la réponse toute prête, et vous nous l'aurez fournie : c'était un homme à chimères, à idées fausses, froides, impossibles, qui dépassait toute mesure, et méprisait les saines limites de la nature de l'homme ! Peut-être même nous sera-t-il

(1) *Vie de Jésus*, pp. 282, 284, 116, 119, 458, 327, 62.

(2) Ibid., p. 457.

permis d'aller plus loin, sans rompre cependant avec le Code pénal, car vous nous l'avez appris : c'était un révolutionnaire transcendant, un anarchiste à quelques égards, qui « interdisait la propriété et enseignait que les pauvres seuls seront sauvés (1). » Par conséquent, débarrasser les riches de ce qui fait obstacle à leur salut, serait, ce semble, leur rendre un grand service. Il n'est rien tel qu'un habile homme pour supprimer les difficultés, lever les scrupules, et mener gaiement les gens en paradis, sans fatigue comme sans crainte.

Misérable comédie qui vient de se jouer devant le public français! Si M. Renan était un écrivain sérieux, je prendrais la peine de lui montrer que sa haine l'a mal servi, puisqu'elle ne lui a pas même permis de cacher son jeu. Lorsqu'on veut faire dévorer une contradiction de cette espèce à une classe quelconque de lecteurs, je n'en excepte pas ceux de *Mlle la Quintinie,* il faut au moins se donner la peine de ménager les transitions, et ne pas sauter brusquement du génie à la sottise, de la sainteté à l'imposture. A moins d'avoir un triple bandeau sur les yeux, le bourgeois le plus épais devra s'apercevoir qu'on a voulu se moquer de lui en appelant « une sublime personne » celui

(1) *Vie de Jésus*, p. 175, 179, 305.

dans la vie duquel des traits d'illusion ou de folie ont tenu une grande place (1). A moins de ne plus savoir distinguer la main droite de la main gauche, il verra clairement qu'on ne mérite pas d'occuper « le plus haut sommet de la grandeur humaine » (2), lorsqu'on « méprise les saines limites de la nature de l'homme, qu'on veut tout réduire à un affreux désert, qu'on porte atteinte aux *conditions essentielles* de la société humaine, qu'on se laisse entraîner par sa mauvaise humeur à des actes inexplicables et en apparence absurdes, et qu'on *est convaincu de mensonge dès la première génération* (3). » Quelque simple et crédule qu'on le suppose, le bourgeois dont je parle n'hésitera pas à dire que la « grande élévation morale » ne consiste point à se prêter à un rôle dont on sent la fausseté, à *affecter de savoir* ce qu'on ne sait pas, à se laisser décerner des titres et des honneurs qu'on sait immérités, et qu'il n'y a que deux mots dans la langue française pour exprimer une telle conduite : imposture ou folie.

Oui, charlatanisme ou hallucination, voilà les deux hypothèses entre lesquelles l'apostasie vous laisse le choix ; et vous l'avez si bien compris, que vous adoptez les deux. Nous le savons, soit reste

(1) *Vie de Jésus*, p. 266.
(2) Ibid., p. 449.
(3) Ibid., pp. 312, 176, 281.

de pudeur, soit tout autre motif, vous avez évité de dire le mot dans votre livre; mais la chose y est, et il ne s'agit que de cela. Qu'importent vos révérences, vos dithyrambes et vos invocations? En style populaire, cela s'appelle de la graine de niais. Ce que nous devons chercher dans votre ouvrage, c'est la pensée qui en fait le fond; et ce que vous êtes en droit d'exiger de nous, c'est que, textes en main, nous vous fournissions la preuve.

Et d'abord, si l'on voulait tracer le portrait d'un imposteur, comment s'y prendrait-on, si ce n'est en disant de lui « qu'il se laissait donner *avec plaisir* le titre de fils de David, sans lequel il ne pouvait espérer aucun succès, quoique ce titre lui causât quelque embarras, sa naissance étant toute populaire; qu'il *laissait croire*, pour satisfaire les idées du temps, qu'une révélation d'en-haut lui découvrait les secrets et lui ouvrait les cœurs; qu'il se plaisait fort à de petites ovations, étant bien aise de voir de jeunes apôtres, qui ne le compromettaient pas, se lancer en avant et lui décerner des titres qu'il n'osait prendre lui-même; qu'on ne saurait lui demander ni logique, ni conséquence, parce que le *besoin qu'il avait de se donner du crédit* et l'enthousiasme de ses disciples entassaient des notions contradictoires; qu'il jouait le rôle de thaumaturge, bien qu'il sentît la vanité de l'opinion à cet égard; qu'il a constitué sa royauté sur

une grande équivoque, etc., etc.? » (1) Il se peut que tel journaliste qui a oublié sa langue voie dans des blasphèmes si odieux un *bel éloge* de Jésus-Christ; mais nous ne sommes pas encore assez brouillés avec le dictionnaire de l'Académie pour ne pas désigner ces ruses, ces artifices et ces supercheries par le seul mot qui les résume, celui de charlatanisme.

M. Renan a donc beau répéter cent fois dans son livre ses deux mots favoris, *délicat* et *discret*, sa délicatesse est lourde, et sa discrétion laisse à chaque instant échapper le secret. C'est bien le caractère moral de Jésus-Christ qu'il s'efforce d'avilir et de dégrader avec une complaisance mal dissimulée. Il ne recule pas plus devant l'hypothèse de l'hallucination que devant celle de l'imposture, sans toutefois prononcer le mot, pour ne pas trop choquer nos oreilles françaises, restées, grâce à Dieu, un peu sensibles à cet endroit-là. On se contentera donc d'emprunter aux panthéistes allemands leur jargon, et de dire « que l'idéalisme transcendant de Jésus ne lui permit jamais d'avoir une *notion bien claire de sa propre personnalité;* qu'une conviction absolue, ou, pour mieux dire, l'enthousiasme, couvrait toutes ces hardiesses,

---

(1) *Vie de Jésus*, pp. 132, 238, 162, 192, 251, 265, 404.

qu'il n'eut jamais une notion bien arrêtée de ce qui fait l'individualité, etc., etc. (1). » Si je comprends bien, cela signifie, en bon français, être visionnaire ou fou. Se prendre pour ce qu'on n'est pas, *être possédé par certaines idées* (2), n'avoir pas une notion bien claire de sa propre personnalité, arriver à ce degré d'exaltation où l'on perd le sentiment de ce qui fait l'individualité, voilà, ce me semble, des fantaisies dont on a quelquefois entendu parler à Charenton et ailleurs. Si un pareil état ne constitue pas l'hallucination, comment la définir et où la chercher ?

« Il s'envisageait depuis longtemps avec Dieu sur le pied d'un fils avec son père, il se croyait le fils de Dieu (3) ! » Fort bien ; mais était-il réellement ce qu'il croyait être ? Là est la question. S'il le croyait sans l'être, c'était un halluciné ; s'il le disait sans le croire, c'était un imposteur. Il n'y a pas de milieu, et il faut appeler les choses par leur nom. Bien d'autres, plus habiles que vous, ont cherché une issue à ce dilemme sans pouvoir la trouver ; et aujourd'hui comme au temps de Celse, comme à l'époque des sociniens, la question se pose nette et franche entre la divinité d'une part, l'imposture et l'hallucination de l'autre. Le monde

(1) *Vie de Jésus*, pp. 244, 252, 305.
(2) Ibid., p. 252.
(3) Ibid., pp. 75, 237.

civilisé a fait son choix : libre à vous de faire le vôtre.

Mais voici que les deux Socins, Fauste et Lélio, secouant la poussière qui recouvre leur nom et leurs écrits, reparaissent sous la forme de M. Ernest Renan pour chanter leur vieux refrain. Il est vrai, s'écrient ces deux revenants d'un autre âge, Jésus-Christ s'est dit le Fils de Dieu, mais non pas dans le sens où l'ont entendu les siècles chrétiens. Cette « haute affirmation de lui-même » se réduisait à dire « qu'il était supérieur aux prophètes; le titre même d'envoyé de Dieu ne répondait plus à sa pensée : la position qu'il s'attribuait était celle d'un être *surhumain*, et il voulait qu'on le regardât comme ayant avec Dieu un rapport plus élevé que celui des autres hommes (1)... » Si je ne me trompe, voilà encore des mots bien inquiétants pour les lecteurs de *Mlle la Quintinie;* la limite de l'*homme incomparable* est franchie; avec l'*être surhumain*, nous sommes bien près de toucher à Dieu ; et la porte du confessionnal s'entr'ouvre de nouveau. Pour la fermer définitivement et rendormir son public, le prête-voix des deux Socins éprouve le besoin d'écrire cette phrase : « Jésus n'énonce pas un moment l'idée sacrilége qu'il soit Dieu. — Que jamais Jésus n'ait songé à se faire

(1) *Vie de Jésus*, pp. 77, 246.

passer pour une incarnation de Dieu lui-même, *c'est ce dont on ne saurait douter* (1). » Quoi! le monde civilisé en doute si bien qu'il affirme le contraire par trois cents millions de voix, et vous osez écrire que le doute même n'est pas possible! Franchement, c'est trop d'outrecuidance et de fatuité ; les deux Socins, oncle et neveu, étaient plus modestes. Lorsqu'ils essayèrent, il y a trois siècles, d'amoindrir ce qu'on appelle aujourd'hui « la haute affirmation de lui-même, » voici ce que catholiques et protestants leur répondaient de toutes parts.

Que Jésus-Christ ait énoncé l'idée qu'il est Dieu, c'est ce qui ne ressort pas seulement de tel ou tel texte isolé, mais de l'Evangile tout entier, depuis le commencement jusqu'à la fin. Ce n'est pas un pur homme, ce n'est pas un simple envoyé de Dieu, c'est Dieu incarné qui seul peut dire, sans sacrilége ou sans folie : « Vous pratiquerez la vertu en mon nom, à cause de moi, *in nomine meo, propter me.* — Qui aime son père ou sa mère *plus que moi*, n'est pas digne de moi. — J'enverrai mes anges, et ils enlèveront de *mon royaume* tous les scandales. — Je rendrai à chacun selon ses œuvres. — Là où deux ou trois sont réunis *en mon nom*, je suis au milieu d'eux. — Quiconque aura

(1) *Vie de Jésus*, pp. 75, 242.

quitté, ou maison, ou frères, ou sœurs, etc., *à cause de mon nom,* aura pour héritage la vie éternelle. — J'enverrai mes anges et je rassemblerai *mes élus,* des quatre vents, de l'extrémité de la terre, jusqu'à l'extrémité du ciel. — *Je vous donnerai moi-même* une bouche et une sagesse à laquelle vos adversaires ne pourront résister.—Vous prêcherez, *en mon nom,* la pénitence et la rémission des péchés à toutes les nations.--Tout ce que le Père fait, je le fais pareillement. — Comme le Père réveille les morts et les rend à la vie, je vivifie ceux que je veux. — Tous doivent m'honorer comme ils honorent le Père. — Je suis le pain de vie, je suis le pain vivant, moi qui suis descendu du ciel. — Qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, *et moi je le ressusciterai* au dernier jour. — Je suis le principe, moi-même qui vous parle. — Je suis la résurrection et la vie. — Avant qu'Abraham fût, moi je suis. — J'ai possédé la gloire dans le sein de mon Père avant que le monde fût. — Tout ce qu'a mon Père est à moi. — Moi et mon Père nous sommes une seule chose..... (1). Si ces paroles de Jésus-Christ ne

---

(1) S. Marc, IX, 36, 40; VIII, 35; S. Matth., XIX, 29; X, 37; XIII, 41; XVI, 27; XVIII, 20; XIX, 29; S. Marc, XIII, 27; S. Luc, XXI, 15; S. Jean, V, 19; V, 21; V, 23; VI, 35, 51, 55; VIII, 25; XI, 25; VIII, 58; XVII, 5; XVI, 15; X, 30.

contiennent pas une affirmation claire, formelle, constante de sa divinité, il faut renoncer à vouloir trouver une idée quelconque sous des mots. Dans la bouche de tout autre que du Dieu tout-puissant et éternel, un tel langage serait le blasphème le plus révoltant que l'on puisse imaginer. Aussi personne ne s'est mépris sur le sens et la portée de cette affirmation : ni les juifs, qui voulaient lapider Jésus-Christ, *parce qu'il se faisait égal à Dieu*, *parce qu'il se faisait Dieu* (1), disaient-ils; ni le grand conseil de la nation, s'écriant par la bouche de Caïphe : Il a blasphémé, vous l'avez entendu; qu'avons-nous encore besoin de témoins (2)? ni le monde chrétien, qui, depuis dix-huit siècles, trouve dans cette affirmation l'une des bases de sa croyance : personne ne s'y est mépris, si ce n'est les Ariens, les deux Socins avec leurs partisans, et finalement M. Ernest Renan.

Encore ce dernier s'y est-il bien mépris? J'en doute fort, et je ne voudrais d'autre preuve à l'appui de mon doute que le besoin qu'il éprouve de se créer une théorie particulière sur l'imposture et sur la folie. Que Jésus-Christ se soit cru et se soit dit

---

(1) Saint Jean, v. 18; x, 33. — *Æqualem se faciens Deo — quia tu, homo cum sis, facis te ipsum Deum.*

(2) Saint Matth., XXVI, 65; S. Marc, XIV, 53; S. Luc, XXII, 71.

Dieu, c'est ce dont l'auteur est si bien convaincu, qu'il cherche à tourner la difficulté en proposant sur le charlatanisme et sur l'hallucination des vues toutes neuves, qui témoignent d'une situation morale dont il est important de tenir compte. Depuis longtemps je soupçonnais M. Renan de n'avoir pas sur le bon sens et sur la sincérité les idées de tout le monde ; mais je n'osais pas croire qu'il en viendrait à manifester son sentiment avec une telle crudité d'expressions.

« L'histoire est impossible, si l'on n'admet hautement qu'il y a pour la sincérité plusieurs mesures (1). » Voilà une maxime que nous réprouvons hautement, et tout honnête homme fera de même. Il n'y a pas deux sincérités, pas plus qu'il n'y a deux morales. En Orient comme en Occident, bonne foi et imposture sont deux mots qui ne se concilient à aucun degré. Il vous plaît de dire « que la sincérité avec soi-même n'a pas beaucoup de sens chez les peuples orientaux, que la vérité matérielle a très peu de prix pour l'oriental (2). » Si, au lieu de confondre le peuple juif avec les Chinois, vous vous étiez donné la peine d'ouvrir l'Ancien-Testament, vous y auriez lu, à côté de cent maximes analogues : « Les lèvres

(1) *Vie de Jésus*, p. 253.
(2) Ibid., pp. 252, 253.

menteuses sont en abomination devant le Seigneur. — Que la véracité précède toutes vos œuvres (1)! » et puisque vous voulez bien vous occuper de l'Evangile, vous n'auriez pas dû oublier que vous parlez de Celui qui disait : « Que votre langage soit : Oui, oui : Non, non; car ce qui est de plus vient du mal (2). » Continuons l'analyse de cette étrange théorie. « Celui qui prend l'humanité avec ses illusions et cherche à agir sur elle et avec elle, ne saurait être blâmé. César savait fort bien qu'il n'était pas fils de Vénus .. Il nous est facile à nous autres, impuissants que nous sommes, d'appeler cela mensonge et, fiers de notre *timide honnêteté*, de traiter avec dédain les héros qui ont accepté dans d'autres conditions la lutte de la vie. Quand nous aurons fait avec *nos scrupules* ce qu'ils firent avec leurs *mensonges,* nous aurons le droit d'être pour eux plus sévères (3). » Ainsi, appeler mensonge l'acte de César se disant fils de Vénus sans le croire, c'est de la timide honnêteté; et blâmer l'homme qui, au lieu de dissiper les illusions de ses semblables, y cherche des moyens de succès, ce sont des scrupules. Le lecteur comprendra que

---

(1) *Prov.* XII, 22; *Ecc'i.* XXXVII, 20. La sincérité est l'une des qualités auxquelles les livres sapientiaux attachent le plus de prix.

(2) S. Matth. v. 37.

(3) *Vie de Jésus*, p. 253.

je n'insiste pas : avec une pareille théorie, hautement avouée, tout s'explique et l'on va loin.

Après avoir cherché à établir qu'il y a pour la sincérité plusieurs mesures, M. Renan s'apprête à réhabiliter la folie. Jusqu'ici personne ne s'était avisé de chercher les prophètes dans les *Petites-Maisons*. Erreur profonde ! c'est là précisément qu'ils se trouvent, et en grand nombre. On ne m'en croirait pas, si je ne citais textuellement : « *Les idées étroites qui se sont répandues de nos jours sur la folie* égarent de la façon la plus grave nos jugements historiques dans les questions de ce genre. Un état où l'on dit des choses dont on n'a pas conscience, où la pensée se produit sans que la volonté l'appelle et la règle, expose maintenant un homme à être séquestré comme halluciné. *Autrefois cela s'appelait prophétie et inspiration* (1). » Et pour montrer mieux encore en quoi consistent ses *idées larges* sur la folie, l'auteur complète ainsi sa pensée dans un autre endroit : « Le fou côtoie ici l'homme inspiré ; *seulement le fou ne réussit jamais*. Il n'a pas été donné *jusqu'ici* à l'égarement d'esprit d'agir d'une façon sérieuse sur la marche de l'humanité (2). » D'où il suit : 1° que les fous d'aujour-

(1) *Vie de Jésus*, p. 453.
(2) Ibid., p. 77.

d'hui sont les prophètes d'autrefois; 2° que le fou diffère de l'homme divinement inspiré en ce que le fou ne réussit jamais; 3° que s'il n'a pas été donné *jusqu'ici* à l'égarement d'esprit d'agir d'une façon sérieuse sur la marche de l'humanité, il ne faut pourtant rien préjuger pour l'avenir : cela pourra venir un jour, et alors il est probable que les fous prendront notre place pour nous céder la leur. La perspective est belle. Voilà l'homme qui a voulu écrire une *Vie de Jésus*.

LE CHRISTIANISME.

Lorsqu'on a la prétention d'écrire « l'histoire des origines du christianisme, » il faut étudier avec soin les temps qui ont précédé l'établissement de la religion chrétienne, le milieu historique dans lequel elle est née, et enfin la doctrine et les institutions qui la caractérisent. Sur ces trois points, M. Ernest Renan trahit un défaut de connaissances et une légèreté d'appréciation qu'il ne m'a pas encore été donné de rencontrer jusqu'ici dans un ouvrage quelconque de critique religieuse.

On me permettra d'être court sur le premier de ces trois points, l'auteur n'ayant pas jugé à propos de s'étendre là-dessus. Il y a bien, dans le premier chapitre du livre, quelque chose qui ressemble de loin à un essai de philosophie de l'histoire ; mais, après les grands travaux qui ont paru sur ce sujet, ces quelques pages ne méritent d'être remarquées que par leur faiblesse. Il s'y trouve pourtant quelques révélations assez curieuses. Ainsi, par exemple, nous apprenons là que « l'homme fut religieux *dès qu'il se distingua de l'animal* (1). » Il paraîtrait, d'après cela, qu'il y a eu une époque où l'homme ne se distinguait pas de l'animal. Quand M. Renan nous aura fourni des renseignements sur cette époque si glorieuse pour l'humanité, nous lui répondrons. Du reste, ce grand esprit n'est pas très éloigné de penser que l'immense majorité de ses semblables en est encore là aujourd'hui : « L'humanité, dit-il, offre dans son ensemble un assemblage d'êtres bas, égoïstes, *supérieurs à l'animal en cela seul* que leur égoïsme est plus réfléchi (2). » Voilà l'idée que ces orgueilleux sophistes se font de leurs frères ! Quand est-ce donc que le peuple comprendra que ces prôneur d'égalité ne cachent sous leurs caresses qu'un in-

(1) *Vie de Jésus*, p. 2.
(2) Ibid., p. 457.

sultant mépris pour ce qu'ils appellent « l'uniforme vulgarité ? » Passons là-dessus.

Après avoir constaté que le sentiment religieux avait abouti, dans le reste du monde, au pur fétichisme, à des écoles d'immoralité, ou au naturalisme polythéiste, M. Renan s'arrête sans étonnement devant le monothéisme de la tribu des *Beni-Israël*. Ce fait immense, unique, d'un petit peuple conservant intacte la doctrine de l'unité de Dieu pendant seize siècles, au milieu des autres nations devenues toutes idolâtres ; ce fait, dis-je, lui paraît tout naturel : c'est affaire de race et d'instinct. Comment, affaire de race et d'instinct ! A toutes les pages de son histoire, depuis le veau d'or du désert jusqu'aux hauts lieux du temps des Rois, Israël ne manifeste pas plus de répulsion naturelle pour l'idolâtrie que le reste des peuples de l'antiquité. Tout l'Ancien Testament est là pour attester ce penchant continuel des Juifs vers les cultes des nations environnantes. D'autre part, bien loin de devoir à leur origine sémitique la conservation de leur croyance à l'unité de Dieu, les descendants de Jacob, *seuls parmi les Sémites,* sont restés monothéistes jusqu'au bout ; et, s'ils ont éprouvé quelquefois la tentation d'incliner dans le sens contraire, cela provenait précisément de leur contact avec les peuples de race sémitique, de leurs rapports avec la Syrie, la Chaldée, la Phénicie, etc. Un

enfant qui a étudié l'histoire sainte dans Lhomond n'ignore pas ces choses. Laissez donc de côté ces mots de race et d'instinct, qui n'expliquent rien du tout. Ou admettez l'intervention surnaturelle, ou imaginez une hypothèse sérieuse pour rendre compte d'un phénomène unique dans l'histoire du monde.

L'idée messianique, qui a été l'âme du peuple juif dans tout le cours de sa longue histoire, n'embarrasse pas davantage notre romancier. Il y voit un pur produit de l'esprit national. C'est encore là un de ces mots qui sonnent creux lorsqu'on les touche de près. Si M. Renan veut aller au fond des choses, qu'il essaie d'expliquer comment une pareille idée a pu germer exclusivement au sein d'une peuplade perdue dans un coin de l'Asie. Qu'il explique comment ce petit peuple, agricole et sédentaire, a pu affirmer pendant deux mille ans, avec une vivacité et une énergie toujours croissantes, que toutes les nations de la terre recevraient un jour de lui leur code religieux, tandis qu'une telle prétention n'a pas tenté une seule fois l'orgueil national des Egyptiens, qui se vantaient pourtant d'être les premiers-nés du genre humain ; tandis qu'une idée de ce genre n'a pas même effleuré le génie si expansif de la race hellénique, ni l'esprit cosmopolite de la Phénicie ou de Rome. Qu'il explique comment chez un petit peuple si concentré en lui-

même, si peu fait naturellement pour concevoir ou pour jouer un rôle de domination universelle, comment, dis-je, cette immense attente a survécu chez lui aux revers les plus cruels, aux déceptions les plus amères, sans que rien ait pu l'affaiblir, ni tant de révolutions intérieures, ni tant d'invasions du dehors, ni même une dispersion de près d'un siècle sur la terre étrangère. Voilà le problème que nous lui soumettons : lorsqu'il aura trouvé, pour expliquer un fait qui ne ressemble à rien dans l'histoire, autre chose que des mots vagues, des formules de convention, il aura le droit de discuter la vocation religieuse des « Beni-Israël. »

Mais je comprends que l'on trouve plus commode de s'en tenir à des suppositions toutes gratuites et à des affirmations sans preuve. C'est ainsi que M. Renan se permet de dire que le Pentateuque « représente les utopies, les lois factices et les fraudes pieuses du temps des rois piétistes (1). » Et la preuve, où est-elle ? Pas l'ombre d'une tentative pour appuyer cet aimable mensonge. L'auteur veut être cru sur parole. Quand il aura assez de loisir pour étudier la question, nous lui recommanderons une série passablement longue d'ouvrages qui ont paru en Allemagne pour défendre l'authenticité

---

(1) *Vie de Jésus*, p. 36.

du Pentateuque (1). Même procédé à l'égard d'Isaïe : « Il faut se rappeler que la seconde partie du livre d'Isaïe, à partir du chapitre XL, n'est pas d'Isaïe (2). » Et la preuve, encore une fois, qu'en faites-vous? Impossible d'arracher à M. Renan une syllabe qui ressemble à un argument quelconque. Il tient absolument à ce que les commis de magasins jurent par sa parole. Eh bien, quand il aura terminé ses études sur le Pentateuque, nous lui signalerons une nouvelle série d'ouvrages qui pourront lui « rappeler que la seconde partie d'Isaïe est vraiment d'Isaïe (3). » Mais c'est au sujet du

---

(1) Michaëlis, *Einleitung ins A. T.;* Eichhorn, *Einl. ins A. T.*, tome II; Hengstenberg, *Die Echtheit des Pentat.*, Berlin, 1836; Rosenmüller, *Scholia in V. T.*, t. I, *Prolegom.;* Hævernik, *Einl. ins A. T.*, I, 2; Ranke, *Untersuchungen über den Pentat.;* Drechsler, *Die Echtheit der Genesis*, Hambourg, 1836; Haneberg, *Geschichte der Offenbarung;* Jahn, *Einl. ins A. T.*, II, 1; Lüderwald, *Briefe über Die Mos. Schriften;* Griesinger, *Würdigung der Mos. Schriften*, 1811; Herz, *Der Pentat. und das Mos. Gesetz,* Altonæ, 1822; Fritsche, *Echtheit der Mos. Bücher;* Scheibel, *Untersuchungen über die Bibel;* Scholtz, *Einl. ins A. T.*, Cologne, 1845, t. II, etc., etc.

(2) *Vie de Jésus*, p. 8.

(3) Herbst, *Einl. ins. A. T.*, II, 2, pp. 9 et ss.; Scholtz, *Der Prophet. Jesaias*, 1837; Hævernik, *Einl. ins A. T.*, II, 2, pp. 155 et ss.; Ackermann, *Introd. in lib. V. T.*, pp. 242 et ss.; Hengstenberg, *Christologie im A. T.*, 1829, I, 2, pp. 172 et ss.,

livre de Daniel que l'assurance du nouvel exégète arrive jusqu'au burlesque. Ici, les lecteurs des romans de la librairie Michel Lévy sont invités à faire un acte de foi absolu, sous peine d'être exclus de la *grande culture intellectuelle : il ne leur est pas même permis de douter* que les prophéties de Daniel ne soient apocryphes (1). Afin que M. Renan se relâche un peu de sa sévérité à l'égard d'un monde qui vraiment ne mérite pas tant de rigueurs, nous lui conseillerons, bien entendu après l'étude du Pentateuque et de la seconde partie d'Isaïe, une troisième série d'ouvrages qui pourront le mettre au courant de la question (2). Quand il aura étudié

Kleinert, *Echtheit der Weissagungen vos Jesaias*; 1829; Dereser, *der Prophet. Jesaias;* Mœller, *de Auth. Oracul. Esaiæ,* cap. 40-66, Copenhague, 1825; Hensler, *Jesaias neu übersetzt mit Anmerk.*, 1788; Jahn, *Einl. ins A. T.*, pp. 458 et ss.; Henderson, *The Book of the Prophet. Is.*, pp. 304 et ss., etc., etc.

(1) *Vie de Jésus,* Introd., p. 12.

(2) Hengstenberg, *Die Authentie des Daniel,* 1831; Hævernik, *Comm. zum Daniel,* 1832; *Neue Kritische Untersuchungen,* 1838 (les ouvrages de ces deux savants sur Daniel sont de vrais modèles de discussion critique); Jahn, *Einleit.*, II, 2; Dereser. *Erklærung des Proph. Daniel;* Pareau, *Introd. in V. T.*, p. 350; Sack, *Apologetik*, pp. 350 et ss.; Hug, *Zeitschrift*, Freiburg, 1832; Herbst, *Einleit.* pp. 104 et ss.; Scholtz, *Einleit.*, Dritter Theil, pp. 528 et ss., Leipzig, 1848; Steudel, Hofmann, Œhler, etc., etc.

davantage, il tranchera moins vite sur ce qu'il ignore jusqu'à présent, et alors il lui sera permis de parler avec connaissance de cause non-seulement de la vocation religieuse des « Beni-Israël, » mais encore de leurs livres.

Tout cela est pitoyable ; et ce qui me préoccupe le plus, je le répète, c'est l'impression que produiront à l'étranger et qu'ont déjà produite çà et là de pareilles niaiseries. Où donc en sont la science et l'esprit français ? Voilà ce qu'on devra se dire en Angleterre et en Allemagne ; et cependant nous ne sommes pas encore au bout des naïvetés qu'il a plu à M. Renan d'entasser dans son livre. S'il expose des vues si profondes sur les temps qui ont précédé la prédication de l'Evangile, on conçoit facilement avec quelle sûreté de coup d'œil il appréciera le milieu historique dans lequel la religion chrétienne est née et s'est développée. L'honorable membre de l'Institut a voyagé en Galilée : il a soin de nous l'apprendre ; par conséquent, il n'y a pas lieu d'en douter. Il s'est assis « sur ce sommet de la montagne de Nazareth, où nul homme moderne ne peut s'asseoir sans un sentiment inquiet sur sa destinée, frivole peut-être (1) ; » ce qui veut dire sans doute que M. Renan n'est pas très rassuré sur la valeur de son système : nous l'en félicitons,

(1) *Vie de Jésus*, p. 55.

et nous prions ses lecteurs de ne pas rester moins inquiets que lui-même. De plus, il a vu en Galilée d'épais massifs de fleurs, des tourterelles sveltes et vives, des merles bleus, des alouettes huppées, de petites tortues de ruisseaux, des cigognes à l'air pudique et grave, et enfin, pour compléter la faune et la flore du pays, des mules dont le grand œil noir a beaucoup de douceur (1). Loin de nous la pensée de vouloir contester aucune de ces découvertes. Seulement, nous prendrons la liberté de demander au voyageur en vertu de quel procédé il a pu découvrir Jéricho dans la Galilée (2)? Serait-ce qu'une mule au grand œil noir lui aurait fait franchir d'un bond la Samarie ou la Pérée, de Jéricho à Nazareth ? Comme le moindre détail de l'histoire évangélique nous intéresse infiniment, nous tiendrions beaucoup à savoir si c'est vraiment en Galilée, et non pas en Judée, comme tout le monde l'avait cru jusqu'ici, que Zachée eut le bonheur de recevoir le Seigneur dans sa maison. Il nous semble qu'un second voyage de M. Renan en Palestine ne pourrait manquer de répandre une vive lumière sur cette question.

Après la géographie, l'histoire. C'est ici que

---

(1) Ibid., p. 65, 190.

(2) Ibid., p. 67. « Le bon Zachée appelé aux festins du Messie, voilà ce que la Galilée a osé, ce qu'elle a fait accepter. »

l'imagination du romancier se donne libre carrière. Jamais peut-être on n'a vu un écrivain se donner moins de peine pour rester d'accord avec lui-même et pour ne pas se dédire d'une page à l'autre. Ainsi, d'un côté, on nous dépeint la Galilée comme une contrée où régnait « une *fermentation extrême*, comme une *vaste fournaise* où s'agitaient en ébullition les éléments les plus divers, comme une *brûlante atmosphère* où la révolution faisait travailler toutes les têtes (1). » Et, d'un autre côté, on vient nous dire que dans cette brûlante atmosphère, au sein de cette vaste fournaise, « vivaient des populations bienveillantes et naïves, de petits comités de bonnes gens aux mœurs *tranquilles*, des familles de pêcheurs formant une société *douce et paisible* (2). » Se figure-t-on une fournaise en ébullition produisant un tel calme et une telle tranquillité? En vérité, il n'est pas permis de se rendre ridicule à ce point. Ce n'est pas tout. Pour ajouter au tableau un nouveau trait de fantaisie, M. Renan veut à toute force faire passer cette population de bateliers et d'agriculteurs pour un « *peuple exclusivement idéaliste*, dont les rêves éthérés prenaient un tour idyllique et charmant, au sein duquel la vie se spiritualisait en une sorte de mysticisme

---

(1) *Vie de Jésus*, pp. 54, 55, 62, 63.
(2) Ibid., pp. 81, 148, 149.

poétique, confondant le ciel et la terre (1). » Je demande à tout homme de bon sens si ce n'est pas se moquer du monde que de vouloir chercher l'idéalisme exclusif et les rêves éthérés chez de braves gens occupés du matin au soir à jeter leurs filets dans le lac ou à cultiver leurs champs? Rien de plus grossier ni de plus charnel que ces grands spiritualistes dont le Sauveur avait tant de peine à élever l'intelligence au-dessus d'un cercle d'idées toutes terrestres et matérielles. Enfin, pour achever par un dernier coup de pinceau son portrait chimérique des populations de la Galilée, M. Renan juge à propos de leur accorder « une faculté illimitée de croire (2). » Ce qui ne l'empêche pas de constater lui-même que cette faculté illimitée de croire se confondait dans Nazareth avec l'incrédulité, et dans les autres villes du bassin de Tibériade avec une résistance obstinée (3); et s'il lui restait un doute à cet égard, je le prierais de relire les reproches que le Sauveur adresse à Chorazin, à Bethsaïde et à Capharnaüm (4). Voilà comme quoi « l'objection n'avait pas d'accès chez les populations bonnes et douces de la Galilée (5). » Evi-

(1) *Vie de Jésus*,, pp. 64, 66, 67.
(2) Ibid., p. 339.
(3) Ibid., p. 323.
(4) Matth., XI, 21-24; S. Luc, X, 12-15.
(5) *Vie de Jésus*, p. 337.

demment, il n'y a pas l'ombre d'un élément historique dans ce conte fait à plaisir, qui ne partage pas même avec les romans supportables le facile mérite de ménager au moins la vraisemblance et la couleur locale.

M. Renan est-il mieux renseigné sur l'état intellectuel et moral des classes élevées de la société juive? Il fait bien tout ce qu'il peut pour le paraître; mais, lorsqu'on y regarde de près, on s'aperçoit de suite qu'il ne possède aucune notion précise sur le sujet qu'il effleure. Nous le savions déjà endurci aux contradictions; mais nous ne pensions pas qu'il poussérait l'oubli de lui-même jusqu'à dire, ici, que « les Pharisiens étaient les vrais Juifs, » là, que « les Sadducéens étaient les vrais Juifs (1); » à force de chercher les vrais Juifs partout, il a fini par ne les trouver nulle part. Il est une page cependant qui a dû produire un certain effet sur quelque commis-voyageur un peu pressé de lire et de conclure; or, nous l'avouons sans peine, les rares endroits où M. Renan hasarde un essai d'érudition sont ceux qui nous attirent de préférence et que nous sommes le plus tenté d'examiner. Donc, voulant décrire les différentes classes de pharisiens, l'auteur a soin de nous apprendre qu'il a cru devoir consulter le Tal-

(1) *Vie de Jésus*, pp. 327, 347.

mud de Jérusalem et celui de Babylone (1). A notre tour, nous avons ouvert l'un et l'autre, et nous avons trouvé 1° que là où M. Renan a vu six catégories de pharisiens, les deux Talmuds en placent sept; 2° qu'il n'a pas su y découvrir deux catégories qui s'y trouvent : les pharisiens de la crainte (Mijirah), qui se proposaient Job pour modèle; et les pharisiens de l'amour (Meahabah), auxquels Abraham servait d'exemple; 3° qu'il lui a plu d'imaginer une classe de « pharisiens teints, » dont il n'y a pas trace aux endroits indiqués du Talmud de Jérusalem et de celui de Babylone. J'engage fort M. Renan à se défier des notes qu'on peut lui fournir d'ici et de là, et à aller droit aux sources : comme il doit connaître l'hébreu, cela ne saurait être difficile pour lui. Il a d'ailleurs une façon de citer le Talmud qui m'inquiète un peu pour sa réputation d'orientaliste : au lieu d'indiquer le traité, le folio, recto ou verso, et de renvoyer, par exemple, au traité *Berakoth,* fol. XIII, verso, comme ferait quiconque a tant soit peu l'habitude de ces matières, il écrira tout court : *Berakoth* IX, *sub. fin.* (2) C'est absolument comme si, voulant citer l'Evangile, l'on disait : Voyez S. Matthieu, folio IX, recto. Il ne faut pas fournir aux

(1) *Vie de Jésus*, p. 328.
(2) Ibid., p. 328.

malins l'occasion de pouvoir dire qu'une citation du Talmud ne prouve pas toujours qu'on se soit donné la peine de le lire.

En passant de l'histoire du peuple juif à la doctrine et aux institutions chrétiennes, nous ne quittons pas tout-à-fait le Talmud, s'il faut en croire M. Renan, ni les rabbins, dont les sentences ont trouvé place dans ce recueil; car « Hillel fut le vrai maître de Jésus, s'il est permis de parler de maître quand il s'agit d'une si haute originalité (1). » On s'attend peut-être à ce que l'auteur d'une assertion si étrange balbutie au moins quelques mots de preuve pour établir cette prétendue influence de Hillel sur Jésus-Christ. « On peut le supposer, dit-il. » Ah! c'est là tout votre argument? On peut tout supposer, si l'on veut, voire même que M. Renan ne pense pas ce qu'il écrit. Il y a une telle confusion d'idées dans la tête de notre adversaire, que les mots ne paraissent plus avoir de sens pour lui. Ainsi, d'un côté, il prétend que Jésus adopta presque tout l'enseignement oral de la synagogue, qu'il avait peu de chose à ajouter à cette doctrine, que la morale évangélique est peu originale en elle-même, etc. (2); » d'un autre côté, il affirme « que la grande originalité du fon-

(1) *Vie de Jésus*, p. 35.
(2) Ibid., pp. 82, 84.

dateur reste entière, que sa gloire n'admet aucun légitime partageant, qu'il a tiré son admirable morale de le notion du Dieu père, notion qu'il ne devait pas au judaïsme et qui semble avoir été de toutes pièces la création de sa grande âme (1). » Quand M. Renan aura montré que la grande originalité consiste à être peu original, nous placerons sous ses yeux les maximes absurdes et immorales qu'ont enseignées les rabbins dont il parle.

Quoi ! vous osez, sans l'ombre d'un motif, donner pour maître au divin fondateur du christianisme un homme qui enseignait, d'après le témoignage de ses disciples, qu'un mari a le droit de répudier sa femme, dans le cas où il arriverait à celle-ci de laisser brûler un mets à la cuisine ! (2) C'est parmi ces ergoteurs dont la détestable casuistique est venue aboutir au Talmud, c'est là que vous cherchez à Jésus-Christ des précepteurs et des ancêtres (3) ! Et vous oubliez que vous appeliez

---

(1) *Vie de Jésus*, pp. 455, 79, 74.

(2) Voir sur les écoles de Hillel et de Schammaï, les deux ouvrages les plus récents qui aient paru en Allemagne sur ce sujel ; Grætz, *Geschichte der Juden vom Tode Juda Makkabi's*, *Leipzig*, 1856; *Biesenthal, im lit. Blatt des orients*, 1848, p. 726 et suiv.

(3) Il s'en faut de peu que M. Renan ne succombe à la tentation de vouloir faire passer Rabbi Hillel pour le fondateur de la religion chrétienne. Pour le coup, c'eût été laisser à la folle du logis un empire

naguère le Talmud, ce résumé de la sophistique des écoles juives, « le plus effrayant monument de la dépression intellectuelle (1). » Mais cherchez donc une bonne fois à vous former une idée claire sur un point quelconque, et ne nous forcez pas à chaque page de tourner le feuillet pour voir si vous n'allez pas dire tout le contraire !

« Jésus seul, néanmoins, dit la chose *d'une manière efficace*..... Ce n'est pas l'ancienne loi, ce n'est pas le Talmud qui ont conquis et changé le monde. Dans la morale comme dans l'art, dire n'est rien, faire est tout. La palme est à celui qui a été puissant en paroles et en œuvres, qui a senti le bien et, au prix de son sang, l'a fait triompher (2). »

Voilà des réflexions qui pourraient vous mener loin, avec un peu de logique et de sincérité. Et pourquoi donc Jésus-Christ seul a-t-il parlé d'une

---

qui aurait pu inquiéter la famille de l'auteur. Ce dernier se résigne donc à écrire : « Cependant Hillel ne passera jamais pour le *vrai* fondateur du christianisme. » (P. 92). Inutile de faire observer que la réserve est presque aussi risible qu'eût été l'affirmation complète.

(1) Article de la *Liberté de Penser*, 2 septembre 1850. Dans ses *Etudes d'Histoire religieuse*, M. Renan appelle le Talmud « le plus singulier monument de l'aberration intellectuelle. (P. 208.) »

(2) *Vie de Jésus*, pp. 89, 84, 92, 93.

manière efficace? D'où vient que sa doctrine a conquis et changé le monde, tandis que les *aphorismes* de Hillel et de Schammaï sont allés s'ensevelir dans la poussière du Talmud, où ils dorment d'un sommeil profond? D'où vient que son sang a fait triompher le bien sur la terre, tandis qu'aucun philosophe, comme disait Voltaire, n'a jamais influé même sur les mœurs de la rue où il demeurait? Il me semble qu'il y a dans un tel contraste de quoi ébranler les affirmations les plus hautaines; et ceux qui s'attaquent aux miracles de l'Evangile perdent leur temps et leur peine, tant qu'ils n'auront pas effacé de l'histoire ce fait qui s'impose à eux comme à nous avec une irrésistible évidence. Moins ils supposent de miracles à l'origine du christianisme, plus le triomphe de la religion devient miraculeux; en voulant éliminer le surnaturel de l'histoire évangélique, ils le font reparaître avec d'autant plus d'éclat dans l'œuvre de la conversion du monde (1).

Mais non, M. Ernest Renan a trouvé dans le dictionnaire un mot qui explique tout. Si Jésus-Christ

---

(1) S'il y a eu des miracles, disait saint Augustin, pour établir la croyance à la résurrection et à l'ascension de Jésus-Christ, nos adversaires sont bien insensés, et, s'il n'y en a pas eu, ce seul miracle doit leur suffire, que toute la terre ait cru une chose si incroyable sans miracles.» (*Cité de Dieu*, l. XXII, c. 5.)

seul a parlé d'une manière efficace; si sa doctrine a conquis et changé le monde; si pendant trois siècles des milliers de martyrs ont versé leur sang pour lui; si les nations civilisées sont prosternées à ses pieds; si encore aujourd'hui, à dix-huit siècles de distance, d'une extrémité de la terre à l'autre, l'abnégation, le sacrifice et la charité se pratiquent en son nom et par amour pour lui, c'est que..... « Jésus-Christ avait un caractère aimable, un accent plein d'onction ; c'était un *charmant rabbi,* qui devait ses nombreuses conquêtes au charme infini de sa personne et de sa parole (1). » Il est vrai que cette « nature idyllique et douce » devenait quelquefois « rude et bizarre (2); » mais cela n'empêche : somme toute, c'était un charmant petit caractère. Et voilà pourquoi le monde civilisé l'adore comme le Dieu tout-puissant et éternel. Faut-il s'en étonner? Il avait le caractère si aimable! il parlait avec tant d'onction! O imagination d'un romancier! de quoi n'es-tu pas capable? Tenez, convenez-en, vous avez voulu plaisanter : jamais vous ne réussirez à nous persuader qu'un homme né chrétien et Français ait pu songer sérieusement à vouloir expliquer par de pareilles causes l'événement capital de l'histoire du monde.

---

(1) *Vie de Jésus*, pp. 80, 84, 91.
(2) Ibid., pp. 128, 319.

« Toute l'histoire du christianisme naissant est devenue de la sorte une *délicieuse pastorale*..... C'était un milieu enivrant, un perpétuel enchantement, une fête perpétuelle... Les apôtres étaient une bande *de joyeux enfants* qui accompagnaient Jésus au milieu des vertes collines et des claires fontaines, etc., etc. (1). » Vraiment! C'est ainsi que les choses se sont passées! Singulière pastorale qui commence par la prédication de la pénitence et qui finit par le supplice de la croix! Ni Théocrite, ni Bion, ni Moschus ne s'étaient doutés de ce genre d'idylles. C'est donc « une bande de joyeux enfants » qui a converti le monde à la mortification des sens et à la chasteté! Vous nous apprenez là des choses surprenantes, que personne n'avait soupçonnées jusqu'ici. Et puis, cette fête perpétuelle en Galilée, au milieu des vertes collines et des claires fontaines, qui donc vous en a donné le programme? En lisant l'Evangile, je vois bien que cette fête perpétuelle s'ouvre par un jeûne de quarante jours et de quarante nuits; je vois bien qu'à Nazareth « ces jeunes populations » s'apprêtent à précipiter Jésus-Christ du haut de la montagne; j'entends bien, au milieu de « ce perpétuel enchantement, » ces apostrophes foudroyantes : « Malheur à toi, Chorozaïn! malheur à toi, Bethsaïde!

---

(1) *Vie de Jésus*, pp. 67, 68, 164, 189, 176, 70.

et toi, Capharnaüm ! » et le reste (1). Quant au programme de la fête, il est clairement indiqué : « Si quelqu'un veut me suivre, qu'il renonce à lui-même, qu'il porte sa croix et qu'il me suive (2). » Si néanmoins M. Ernest Renan trouve ce milieu enivrant, qu'il essaie de la pastorale : ce n'est pas nous qui l'en blâmerons.

J'arrive maintenant à deux grosses calomnies que l'auteur juge à propos de répéter du commencement à la fin de son livre, et cela sans un mot de preuve. A l'entendre, Jésus-Christ aurait enseigné « que les pauvres seuls seront sauvés ; » et le péché d'avarice, dans la morale chrétienne, serait « le simple attachement à la propriété (3). » Où a-t-il vu cela ? Lorsqu'on lance des accusations de ce genre, la probité littéraire exige qu'on discute les textes contraires, ou au moins qu'on les indique. M. Renan ne fait ni l'un ni l'autre. Il abuse grossièrement des passages où le Sauveur signale avec tant de vérité les dangers de la richesse égoïste et sensuelle ; mais il a grand soin de passer sous silence les endroits où Jésus-Christ déclare que la grâce divine suffit à l'homme pour surmonter ces périls : « Aux hommes cela est impossible ; mais

(1) S. Matth., IV, 1 et ss; S. Luc, IV, 29; S. Matth., XI, 21 et suiv.

(2) S. Marc, VIII, 34.

(3) *Vie de Jésus*, pp. 173, 179.

à Dieu tout est possible (1). » Est-ce là un procédé honnête? Y a-t il l'ombre de bonne foi à présenter comme un précepte ce qui, dans la pensée du Maître, n'a jamais été qu'un conseil de perfection applicable au petit nombre : « *Si vous voulez être parfait,* vendez ce que vous avez et donnez-le aux pauvres (2) ? » Ce sont les pauvres *en esprit* que Jésus-Christ déclare bienheureux, c'est à dire les hommes détachés de cœur des biens d'ici-bas. Zachée garde en propriété la moitié de ses richesses, et n'en reçoit pas moins d'éloges de la part du Seigneur (3). Est-ce que le précepte de l'aumône, répété à chaque page de l'Evangile, aurait un sens quelconque, si la propriété y était interdite ? Je conçois la sympathie de M. Renan pour les Ebionites, qui niaient comme lui la divinité de Jésus-Christ; mais les transformer en seuls et vrais représentants du christianisme primitif, c'est pousser la plaisanterie au-delà de toute limite.

Il plaît à notre adversaire de prétendre que la parabole du « mauvais riche » devrait s'appeler purement et simplement la parabole du « riche. » Si ce dernier « est en enfer, c'est *parce qu'il est*

---

(1) S. Matth., XIX, 26 ; S. Marc, X, 27 ; S. Luc, XVIII, 27.

(2) S. Matth., XIX, 21.

(3) S. Luc, XIX, 8, 9.

riche, parce qu'il ne donne pas son bien aux pauvres, parce qu'il dîne bien, tandis que d'autres, à sa porte, dînent mal (1). » Comment! ce n'est pas là pour vous un « mauvais riche! » Faire bonne chère tous les jours, et laisser aux chiens le soin de s'occuper du mendiant couché à la porte, vous paraît un attribut naturel de la richesse! Soupirer après les miettes qui tombent de la table, et ne pas même en recevoir, vous appelez cela *mal dîner!* N'insultez donc pas à la misère, et ne cherchez pas un argument contre l'Evangile dans l'apologie d'un égoïsme infâme.

Enfin, M. Renan renvoie ses lecteurs à un passage des Actes des Apôtres, pour montrer que « la propriété était interdite dans la première génération chrétienne (2). » Si nous ne savions pour qui écrit l'auteur, nous pourrions nous étonner qu'il ait osé citer, sans même le discuter, un texte tant de fois éclairci. Nous lisons bien au IVe et au Ve chapitre des Actes que les premiers fidèles de Jérusalem, n'ayant qu'un cœur et qu'une âme, mettaient librement leurs biens en commun; mais nous y voyons en même temps que cette pratique de perfection chrétienne n'excluait nullement la propriété; car, tout en reprochant à Ananie et à

(1) *Vie de Jésus*, p. 175.
(2) Ibid., p. 307.

Saphire d'avoir fraudé sur le prix de leur champ et menti à l'Esprit-Saint, Pierre a soin d'ajouter que rien ne les obligeait à vendre leur fonds de terre, et que, même après l'avoir vendu, ils auraient été libres d'en garder le prix (1). On doit convenir que c'est là une singulière manière d'interdire la propriété. Il faut presque du courage pour oser reproduire des explications mille et mille fois données ; mais il paraît que tout cela est nouveau pour le docte critique et la classe d'esprits qu'il se propose d'éclairer.

Si « l'ébionisme » de M. Renan est un conte, son « apocalypse » est une chimère. L'une des assertions qu'il répète avec le plus d'assurance et le moins de fondement, c'est que Jésus-Christ croyait à la proximité de la fin du monde, et que toute la première génération chrétienne partageait cette croyance (2). Il va sans dire que l'auteur, fidèle à ses habitudes de contradiction, est le premier à détruire ce qu'il avance : « La morale admirable que Jésus tire de la notion de Dieu père n'est pas celle d'enthousiastes qui croient le monde près de finir et qui se préparent par l'ascétisme à une ca-

---

(1) *Actes des Ap.*, V, 4 : « Votre champ ne demeurait-il pas toujours à vous, si vous aviez voulu le garder? Et même, après l'avoir vendu, le prix n'en était-il pas encore à vous? »

(2) *Vie de Jésus*, pp. 123, 125, 126, 194, 272 et ss.

tastrophe chimérique ; c'est celle d'un monde qui veut vivre et qui a vécu (1). » Et, en effet, quiconque, en lisant l'Evangile, est assez mal doué pour y voir un code religieux destiné à un monde qui devra durer cinquante ans tout au plus, n'est pas digne de l'ouvrir. Est-ce croire « le monde près de finir, » que de dire : « Allez et enseignez *toutes les nations,* leur apprenant à garder tout ce que je vous ai commandé, et voici que je suis avec vous tous les jours jusqu'à la consommation des siècles (2)? » Est-ce confondre le « royaume de Dieu » avec une « révolution cosmique, » que de dire : « Le royaume de Dieu est déjà arrivé à vous, *il est au-dedans de vous* (3)? » Est-ce « renoncer à un monde près de crouler, » que de « jeter les bases d'une Eglise destinée à durer (4)? » Libre à M. Renan d'enseigner le *oui* et le *non*, le *pour* et le *contre* sur tous les points qu'il touche ; mais rien ne l'autorise à prêter ses fantaisies d'artiste à Jésus-Christ et aux Apôtres.

---

(1) *Vie de Jésus*, p. 79.

(2) S. Matth., XXVIII, 19, 20.

(3) S. Matth., XII, 28; S. Luc, XVII, 20, 21. « Interrogé par les Pharisiens : Quand viendra le royaume? Il leur répondit, disant : Le royaume de Dieu ne vient point de manière *à être remarqué;* et on ne dira point : Il est ici ou il est là. Car voici que le royaume de Dieu est au-dedans de vous? »

(4) *Vie de Jésus*, p. 29.

Il suffit d'avoir parcouru l'Evangile pour savoir que le Sauveur ne précise nulle part l'époque de la fin du monde : il déclare, à maintes reprises, qu'il n'a pas mission pour révéler aux hommes la date de ce grand jour (1). M. Renan trompe ses lecteurs ou s'abuse lui-même, quand il confond la prédiction de la ruine de Jérusalem avec l'annonce de la catastrophe finale. Tout en rapprochant dans un même discours ces deux événements, dont l'un devait être comme la figure de l'autre, Jésus-Christ les distingue suffisamment par les traits particuliers qu'il assigne à chacun. D'un côté, il s'agit d'un événement limité à Jérusalem et à la Judée (2); de l'autre, il est question « d'un jour qui enveloppera tous ceux qui habitent la surface de la terre (3). » Ici, c'est une catastrophe dont on pourra se sauver en prenant la fuite (4); là, c'est un renversement universel et inévitable, auquel on doit se préparer, bien loin de pouvoir s'y soustraire (5). L'époque de l'une est proche et cer-

(1) S. Matth. XXIV, 36; S. Marc, XIII, 32.

(2) S. Luc XXI, 20 : « Quand vous verrez Jérusalem investie par une armée, sachez que sa désolation est proche. »

(3) Ibid., XXI, 35.

(4) Ibid., XXI, 21 : « Alors, que ceux qui sont dans la Judée fuient vers les montagnes, etc. » Item., S. Matth. XXIV, 16.

(5) S. Marc, XIII, 27, 33 et ss.

taine; la date de l'autre, incertaine et éloignée (1). Si M. Renan était plus versé dans les langues anciennes, il aurait évité une confusion que les professeurs de troisième ne pardonnent pas à leurs bons élèves. Voici comment il faut traduire le passage qu'il dénature, faute d'avoir su le comprendre : « En vérité, je vous le dis, cette génération ne finira point, jusqu'à ce que *toutes ces choses-ci* soient accomplies (*omnia hæc*), πάντα ταῦτα)... Mais, quant à ce *jour-là* et à *cette heure-là*, (*de die illâ*, περὶ τῆς ἡμέρας ἐκείνης), personne ne les sait, pas même les anges du ciel ; il n'y a que le Père (2). » Pour voir clairement qu'il s'agit ici de deux époques et de deux événements différents, on n'a besoin que d'une chose, c'est de n'avoir pas oublié la règle des pronoms.

L'auteur de la *Vie de Jésus* n'a vraiment pas la main heureuse dans le choix des textes et des citations. Les passages qu'il allègue en faveur de sa théorie, ou ne prouvent rien, ou prouvent contre lui, de telle sorte qu'ils nous met dans l'alternative de supposer, ou qu'il ne les a pas lus, ou qu'il ne les a pas compris. C'est ainsi que, pour pouvoir attribuer à toute la première génération chrétienne la croyance à la proximité de la fin du monde, il

---

(1) S. Matth. XXIV, 34, 36 ; S. Marc XIII, 30, 32.
(2) S. Matth. XXIV, 34, 36.

renvoie son public (est-ce que son public lit l'Ecriture Sainte?) à la IIe épître de saint Paul aux Thessaloniciens et à la IIe épître de saint Pierre, ch. III (1). Or, il se trouve précisément que saint Paul a écrit son épître pour prouver le contraire : « Nous vous conjurons, mes frères, de ne point vous laisser si vite ébranler dans vos sentiments, ni effrayer, *comme si le jour du Seigneur était proche* (2). » Quant à saint Pierre, il croit si peu à l'approche des derniers jours, qu'il cherche à prévenir les fidèles contre « les imposteurs artificieux » qui répandent cette opinion : « Il est une chose que vous ne devez pas ignorer, mes bien-aimés, c'est qu'un seul jour devant le Seigneur est comme mille ans, et *mille ans comme un seul jour* (3). » Mais ce qui dépasse tout ce que l'on peut attendre, même de la part d'un romancier, c'est que M. Renan a cru voir dans l'Apocalypse la durée du monde fixée à *trois ans et demi* (4). Le délai est un peu court. Voici le texte : « Mais les deux ailes du grand aigle furent données à la femme, afin qu'elle s'envolât dans le désert en son lieu, où elle est nourrie un temps, et des temps, et la moitié

---

(1) *Vie de Jésus*, p. 275.
(2) IIe aux Thessal., II, 1, 2 et suiv.
(3) IIe ép. de saint Pierre, III, 8.
(4) *Vie de Jésus*, p. 276.

d'un temps, hors de la présence du serpent (1). » A l'aide de quel télescope nouveau l'honorable membre de l'Institut a-t-il découvert en cet endroit que, d'après saint Jean, le monde dût finir en l'année 71 ou 72 ? Il n'y a pas dans tout cela une syllabe qui se rapporte à la catastrophe finale. Ce qui le prouve, c'est qu'après cette époque mystérieuse, durée probable d'une persécution contre l'Eglise. le dragon ou Satan continue comme auparavant à faire la guerre aux saints (2). Si, comme tout le fait supposer, M. Renan est en train de chercher la clef de l'Apocalypse, nous l'avertissons charitablement qu'il n'est pas dans le vrai chemin.

On s'étonnera peut-être que nous mettions tant d'insistance à réfuter des niaiseries qui font hausser les épaules; mais il ne faut pas que nos adversaires puissent dire qu'on ne les suit pas de près jusque dans les détails, soit qu'ils ouvrent l'Evangile, soit qu'ils mettent la main sur le Talmud, M. Renan a voulu faire du mal par son livre; nous voudrions lui faire faire quelque bien.

---

(1) *Apocal.* XII, 14.
(2) Ibid., XII, 17.

L'ÉGLISE.

Parmi toutes les assertions étranges qui courent le monde, il n'en est pas qui soit plus vide de sens que celle-ci : la religion est une pure affaire de sentiment. D'abord, une telle proposition heurte de front la conscience universelle des peuples, qui toujours et partout ont vu dans la religion un ensemble de croyances et de pratiques. De plus, elle contredit la notion de l'homme, qui est fait pour connaître et pour agir, aussi bien que pour sentir et pour aimer. C'est la nature humaine tout entière que la religion doit embrasser dans son influence et dans ses prescriptions, l'âme comme le corps, la vie des sens non moins que l'activité intellectuelle et morale. Vouloir la réduire à une rêverie sentimentale, sans croyances positives ni actes déterminés, c'est absolument comme si l'on ne voyait dans l'âme qu'une seule faculté, et dans le corps qu'un organe unique. Rien de moins rationnel qu'une pareille théorie, si l'on peut appeler de ce nom un vague romantisme qui s'ignore lui-même. Loin de pouvoir remplacer la croyance, le

sentiment a besoin d'être guidé par elle ; et comme l'a dit Bossuet, appuyé sur la raison et sur l'expérience, le bien croire est le fondement du bien faire.

C'est à ce sentimentalisme religieux que s'attache le romancier qui vient d'écrire la *Vie de Jésus*. Rêver sur l'infini au milieu des vertes collines et des claires fontaines, voilà son symbole; et toute sa théologie finit par se perdre dans un vain soupir. Ici encore, l'imitation est bien pâle. Il y a près d'un siècle que Rousseau faisait de son *Vicaire savoyard* l'apôtre de cette vague religiosité ; et l'auteur de *Paul et Virginie* n'a plus guère laissé à personne le mérite de rien ajouter à ses fadeurs. En Allemagne, Jacobi et Schleiermacher ont également essayé de ramener toute la religion à ce qu'ils appelaient le *sentiment pur*, l'un, dans son roman de *Woldemar*, l'autre, dans ses *Discours sur la Religion;* et longtemps avant eux, le chef des piétistes protestants, Spener, avait cherché à suppléer au défaut de croyances positives par une sorte de moralité sentimentale sans règle ni point d'appui. C'est le propre des esprits dépourvus d'un sens ferme et droit, d'incliner vers cette rêvasserie poétique qui exclut toute idée nette et bien arrêtée. Nous n'aurions donc pas été surpris de voir l'ancien séminariste reprendre le rôle du Vicaire savoyard, s'il ne s'était pas hasardé de

placer son piétisme romantique dans la bouche de Jésus-Christ. Ceci nous touche un peu plus et vaut la peine que nous examinions de près, non pas des arguments qui manquent, mais des assertions qui abondent.

M. Renan a donc vu ou cru voir « que Jésus est le créateur du *sentiment pur;* qu'il a fondé la religion absolue, n'excluant rien, ne déterminant rien, si ce n'est *le sentiment;* un culte pur, une religion sans prêtres et sans pratiques extérieures, reposant toute sur les *sentiments du cœur;* une religion dégagée de toute forme extérieure, sans collége sacerdotal, sans théologie ni symbole, à tel point qu'on chercherait vainement dans l'Evangile une proposition théologique ou une pratique religieuse recommandée par Jésus (1). »

Voilà bien de la pureté : le sentiment pur, le culte pur, la religion pure; il n'y manque que la rêverie pure pour compléter l'énumération. Malgré tout le soin que prend l'auteur de ne pas parler français comme tout le monde, j'estime cependant qu'il a voulu dire *le pur sentiment*, ce qui est tout autre chose que le sentiment pur. Si je vois clair dans ce que Voltaire n'eût pas manqué d'appeler du galimatias triple, cela signifie que

(1) *Vie de Jésus*, pp. 447, 446, 85, 115, 291, 297, 446, 225.

Jésus-Christ n'a fondé ni religion positive, ni Eglise ayant une constitution propre, des institutions déterminées. Ouvrons donc l'Evangile pour voir si M. Renan a bien lu. En fait de sentiment pur, ou de pur sentiment comme il voudra, j'y trouve une Eglise que Jésus-Christ appelle *son Eglise*, pour la distinguer de toute autre société religieuse; une Eglise que chacun est tenu d'écouter, sous peine d'être regardé comme un païen et un publicain; une Eglise bâtie sur un homme, qui a nom Simon Pierre, comme sur un fondement inébranlable (1). J'y trouve un ministère d'enseignement fondé et organisé : un collége d'apôtres qui reçoit le pouvoir de lier et de délier, avec la mission d'enseigner toutes les nations en leur apprenant à observer toutes les choses que le Maître a commandées; et à leur tête un homme auquel sont confiées les clefs du royaume des cieux, avec la charge de paître le troupeau entier de Jésus-Christ, les agneaux comme les brebis (2).

---

(1) S. Matth., XVI, 18 : « Tu es Pierre, et sur cette pierre je bâtirai mon Eglise, et les portes de l'enfer ne prévaudront point contre elle. » — Ibid., XVIII, 17 : « S'il n'écoute pas l'Eglise, qu'il te soit comme un païen et un publicain. »

(2) S. Matth., X, 2, 3, 4 et ss.; XVIII, 18 : « Tout ce que vous lierez sur la terre, sera lié dans le ciel, et tout ce que vous délierez sur la terre, sera délié dans le ciel; » XXVIII, 19 et 20. — Ibid., XVI, 19 :

J'y trouve un premier rite, le Baptême, « sans lequel nul ne peut entrer dans le royaume de Dieu ; » un deuxième rite, l'Eucharistie, auquel tous doivent participer pour avoir la vie en eux ; un troisième rite, la Pénitence, qui a pour objet la rémission des péchés (1). J'y trouve un sacerdoce constitué par cela même qu'une classe d'hommes est choisie parmi tous pour prêcher, pour baptiser, pour remettre les péchés, pour répéter, en mémoire du Christ, le grand acte de la Cène dernière (2). J'y trouve par conséquent un culte, avec

---

« Je te donnerai les clefs du royaume des cieux. » — S. Jean, XXI, 16 et 17 : « Pais mes agneaux, pais mes brebis. »

(1) S. Jean, III, 5 : « En vérité, je vous le dis, si quelqu'un ne renaît de l'eau et de l'Esprit-Saint, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu. » — S. Marc, XVI, 16 : « Celui qui croira et sera baptisé sera sauvé. » — S. Jean, VI, 54 : « En vérité, je vous le dis : « Si vous ne mangez la chair du Fils de l'Homme, et si vous ne buvez son sang, vous n'aurez point la vie en vous. » — Ibid., XX, 23 : « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez, et ils seront retenus à ceux à qui vous les retiendrez. »

(2) S. Matth., XXVIII, 19 : « Allez donc, enseignez toutes les nations, les baptisant au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit. » S. Jean, XX, 22 : « Recevez l'Esprit-Saint : les péchés seront remis, etc. » — S. Luc, XXII, 19 : « Faites ceci en mémoire de moi. »

des pratiques et des cérémonies déterminées, puisqu'il y est prescrit de se réunir au nom du Christ pour la prière commune, d'écouter ceux qui ont charge de prêcher l'Evangile à toutes les créatures, de renouveler l'acte commémoratif de la Cène, de baptiser au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, de remettre et de retenir les péchés, etc. (1). Est-ce là le *sentiment pur?* Est-ce là une religion dégagée de toute forme extérieure, une religion qui n'exclut rien, qui ne détermine rien? Comment donc M. Renan et le Vicaire savoyard s'y prendraient-ils pour imposer une doctrine et prescrire des actes?

« On chercherait vainement dans l'Evangile une pratique religieuse recommandée par Jésus. » Il me semble que nous n'avons pas été obligés de chercher bien loin pour en trouver. N'est-ce donc pas une pratique religieuse que la prédication de l'Evangile, la rémission des péchés, la collation ou la réception du baptême, la célébration de la

---

(1) S. Matth., XVIII, 19 et 20 : « Je vous dis encore que si deux d'entre vous s'accordent sur la terre, quelque chose qu'ils demandent, il le leur sera fait par mon Père qui est dans les cieux. Car là où deux ou trois sont réunis en mon nom, je suis au milieu d'eux. » — S. Marc, XVI, 15 : « Allez dans tout l'univers, et prêchez l'Evangile à toutes les créatures. »

Cène, la participation à la chair et au sang du Fils de l'homme? Quelle est donc la pratique religieuse que vous cherchez vainement dans l'Evangile? Est-ce la prière? Jésus-Christ va jusqu'à en déterminer la formule (1). Est-ce l'aumône? Je ne pense pas que vous veuillez contester celle-là; or, c'est bien une pratique religieuse non moins qu'une œuvre morale, car le Sauveur veut que nous fassions l'aumône en son nom et par amour pour lui (2). Est-ce le jeûne? Ah! oui, le jeûne : vous l'avez dit : « Jésus se souciait peu du jeûne (3). » Vraiment! il se souciait peu du jeûne! C'est apparemment pour cela que, voulant donner l'exemple, il commence sa mission par un jeûne de quarante jours et de quarante nuits. C'est parce qu'il se souciait peu du jeûne, que la récompense céleste est promise à tous ceux qui pratiqueront sincèrement l'abstinence corporelle : « Quand vous jeûnez, ne le faites point paraître aux yeux des hommes, mais gardez cela pour votre Père, qui est présent à ce qu'il y a de plus de secret; et votre Père, qui voit dans le secret, *vous le rendra* (4). » N'écrivez donc pas à la légère de ces choses qui

---

(1) Matth. VI, 9 : « Notre Père qui êtes aux cieux, etc. »

(2) Marc IX, 40; s. Matth. XXV, 35 et ss.

(3) *Vie de Jésus*, p. 224.

(4) S. Matth. VI, 17,18.

feraient douter que vous ayez jamais ouvert l'Evangile.

« On chercherait vainement une proposition théologique dans l'Evangile. » C'est-à-dire que depuis le commencement jusqu'à la fin, il n'y a dans l'Evangile que des propositions théologiques. Est-ce que, par hasard, M. Renan y aurait découvert des problèmes de mécanique ou des théorèmes de géométrie? Ou bien, pour affirmer ou pour nier quelque chose, ce qui est l'essence d'une proposition, faut-il absolument s'en tenir au formalisme aristotélicien, et procéder par théorèmes, corollaires et scolies? Les huit béatitudes sont des propositions théologiques pour la morale, comme la déclaration de la nécessité du baptême en est une pour le dogme. Qu'il y ait un point d'exclamation à la fin d'une phrase ou un simple point, peu importe, pourvu qu'on y trouve une vérité clairement énoncée. La forme sententieuse, qui est propre à l'Evangile, donne précisément à chacun de ses versets le tour d'une affirmation ou d'une négation bien déterminée. Où trouver une théologie, des dogmes arrêtés, si ce n'est dans ces formules évangéliques qui résument la doctrine chrétienne dans ses divers points : « Moi et mon Père, nous sommes une seule chose (1) : » c'est l'unité

(1) S. Jean, ch. x, v. 30.

de la nature divine nettement exprimée. — « Baptisez au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit (1) : » c'est la Trinité des personnes enseignée avec non moins de clarté. — « Dieu a envoyé dans le monde son Fils unique qu'il a engendré...; le Paraclet ou l'Esprit de vérité procède du Père... Tout ce qu'a mon Père est à moi : c'est pourquoi je vous dis que l'Esprit de vérité recevra de ce qui est à moi (2) : » tout le mystère de la vie intime de Dieu est dans ces paroles de Jésus-Christ. — « Mon sang sera répandu pour la rémission des péchés (3) : » l'économie de la Rédemption est tout entière dans ce mot. — « Les péchés seront remis à ceux à qui vous les remettrez. Tout ce que vous lierez sur la terre sera lié dans le ciel (4) : » voilà bien, ce me semble, des *propositions catégoriques* qui résument le pouvoir législatif et le pouvoir judiciaire de l'Eglise. — « Quiconque croira et sera baptisé sera sauvé (5) : » est-ce là « ne rien exclure et ne rien déterminer ? » — « Ma chair est vraiment une nourriture, et mon sang

---

(1) S. Matth., XXVIII, 19.
(2) S. Jean, III, 16; XV, 26; XVI, 15.
(3) S. Matth., XXVI, 28; S. Marc, XIV, 24; S. Luc, XXII, 20.
(4) S. Jean, XX, 23; S. Matth., XVIII, 18.
(5) S. Marc, XVI, 16.

véritablement un breuvage (1) : » tout le sacrement de l'Eucharistie est dans cette phrase. — « Allez et instruisez toutes les nations, leur apprenant à observer *toutes les choses* que je vous ai ordonnées (2) : » sont-ce là « des images indéterminées ? » ou bien n'est-ce pas l'annonce d'un symbole complet, d'un code positif, d'une série de prescriptions obligatoires pour le monde entier? J'épuiserais l'Evangile si je voulais montrer que chacun de ses versets, en dehors de la partie narrative, contient une proposition dogmatique, morale ou disciplinaire. Que dirait-on d'un homme qui prétendrait que le Code civil ne renferme aucune disposition légale ? Et pourtant, l'assertion de M. Renan n'est pas moins ridicule ni moins absurde.

Je disais tout à l'heure qu'il y a dans la *Vie de Jésus* tels passages qui feraient douter que l'auteur se soit jamais donné la peine d'ouvrir l'Evangile. En voici une nouvelle preuve : « Pour Jésus, dit-il, le baptême n'a qu'une importance secondaire (3). » Décidément, nous allons de mieux en

---

(1) S. Jean, VI, 55.

(2) S. Matth., XXVIII, 20.

(3) *Vie de Jésus*, p. 225. L'auteur s'appuie sur le passage de saint Matthieu (III, 15) où le Sauveur se fait baptiser par saint Jean, pour accomplir toute justice. — Il faut être aveugle pour ne pas voir que

mieux : l'aplomb du romancier devient superbe à mesure qu'il fait de nouvelles découvertes. Il n'a donc jamais lu ces attestations solennelles : « *En vérité, en vérité, je vous le dis, si quelqu'un ne renaît de l'eau et de l'Esprit-Saint, il ne peut entrer dans le royaume de Dieu.* — Celui-là sera sauvé qui croira et sera baptisé. — Allez, baptisez toutes les nations de la terre, etc. (1). » Si c'est ainsi qu'on parle des choses qui n'ont qu'une importance secondaire, comment faudra-t-il s'exprimer lorsqu'il s'agit d'importance primaire?

Mais le sublime du genre, en fait de haute critique, c'est l'explication de l'Eucharistie. On l'a déjà dit à M. Renan, et de plus haut : parmi les choses saintes qu'il devrait respecter et qu'il ne respecte pas, il en est une dont il devrait lui être à jamais impossible de parler : c'est l'Eucharistie (2). Il doit savoir pourquoi. Mais puisqu'il s'obstine à parler de ce qu'il devrait taire, voyons si ses souvenirs le servent bien. « Quand Jésus fut

---

cela prouve précisément tout le contraire. En consentant *lui-même* à se soumettre à la loi du baptême (bien que le baptême de saint Jean fût purement figuratif), le Sauveur montrait toute l'importance du sacrement qu'il allait instituer.

(1) Saint Jean III, 5; saint Marc, XVI, 16; saint Matthieu, XXVIII, 19.

(2) *Avertissement à la Jeunesse,* etc., par Mgr l'Evêque d'Orléans, p. 103.

mort, la forme sous laquelle il apparaissait au pieux souvenir de ses disciples était celle de président d'un banquet mystique, tenant le pain, le bénissant, le rompant et le présentant aux assistants. Il est probable que c'était là une de ses habitudes, et qu'à ce moment *il était particulièrement aimable et attendri*..... les termes dont il usait furent pris plus tard avec une littéralité effrénée (1). » Ainsi, c'est parce que, il y a dix-huit siècles, vivait un homme qui était *particulièrement aimable et attendri* à l'heure du dîner, c'est pour cela que les apôtres et leurs disciples, les Pères de l'Eglise, les grands docteurs du Moyen-Age, les théologiens des cinq parties du monde, et avec eux l'univers catholique, ont cru ou croient encore recevoir dans l'Eucharistie le corps, le sang, l'âme et la divinité de Jésus-Christ! C'est à cause de « quelques habitudes de langage, toujours fortement substantielles (2) », que le plus incompréhensible de tous les mystères a été accepté dans le monde civilisé, où il occupe le sommet de la vie religieuse! Allons donc, faites croire cela à M. Ernest Havet, du Collége de France, mais n'étendez pas plus loin votre dédain pour le bon sens de vos lecteurs. En place des miracles de la puissance di-

---

(1) *Vie de Jésus*, p. 302, 303.
(2) Ibid., p. 304.

vine, vous mettez des miracles de stupidité de la part des hommes. Nous préférons les premiers.

Que M. Renan me permette de le lui dire, ni lui ni le Vicaire savoyard n'ont su comprendre le premier mot de l'Evangile. Et ici je m'adresse à tous ceux qui, n'ayant plus le sens positif et pratique des choses, ne voient dans l'Evangile qu'une sentimentalité chimérique et rêveuse. « Pour être disciple de Jésus, dit l'auteur, il ne fallait qu'une seule chose, s'attacher à lui et l'aimer (1). » Ajoutez, s'il vous plaît, renoncer à soi-même et faire pénitence. La réforme intérieure, le renouvellement de soi par le détachement et la mortification, voilà l'idée mère de l'Evangile. Nul doute que l'amour de Dieu et le sentiment de la fraternité humaine ne soient sortis de là comme de leur véritable source. Mais quand est-ce que ces deux sentiments acquièrent leur force et leur efficacité? Quand l'homme devient-il capable d'un dévouement réel? C'est lorsqu'il a étouffé l'égoïsme dans son cœur, qu'il s'est affranchi du joug des passions mauvaises qui l'absorbent tout entier dans la recherche d'une satisfaction stérile. De là ces vigoureuses maximes par lesquelles a débuté la prédication évangélique : « Si vous ne faites pénitence, vous périrez tous, — quiconque ne renonce point

(1) *Vie de Jésus*, p. 46.

à tout ce qu'il possède, ne peut être mon disciple, — si quelqu'un veut venir après moi, qu'il renonce à lui-même, qu'il porte sa croix et me suive. — Celui qui aime son âme la perdra, et celui qui hait son âme en ce monde la conservera pour la vie éternelle. — Heureux les pauvres en esprit, parce que le royaume des cieux est à eux (1), etc. » Voilà la morale qui a été prêchée dans le monde et qui l'a subjugué, la morale du sacrifice, la morale de la Croix, et non pas une rêverie sentimentale, comme il plaît à quelques esprits malades de se l'imaginer, soit pour secouer un frein qui les gêne, soit pour se tirer de l'embarras que leur cause un triomphe humainement inexplicable.

Ce qui empêche l'auteur de la *Vie de Jésus* d'être un écrivain sérieux, c'est qu'il ne tient aucun compte des faits ni des textes qui ne cadrent pas avec son roman : ou il les dénature, ou, ce qui est encore plus commode, il les passe sous silence. Or, c'est là un procédé critique qui n'a de nom dans aucune langue. Que M. Renan se mette en frais pour réhabiliter Judas ou du moins pour plaider les circonstance atténuantes (2), je le comprends : il est dans son rôle : il ose à peine croire

---

(1) S. Luc., XIII, 3, 5; XIV, 33; S. Matth., XVI, 24; S. Jean, XII, 25; S. Matth., V, 3.

(2) *Vie de Jésus*, p. 382.

à « un tel excès de noirceur ; » nous y croyons, parce que le fait n'est pas unique dans l'histoire. Qu'il cherche à établir que « Pilate ne pouvait guère faire que ce qu'il fit (1), » cela ne me surprend pas : il n'a pas assez le sentiment de la justice pour comprendre que, ne pas sauver, quand on le pourrait, une victime qu'on sait innocente, c'est la perdre. Qu'il accorde à « l'humble et doux Spinoza » un avantage sur Jésus-Christ (2), cette prédilection s'explique d'elle-même : lorsqu'on appelle Dieu « un bon vieux mot, un peu lourd, » on ne peut qu'être de la religion de celui qu'Henri Heine, peu suspect de partialité sur ce point, nommait *le grand athée* (3). Qu'il appelle saint Jean-Baptiste, « une sorte de Lamennais toujours irrité (4), » et qu'il ose même établir un parallèle entre le Sauveur du monde et l'apostat breton (5), cela est excentrique sans doute, mais l'auteur ne nous a pas laissé le droit de nous en étonner; et l'on conçoit, du reste, que la figure du malheureux abbé Lamennais vienne se poser par intervalle devant M. Ernest Renan. Encore une fois, rien de tout cela n'est de nature à nous causer la

---

(1) *Vie de Jésus*, p. 410.
(2) Ibid., p. 451.
(3) *De l'Allemagne depuis Luther*, I, 106.
(4) *Vie de Jésus*, p. 106.
(5) Ibid., p. 326.

moindre surprise ; mais ce qui m'afflige, ce qui me révolte, ce qui m'indignerait, si les facéties de M. Renan méritaient l'indignation, c'est l'audace avec laquelle il ne cesse d'affirmer sans preuve, de nier sans motif, de citer à tort et à travers des textes qu'il ne s'est pas donné la peine de vérifier. Car je m'arrête devant une autre hypothèse qu'il me serait trop pénible de discuter.

Nous n'avons guère fait autre chose dans le cours de ce travail que signaler cette détestable méthode, qui réduit à zéro la valeur du roman édité par MM. Michel Lévy frères. Et cependant, pour prouver aux lecteurs de M. Renan qu'ils courent fort risque d'être mystifiés en acceptant de confiance *une seule de ses citations*, nous éprouvons le besoin, avant de terminer, d'ajouter aux cas déjà signalés une nouvelle série d'exemples. Nous les prendrons au hasard dans les divers endroits du livre.

Ainsi, par exemple, l'auteur allègue que dans le IIe livre des Machabées « la résurrection est réservée aux seuls fidèles (1) ; » et il renvoie, sans donner le texte, au chapitre VIII, 14. C'est l'histoire des sept frères qui ont souffert le martyre pendant la persécution d'Antiochus Epiphane. Or, à l'endroit indiqué, le quatrième de ces héroïques

(1) *Vie de Jésus*, p. 55.

jeunes gens dit à son bourreau : « Toi, tu ne ressusciteras pas *à la vie, ad vitam.* » M. Renan supprime ces derniers mots, qui désignent la résurrection *glorieuse,* réservée aux bons, pour pouvoir affirmer que le IIe livre des Machabées nie la résurrection générale. En style de procédure civile ou commerciale, cela s'appellerait, si je ne me trompe, un faux en écriture.

Quelques pages auparavant, le romancier raconte que « les sœurs de Jésus-Christ (ses parentes, comme nous le verrons tout à l'heure) *se marièrent* à Nazareth (1) ; » et il renvoie au chapitre VI de saint Marc, v. 3. En vérifiant le texte, on trouve qu'il n'y est pas plus question de mariage que de mort. Si cependant M. Renan a trouvé les contrats de mariage en Palestine, nous le prions de les exhiber : ces pièces feraient bon effet sur les lecteurs de *Mlle la Quintinie.*

Autre fantaisie. D'après le nouveau critique, « Jean et Luc (il n'y a plus de saints dans le vocabulaire de ce pieux homme) préfèrent l'expression de fils de Joseph (2). » Evidemment, le « public d'élite » auquel il s'adresse va se figurer que ces deux évangélistes appellent Jésus-Christ fils de Joseph. Or, parmi les quatre passages cités, il en est

(1) *Vie de Jésus,* p. 25.
(2) Ibid., p. 75.

trois où ce sont les Juifs qui parlent (S. Luc, IV, 22 ; S. Jean, I, 45 ; VI, 42) ; et dans le quatrième, saint Luc a soin de dire : « Fils de Joseph, *comme on le croyait* » (III, 23). Allez, supprimez toujours ce qui vous gêne ; vous êtes un habile homme, et l'on vous en croira.

Poursuivons. Le disciple de Strauss veut bien nous apprendre qu'un passage des Actes des Apôtres (II, 22) *exclut formellement* la divinité de Jésus-Christ (1). Je n'ai guère besoin d'ajouter qu'il ne reproduit pas le texte : à quoi bon ? Les lecteurs des romans de M. Michel Lévy savent l'Ecriture-Sainte par cœur. Où donc se trouve cette *exclusion formelle ?* Je vois bien que saint Pierre appelle Jésus de Nazareth un homme (2), et nous aussi nous l'appelons un homme; nous distinguons en lui la

---

(1) *Vie de Jésus*, p. 242.

(2) « Jésus de Nazareth, homme que Dieu a autorisé parmi nous par les miracles » (II, 22). Plus loin, saint Pierre dit de Jésus de Nazareth : « Il a répandu l'Esprit saint que vous voyez et entendez vous-même (v. 33). » Est-ce qu'il appartient à un pur homme de répandre l'Esprit saint? De plus, dans le même discours, saint Pierre applique à Jésus de Nazareth ce passage des psaumes de David : « Le Seigneur a dit à mon Seigneur : Asseyez-vous à ma droite (v. 34). Enfin, il affirme que « chacun doit être baptisé *au nom de Jésus-Christ* » (v. 38). Est-ce là une *exclusion formelle* de la divinité du Christ ?

nature divine et la nature humaine. Mais, pas plus que l'Eglise, saint Pierre n'appelle Jésus-Christ *un pur homme*, *un simple homme*, comme le prétend M. Renan, ce qui seul exclurait formellement la divinité. L'auteur de ce petit artifice littéraire se trompe-t-il, ou veut-il tromper ?

Voici une habileté (est-ce bien le mot ?) toute pareille. « Dans l'Evangile de Jean, l'accusation de se faire Dieu ou l'égal de Dieu est présentée comme une calomnie (1). » Sur quoi l'on renvoie au chapitre v, 18 et suiv., et au chapitre x, 33 et suiv. En allant droit aux textes indiqués, on trouve que Jésus-Christ, bien loin de se dédire, renchérit encore sur ses déclarations précédentes : « Tout ce que le Père fait, le Fils le fait pareillement (v. 19). —Croyez que mon Père est en moi, et moi dans mon Père (v. 38). » Il y a bien une calomnie dans tout cela, mais elle est ailleurs que dans l'Evangile.

Un peu plus loin, notre Aristarque est choqué de voir que Jésus *se corrige* (2). Comme d'habitude, il jette au bas de la page deux ou trois signes auxquels peu de personnes feront attention : Matth. x, 5, comparé à xxvm, 19. Lorsqu'on veut se rendre compte de la *correction* en examinant les textes, on voit que, d'une part, Jésus-Christ dit aux apôtres :

---

(1) *Vie de Jésus*, p. 243.
(2) Ibid., p. 251.

« N'allez pas vers les gentils; » et de l'autre : « Instruisez toutes les nations. » La simple indication des dates aurait tout expliqué : avant l'ascension du Sauveur, les apôtres ne devaient pas quitter la Palestine; après son ascension, il leur était ordonné de parcourir le monde entier. C'est à quoi se réduit toute la *correction;* mais, comme les textes ne sont pas reproduits, quelques lecteurs trop confiants soupçonneront une énormité, et le résultat qu'attendait l'auteur sera obtenu.

Je sens combien cette énumération est fastidieuse, mais il ne me semble pas inutile de la prolonger, car rien ne saurait donner une meilleure idée des inqualifiables procédés de M. Renan. Il n'y a pas d'exemple d'un système de mensonge et de dissimulation poursuivi avec une telle assurance à l'aide de citations fausses et d'assertions en l'air. Doctrine et histoire, tout est traité de la même façon, jusque dans les moindres détails. Ainsi l'auteur veut savoir que Marie de Béthanie « plaisait à Jésus par une sorte de langueur (1). » Là-dessus, il renvoie à saint Jean, XI, 20. Voici le verset : « Marthe donc, dès qu'elle eut appris que Jésus venait, alla au-devant de lui, mais Marie se tenait dans la maison. » Au nom du ciel, où trouvez-vous là une *sorte de langueur ?* Avez-vous quelque ennemi se-

(1) *Vie de Jésus*, p. 342.

cret qui arrange vos citations pour se jouer de vous? — « Jésus allait volontiers aux divertissements des mariages (1). » Saint Jean parle bien des noces de Cana; mais où M. Renan a-t-il appris que le Sauveur ait accepté d'autres invitations de ce genre? Est-ce une des découvertes qu'il a faites pendant son voyage en Orient?

Si l'auteur de la *Vie de Jésus* sait ajouter à l'Evangile ce qu'il invente, il ne s'entend pas moins bien à en retrancher ce qui le gêne : « Pour l'institution de l'Eucharistie, dit-il, Jean seul, parmi les narrateurs évangéliques, a la valeur d'un témoin oculaire (2). » Et saint Matthieu, qu'en faites-vous? Saint Matthieu, l'un des douze, présent à la dernière Cène, aussi bien que saint Jean ! N'est-ce pas là un témoin oculaire? Un enfant des écoles chrétiennes ne commettrait pas une bévue de ce genre, et M. Ernest Renan est membre de l'Institut!

Ici du moins nous avons la consolation de penser que le défaut de connaissance peut servir d'excuse au romancier. Mais en est-il de même des incroyables assertions que voici : « Il échappait *sans cesse* à Jésus des naïvetés qui à Jérusalem pouvaient paraître singulières (3). » Si l'on par-

---

(1) *Vie de Jésus*, p. 188.
(2) Ibid., p. 389.
(3) Ibid., p. 339.

lait ainsi du dernier manant, il serait encore juste de fournir au moins quelques preuves. Eh bien, le croirait-on? les naïvetés continuelles que le malheureux écrivain prête à Notre-Seigneur Jésus-Christ se réduisent à l'ordre donné aux Apôtres d'emprunter un ânon attaché devant une maison de Bethphagé, et de demander une salle où l'on pût célébrer la Pâque (1). C'est tout ce que l'on trouve dans les passages indiqués par l'auteur. Voilà les naïvetés qui échappaient *sans cesse* au Sauveur. Non, jamais la sottise ne s'est trouvée jointe à tant d'insolence.

En effet, de quel nom appeler une proposition comme celle-ci : « A Jérusalem, l'harmonieux génie de Jésus s'exténue en des argumentations insipides sur la loi et les prophètes (2) » Et la preuve? Elle est, dit-on, dans saint Matthieu, XXII, 23 et suiv. Je vais droit au texte que l'on cite, et j'y

---

(1) Si M. Renan avait jamais ouvert le Talmud, comme il le prétend, il y aurait vu que l'hospitalité était de droit à Jérusalem pour la célébration de la Pâque, et qu'on se prêtait gratuitement les salles où devait se célébrer le festin pascal. Talmud de Babylone, *Traité Joma*. fol. XII, recto. — Voyez également Lightfoot *in Matth.* XXVI, 19-27. — Il n'y a d'autre naïveté dans tout cela que celle d'un hébraïsant novice qui parle à tort et à travers de coutumes qu'il ignore.

(2) *Vie de Jésus*, p. 345.

trouve que le Sauveur corrige les images grossières des Sadducéens sur la vie future ; qu'il réduit ces matérialistes au silence, en montrant que le Dieu d'Abraham, d'Isaac, de Jacob, est le Dieu des vivants; et qu'il place au sommet de la Loi l'amour de Dieu et l'amour du prochain. Voilà ce qu'un romancier fade et plat appelle des argumentations insipides ; mais, je le répète, comme il a l'habitude de ne reproduire aucun texte, quelques niais pourront s'y tromper, et c'est apparemment tout ce qu'il désire.

Nous sommes donc en présence, non pas de quelques erreurs de détail qui peuvent échapper à tout écrivain, mais d'une ignorance constante ou d'une tromperie systématique, qui consiste à affirmer ou à nier sans l'ombre d'une preuve ; à citer, sans les reproduire, des textes qui disent tout le contraire de ce qu'on y place ; à passer sous silence tout ce qui pourrait donner l'éveil à une classe de lecteurs qu'on tient à mystifier en abusant de leur inexpérience ou de leur crédulité ; à opposer aux documents historiques des contes imaginaires ; à user tour à tour de formules tranchantes pour déconcerter les simples, et de vagues *peut-être* lorsqu'on est embarrassé; à dissimuler enfin, sous un faux semblant d'érudition, l'absence de critique sérieuse et de science véritable. Voilà pourquoi, après les preuves que nous avons fournies, nous

sommes en droit d'appeler la *Vie de Jésus* par M. Ernest Renan un misérable roman, une grave insulte au bon sens public et à l'honneur des lettres françaises.

Et cependant, quelque long que puisse paraître cet examen critique, nous ne le terminerons pas sans relever une assertion qui nous blesse dans ce que le sentiment chrétien a de plus délicat. Après la gloire de Jésus-Christ, rien ne nous est plus cher ni plus précieux que l'honneur de sa sainte Mère. Certes, nous comprenons parfaitement qu'un écrivain qui s'enthousiasme au souvenir «des fêtes d'Adonis et des mystères antiques que célébraient les femmes païennes dans la sainte Byblos (1), » nous comprenons, dis-je, qu'un tel homme veuille dépouiller Marie de sa couronne virginale. Mais ce qu'on est en droit d'attendre, même de la part d'un blasphémateur avide de scandale, c'est qu'au moins il hasarde quelque chose qui ressemble à une discussion, pour établir une hypothèse que le monde chrétien repousse depuis dix-huit siècles avec toute l'énergie de sa foi. Ici encore M. Ernest Renan reste fidèle à sa méthode ; il veut que les habitués de la librairie Michel Lévy l'en croient sur parole.

Donc, l'ancien séminariste de Saint-Sulpice,

---

(1) *Vie de Jésus*, dédicace.

reprenant la thèse de deux hérétiques obscurs du IVe siècle, Helvidius et Jovinien, s'attaque à la virginité de Marie : cette calomnie l'affriande tout particulièrement. A la vérité, il ne veut pas se prononcer sur la question de savoir s'il y a eu un ou plusieurs mariages (1). Il lui a été impossible, je le suppose, de prendre en Palestine (M. Renan a voyagé en Orient) un extrait de ces divers contrats. Il n'en est pas moins riche en renseignements. Ainsi, par exemple, il sait, lui, de science certaine (on ignore par quelle voie), que « la famille était assez nombreuse. Jésus avait des frères et des sœurs. » Il est vrai que « *tous sont restés obscurs* » et que « leur nom était inconnu (2). » A cela près, M. Renan les connaît, lui qui a voyagé en Palestine, et il veut bien les tirer de leur obscurité. Malheureux sophiste ! Ne voyez-vous pas que vous détruisez vous-même votre petit roman? Eh quoi! Jésus-Christ, dites-vous, avait des frères et des sœurs selon la nature, *et tous sont restés obscurs! et leur nom était inconnu!* toujours d'après vous. Comment expliquer ce prodige? Anne, Joachim, tous ceux qui de près ou de loin se rattachent à la généalogie du Christ, sont devenus l'objet de la vénération ou au moins de l'attention

(1) *Vie de Jésus*, p. 23.
(2) Ibid., pp. 23, 25.

publique. Et les vrais frères, les véritables sœurs de Jésus-Christ selon la nature, sont tous restés obscurs, et leur nom était inconnu au Ier siècle! Allez donc conter ces sornettes-là aux enfants qui ont besoin d'être bercés pour s'endormir; mais ne venez pas nous débiter une marchandise pareille, même avec l'estampille de M. Michel Lévy !

Le docte critique n'a pas jugé son public capable de suivre un raisonnement. Eh bien ! nous estimons son public davantage, et nous raisonnerons, dussions-nous répéter ce qui a été dit et redit plus de mille fois, et mieux que nous ne saurions le faire (1). Les frères du Seigneur, dont il est question dans l'Evangile, sont tout simplement ses cousins-germains, fils de Cléophas et de Marie, sœur de la sainte Vierge, et ses autres parents en général. Voici la preuve : Qui est-ce qui est appelé frère du Seigneur dans l'Evangile? Jacques, José, Simon et Jude (Matth., XIII, 55; Marc, VI, 3.) Or, de qui ces derniers étaient-ils fils? de Marie, femme de Cléophas et sœur de la sainte Vierge. (S. Matth., XXVII, 50; S. Marc, XV, 40.) M. Renan est bien obligé de le reconnaître lui-même (2). Donc les prétendus frères du Seigneur

(1) Voyez le bel écrit de notre éloquent ami, M. l'abbé Mermillod, *La Vierge Marie, ou études sur sa perpétuelle virginité*. Paris, Gaume frères, 1856.

(2) *Vie de Jésus*, p. 24.

n'étaient que ses cousins-germains. En connaissez-vous d'autres? Nommez-les. Est-ce le mot *frère* qui vous arrête? Il faut être étranger à toute étude linguistique pour ignorer que le mot latin *frater*, le mot grec *adelphos* et le mot hébreu *akh* s'employaient fort souvent pour désigner les cousins-germains, les neveux et les parents en général.

Laissons là les Grecs et les Latins, qui n'ont que faire dans la question, bien que leur terminologie serve à expliquer celle des Hébreux (1). Chez ces derniers, dit Gesenius, le mot *frère* a une signification très large, qui s'étend non seulement aux cousins, mais aux membres de la même tribu (2).

---

(1) Dans Denys d'Halicarnasse, Tullius Hostilius appelle *frères* les Horaces et les Curiaces, bien qu'ils ne fussent que *cousins-germains*. — Dans ses *Annales* (III, 38), Tacite appelle *frère* le neveu de Rhescuporis. — Quinte-Curce (VI, 10) dit qu'Amyntas, fils de Perdiccas, était *frère* d'Alexandre, c'est-à-dire son cousin-germain paternel. — Item, Tite-Live (IVe Décade, l. V, c. 10); Xénophon (*Cyropédie*, l. I, c. 5, n° 4); Stobée (Pars I, p. 480). Le fréquent usage du mot *frater* ou *adelphos* pour désigner en général un proche parent, ne fait pas question parmi les critiques.

(2) Gesenius, *Lexicon hebraïcum et chaldaïcum*, édit. de Leipzig, 1847 : Latius patet apud Hebræos, est enim cognatus et consanguineus quicumque, est contribulis, etc. — Ces paroles du savant hébraïsant sont confirmées par d'autres philologues non

En effet, Abraham appelle Lot *son frère* (Genèse, XIII, 8; XIV, 16), et cependant Lot n'était que son neveu (ibid., XI, 27). Jacob se dit *frère* de Laban, dont il était simplement le neveu (Genèse, XXIX, 12). Dans le livre de Tobie, les mots *frère* et *sœur* reviennent à maintes reprises pour désigner des liens de parenté plus éloignée (VII, 4; VIII, 9). Si nous passons de là au Nouveau-Testament, nous trouvons le mot *frère* employé trois cent soixante fois, dans quatre acceptions diverses, pour désigner les fils d'un même père, *les membres d'une même famille*, les habitants d'un même pays, les hommes réunis par une communauté de foi et d'affection. C'est ainsi que saint Matthieu parle de Jéchonias et de *ses frères,* pour désigner toute sa parenté ; car Jéchonias n'avait qu'un frère (1). Saint Paul appelle les israélites « ses frères, ses parents

---

moins distingués : Buxtorf, *Lexicon*, éd. de Bâle, 1619 ; Suicerus, *Thesaurus ecclesiasticus*, à l'article *Adelphos ;* Schleusner, *Nouveau Lexique grec-latin du Nouveau-Testament*, Leipzig, 1819, 1 vol., p. 44 : « Tous les endroits où il est fait mention des frères du Christ doivent s'entendre de ses proches et de ses parents. » Ni Schleusner, ni Gesenius ne peuvent paraître suspects à nos adversaires, car ils sont l'un et l'autre imprégnés de rationalisme.

(1) S. Matth., I, 11. — Ier Livre des Paralipomènes, III, 15, 16.

selon la chair (1), » montrant assez par là que ces deux mots, réunis ensemble, expriment la même idée. On ne doit donc pas être surpris que les Juifs aient donné le nom de frères aux cousins de Jésus : cette dénomination est un pur hébraïsme qui ne peut sembler étrange qu'à un faiseur de romans. Aussi l'antiquité chrétienne a-t-elle enseigné d'une voix unanime la perpétuelle virginité de Marie (2).

M. Renan n'a donc pas plus effleuré la couronne virginale de Marie, qu'il n'a réussi à dépouiller Jésus-Christ de sa divinité. Dépouiller Jésus-Christ

---

(1) Ep. aux Rom., IX, 3.

(2) *Liturgie* de S. Jacques, *Biblioth. maxi. Patrum*, t. II, pp. 1 et 4 : « La Mère de Dieu, *toujours vierge.* » — *Liturgies* de S. Marc et de S. Basile, Renaudot, t. I, p. 72 : « Marie, Mère de Dieu, *toujours vierge.* » — S. Basile, Homélie 25 sur la Nativité du Christ : « La Mère de Dieu n'a jamais cessé d'être vierge. » — S. Epiphane, *Contre les hérésies*, 78. — S. Jean Chrysostôme, *Homélie sur l'Annonciation.* — S. Cyrille d'Alexandrie, *Comment. in Joannem*, l. IV, c. 7. — S. Grégoire de Nysse, *Oratio de Natali Christi :* « Marie est restée vierge sans tache après l'enfantement. » — S. Ambroise, l. II, *In Lucam.* — S. Augustin, *Sermo* 17 *de tempore :* « Elle a conçu vierge, vierge elle a enfanté le Sauveur, et elle est restée vierge sans tache après la naissance de Jésus. » — Quant à S. Jérôme, il a publié tout un livre sur ce point conre Helvidius.

de sa divinité! Mais qui êtes-vous, pour tenter une pareille entreprise? Dans trois ou quatre mois, c'est à peine si l'on parlera encore de votre livre. Vous aurez fait une belle entreprise financière, et obtenu un certain succès de scandale et de curiosité. Voilà tout. Si cela peut vous satisfaire, reposez en paix au milieu des lauriers qui vont orner la tombe de votre réputation de critique et de savant. C'en est fait : désormais vous compterez parmi les romanciers de l'époque; et encore, vous ne dépasserez jamais la pastorale, car, bien que vous ayez quelques couleurs sur votre palette, vous manquez de nerf et de vigueur. Et puis, tenez, si vous voulez accepter un conseil, dans votre prochain ouvrage, rendez-nous l'attaque un peu plus difficile : citez moins le Talmud et lisez mieux l'Écriture-Sainte. Vous n'en réussirez pas davantage dans le but que vous semblez poursuivre, mais du moins votre réputation n'en souffrira pas autant. En attendant, les peuples civilisés continueront, comme par le passé, à rendre à Jésus-Christ l'hommage de leur foi, de leur amour et de leur culte, à pratiquer en son nom la justice et la charité. Vous n'y aurez rien changé et vous ne pouvez rien y faire. Parmi ceux que vous paraissez avoir pris pour modèles, il s'en trouvait de plus menaçants : ils avaient, ceux-là, de l'esprit et du savoir; pour vous, vous êtes trop fade et trop langoureux; jus-

qu'à présent vous n'êtes pas à craindre. Vous n'avez pas encore dépassé le *peut-être* ni le *probablement;* or, l'humanité ne vit ni de *probablement,* ni de *peut-être*. Elle a besoin de croyances fortes et bien arrêtées. Qui sait? Vous n'êtes pas encore au bout de votre odyssée : il y a de la souplesse dans vos évolutions : vous pourriez fort bien revenir au point de départ après une infinité de tours et de détours. On croit entendre parfois, au milieu de vos blasphèmes, des accents de foi perdue qui détonnent singulièrement sur le reste; or, cela ne nous laisse pas sans espérance. Dieu a des vengeances de père; car, comme le disait Tertullien, personne n'est père comme lui : *nemo tam pater ut Deus....* Alors, sans doute, vous trouverez qu'il n'est pas de bon goût de mépriser l'estime d'une classe d'hommes avec laquelle il faut toujours compter dans la vie; et peut-être irez-vous jusqu'à regretter d'avoir fait, vingt ou trente années auparavant, une mauvaise action et un méchant livre.

FIN

PARIS. — IMPRIMERIE DIVRY ET CIE,
RUE NOTRE-DAME DES CHAMPS, 49.

DU MÊME AUTEUR

A la Librairie de A. BRAY, rue des Saints-Pères, 45, à Paris.

LES PÈRES APOSTOLIQUES ET LEUR ÉPOQUE

(COURS DE LA SORBONNE, 1857-1858)

2e édition. — 1 fort vol. in-8 sur papier glacé. — Prix : 6 fr.

LES APOLOGISTES CHRÉTIENS AU IIe SIÈCLE

Saint Justin, — Athénagore, Théophile d'Antioche.

(COURS DE LA SORBONNE, 1858-1859)

Deux beaux vol. in-8. — Prix : 12 fr.

SAINT IRÉNÉE

[illegible]

1 vol. in-12. Prix : 1 fr.

PANÉGYRIQUE DE JEANNE D'ARC

[illegible]

Nouvelle édition. — In-8. Prix : 50 c.

DISCOURS SUR L'HISTOIRE DE LA SORBONNE

Prononcé à la séance de la Sorbonne du 1er décembre 1862.

In-8. — Prix : 2 fr.

ORAISON FUNÈBRE DE Mgr LE CARDINAL MORLOT

Prononcée dans l'église métropolitaine de Paris, le 12 février 1864.

In-8. — Prix : 1 fr. 50 c.

[illegible]